

Université de Montréal

**Une guerre à n'en plus finir :**  
**Mémoires et récits historiques chez des activistes pour la défense du territoire dans le**  
**Guatemala post-conflit**

par Sophie Mailly

Département d'histoire  
Faculté des Arts et Sciences

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de  
Maîtres ès arts (M.A.) en histoire

Août 2018

© Sophie Mailly, 2018

## RÉSUMÉ

Si la signature des Accords de paix en 1996 a mis fin au conflit armé interne de trente-six ans entre l'État et la guérilla, il n'en reste pas moins qu'il règne une paix très relative au Guatemala. Après le génocide et les campagnes contre-insurrectionnelles, de nombreux peuples mayas se trouvent aujourd'hui aux prises avec de nouvelles menaces reliées à l'arrivée de projets d'exploitation de ressources naturelles dans le pays. Aux yeux de plusieurs, ceux-ci sont les manifestations d'une guerre par d'autres moyens.

Ce mémoire se penche sur les recours au passé véhiculés par des activistes mobilisés pour la récupération de leurs terres et la protection de leur territoire dans la période post-conflit. En effet, le renouveau et la transformation de la violence en temps de paix amènent certains habitants de la région ixil à jeter un regard nouveau sur le passé récent et lointain. Cette recherche explore les récits formulés par ces militants ainsi que les fonctions de la mémoire historique en tant qu'outil de revendication politique permettant de faire face à la violence du présent et du passé. Pour ce faire, cette étude analyse d'abord un livre issu d'un processus de récupération de la mémoire historique par un groupe de survivants du conflit armé, puis le recours à la mémoire historique par des habitants mobilisés pour défendre leurs terres et, finalement, le rôle des nouvelles générations au sein des luttes mémorielles et territoriales dans la région ixil.

**Mots-clés :** mémoire, récits historiques, génocide, Guatemala, région ixil, défense du territoire, dépossession territoriale, post-conflit, guerre par d'autres moyens.

## ABSTRACT

If the signature of the Peace Accords in 1996 ended the thirty-six-year internal armed conflict between the State and the guerrillas, the peace in Guatemala remains nonetheless quite relative. After the genocide and the counterinsurgency campaigns, numerous Mayan peoples today are facing new threats related to the arrival of natural resource projects in the country. For many, they are the expression of a war by other means.

This M.A. thesis looks into the resorts to the past used by activists mobilized to recover their lands and to protect their territory in the post-conflict period. Indeed, the renewal and the transformation of the violence in times of peace brought some inhabitants of the Ixil area to reflect differently on the recent and distant past. This investigation explores the narratives formulated by these militants and the functions of historical memory as a tool for political advocacy which enables to confront past and present violence. In order to do so, this study first analyzes a book originating from a process for the recovering of historical memory by a group of survivors of the internal armed conflict, then, the resort to historical memory by the inhabitants mobilized for the defense of their lands, and, finally, the role of the new generations within the memory and territorial activism in the Ixil area.

**Keywords:** memory, historical narratives, genocide, Guatemala, Ixil area, defense of land, territorial dispossession, post-conflict, war by other means.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>RÉSUMÉ.....</b>	<b>ii</b>
<b>ABSTRACT.....</b>	<b>iii</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES.....</b>	<b>iv</b>
<b>LISTE DES FIGURES.....</b>	<b>vii</b>
<b>LISTE DES SIGLES ET ABRÉVIATIONS.....</b>	<b>viii</b>
<b>REMERCIEMENTS.....</b>	<b>x</b>

<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>1</b>
--------------------------	----------

1. Questions de recherche .....	4
2. Cadre théorique .....	7
2.1 <i>Les cadres de la mémoire et les récits historiques</i> .....	7
2.2 <i>Les luttes mémorielles</i> .....	11
2.3 <i>L'histoire et la mémoire</i> .....	13
3. Sources et méthodologie.....	16
3.1 <i>Sources</i> .....	16
3.2 <i>Le séjour de recherche</i> .....	18
3.3 <i>Démarche méthodologique</i> .....	20
4. Structure du mémoire.....	25

### **CHAPITRE 1 – CONTEXTE HISTORIQUE: DU PRINTEMPS DÉMOCRATIQUE AUX NOUVEAUX CONFLITS POUR LA TERRE..... 27**

1. Le conflit armé interne.....	27
1.1 <i>Les causes immédiates</i> .....	27
1.2 <i>La première vague de guérilla</i> .....	29
1.3 <i>Les mouvements sociaux en temps de guerre</i> .....	30
1.4 <i>La deuxième vague de guérilla et les réponses de l'État contre-insurrectionnel</i> ..	32
1.5 <i>La lente transition vers la paix</i> .....	36
2. Un regard historique sur les enjeux agraires.....	39

### **CHAPITRE 2 – LA CONSTRUCTION D'UN RÉCIT COMMUN: *EL CAMINO DE LAS PALABRAS DE LOS PUEBLOS*.....44**

1. Jeter les bases d'un récit commun.....	45
1.1 <i>Tout cela, pourquoi?</i> .....	45
1.2 <i>Aspects méthodologiques et métahistoriques</i> .....	52
2. Des origines à la veille du génocide.....	58
2.1 <i>La période coloniale</i> .....	59
2.2 <i>La réforme libérale</i> .....	60

2.3	<i>La révolte de 1936</i> .....	61
2.4	<i>Le mandat de Jacobo Arbenz et la réforme agraire</i> .....	62
2.5	<i>Les plans militaires de développement</i> .....	64
3.	<i>La guerre du sel</i> .....	65
3.1	<i>Pour chaque agression</i> .....	66
3.2	<i>... il y a une résistance</i> .....	68
4.	<i>De la guerre...à la guerre</i> .....	73
4.1	<i>Une même situation</i> .....	74
4.2	<i>...une même résistance</i> .....	78
<b>CHAPITRE 3 – LE PASSÉ AU TEMPS PRÉSENT: LE CAS DU MOUVEMENT POUR LA RESTITUTION DES TERRES DE TZALBAL</b> .....		<b>83</b>
1.	<i>L'enjeu de la terre</i> .....	84
1.1	<i>La place de la terre dans les récits sur le passé</i> .....	84
1.2	<i>La signification de la terre dans la cosmovision maya</i> .....	85
2.	<i>La nationalisation des terres de Tzalbal</i> .....	87
2.1	<i>Tzalbal, paysage de guerre</i> .....	89
2.2	<i>Les terres de Tzalbal: de la guerre à la paix</i> .....	92
3.	<i>Les discours mémoriels dans le mouvement pour la restitution des terres de Tzalbal</i> .....	94
3.1	<i>Geominas : les balbutiements du néolibéralisme dans la région ixil</i> .....	95
3.2	<i>Une nouvelle qui dérange: la nationalisation des terres de Tzalbal</i> .....	97
3.3	<i>La lutte des abuelos</i> .....	99
3.4	<i>Les dépossessions du passé</i> .....	104
3.5	<i>La mémoire revisite les causes du conflit armé</i> .....	106
3.6	<i>Une guerre par d'autres moyens</i> .....	108
3.7	<i>Un nouveau génocide</i> .....	111
<b>CHAPITRE 4 – LA JEUNESSE POST-CONFLIT ET LE FUTUR DE LA MÉMOIRE</b> .....		<b>118</b>
1.	<i>La jeunesse post-conflit</i> .....	11
1.1	<i>Conjoncture sociohistorique pour la jeunesse post-conflit</i> .....	121
1.2	<i>Des initiatives mémorielles de la jeunesse post-conflit : H.I.J.O.S. et Rebeca Lane</i> .....	122
1.3	<i>La mémoire intergénérationnelle</i> .....	126
1.4	<i>Les nouvelles générations dans les entretiens</i> .....	129
2.	<i>La proposition de l'Université Ixil</i> .....	134
2.1	<i>L'Université Ixil et ses étudiants</i> .....	134
2.2	<i>Étudier le passé à l'Université Ixil</i> .....	138

2.3 <i>L'implication dans le mouvement pour la récupération des terres de Tzabal</i> .....	144
<b>CONCLUSION</b> .....	<b>149</b>
1. Retour sur le mémoire.....	149
2. Vers une redéfinition de la « mémoire » et de l'« histoire »?.....	152
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	<b>156</b>
<b>ANNEXES</b> .....	<b>167</b>

## LISTE DES FIGURES

Figure 1: Municipalité de Nebaj.....	19
Figure 2: Nord du département du Quiché.....	47
Figure 3: Page couverture d' <i>El camino de las palabras de los pueblos</i> .....	48
Figure 4: Système de roues utilisé lors d'une rencontre en 2005.....	54
Figure 5: Méthodologie participative utilisée lors d'une rencontre en 2007.....	54
Figure 6: Municipalité de Nebaj.....	88
Figure 7: Microrégion de Tzalbal.....	91
Figure 8 : Murale aux quinze enfants victimes de disparition forcée durant le conflit armé, Tzalbal.....	120
Figure 9: Une étudiante devant un des bâtiments de l'Université Ixil, Tzalbal .....	137

## **LISTE DES SIGLES ET ABRÉVIATIONS**

AHPN	Archivo Histórico de la Policía Nacional/ Archive historique de la police nationale
CEH	Comisión para el Esclarecimiento Histórico/Commission d'éclaircissement historique
CIA	Central Intelligence Agency/Agence centrale de renseignement
CONAVIGUA	Coordinadora Nacional de Viudas de Guatemala/Coordination nationale des veuves du Guatemala
CPR	Comunidades de Población en Resistencia/Communautés de population en résistance
CUC	Comité de Unidad Campesina/Comité d'unité paysanne
EGP	Ejército Guerrillero de los Pobres/Armée de guérilla des pauvres
FAR	Fuerzas Armadas Rebeldes/Forces armées rebelles
Fontierras	Fondo de Tierras/Fonds des terres
FTN	Franja Transversal del Norte/Frange transversale du Nord
GAM	Grupo de Apoyo Mutuo/Groupe d'appui mutuel
H.I.J.O.S.	Hijos e Hijas por la Identidad y la Justicia con el Olvido y el Silencio/Fils et filles pour l'identité et la justice contre l'oubli et le silence
IGSS	Instituto Guatemalteco de Seguridad Social/Institut guatémaltèque de sécurité sociale
IMH	Iniciativa para la Reconstrucción y Recuperación de la Memoria Histórica/Initiative pour la reconstruction et la récupération de la mémoire historique
INTA	Instituto Nacional de Transformación Agraria/Institut national de transformation agraire
MEM	Ministerio de Energía y Minas/Ministère de l'énergie et des mines
MR-13	Movimiento Revolucionario 13 de Noviembre/Mouvement révolutionnaire du 13 novembre
OIT	Organización Internacional del Trabajo/Organisation internationale du travail



ORPA	Organización del Pueblo en Armas/Organisation du peuple en armes
PAC	Patrullas de Autodefensa Civil/Patrouilles d'autodéfense civile
PGT	Partido Guatemalteco del Trabajo/Parti guatémaltèque des travailleurs
PR	Partido Revolucionario/Parti révolutionnaire
PUR	Partido de Unidad Revolucionaria/Parti d'unité révolutionnaire
REMHI	Recuperación de la Memoria Histórica/Récupération de la mémoire historique
UFCO	United Fruit Company/Compagnie United Fruit
URNG	Unidad Revolucionaria Nacional Guatemalteca/Unité révolutionnaire nationale guatémaltèque
USAID	United States Agency for International Development/Agence pour le développement international des États-Unis

## REMERCIEMENTS

Tout d'abord, j'aimerais remercier ma directrice de recherche, Cynthia Milton. Tu m'accompagnes dans mon parcours académique depuis le baccalauréat et tu as été éminemment déterminante dans mon cheminement intellectuel. Je te suis infiniment reconnaissante pour ton temps, ta générosité, tes encouragements, les opportunités que tu m'as offertes ainsi que ton intérêt pour mes recherches.

Mil gracias a todas las personas que me regalaron su tiempo, sus palabras, a las personas que aceptaron contestar a mis preguntas, a lxs entrevistadxs que siempre me dieron la bienvenida a su hogar con un atolito o un cafecito bien rico. Esta investigación no existiría sin ustedes. No tengo palabras para expresarles la intensidad mi gratitud.

Je tiens à souligner l'apport d'une multitude d'autres personnes, celles-ci ont été également d'une grande aide dans la conduite de cette recherche ainsi que dans la mise en forme de ce mémoire. Merci à ma mère pour les innombrables relectures minutieuses, à Lorraine pour son appui constant, à mes compagnons de maîtrise qui ont stimulé ma réflexion, à mes amis pour le support moral et la poésie, particulièrement les femmes bioniques. Merci aussi à Valérie pour les magnifiques cartes géographiques et le temps que tu leur as consacré, merci à Pauline et Marilou d'avoir sillonné les pages de ce mémoire.

Gracias a Rafa quien me abrió varias puertas. Gracias a Marco, Juan y Clara Arenas de AVANCSO quienes me facilitaron un espacio de trabajo y me ofrecieron buenos consejos. Gracias a todxs lxs que me ayudaron en el camino, aunque sólo fue con algoito.

Finalement, merci à la Maison Internationale de l'Université de Montréal, à LOJIQ et au Conseil de recherche en sciences humaines du Canada pour leur appui financier.

## INTRODUCTION

Le Guatemala semble être pour plusieurs un pays des contrastes. Il n'est pas rare de lire dans les introductions des ouvrages de la littérature scientifique sur l'histoire récente du pays des références à son explosion de couleurs, à la beauté de ses paysages, à ses sommets à en couper le souffle. Après tout, le Guatemala n'est-il pas le pays du « printemps éternel »? Cette splendeur envoûtante est ensuite souvent opposée à l'odeur encore fraîche, au souvenir toujours omniprésent de la violence qui ravagea le pays durant des décennies encore récentes. C'est ce que suggère le titre de la compilation de photographies de la guerre par Jean-Marie Simon *Guatemala : eterna primavera, eterna tiranía* (Guatemala : printemps éternel, tyrannie éternelle)<sup>1</sup>. Comment le printemps a-t-il pu faire place à tant de tyrannie et d'horreurs? David Stoll, dans son ouvrage controversé *Between Two Armies in the Ixil Towns of Guatemala*, affirme avoir choisi la région maya ixil comme terrain d'étude pour des raisons résolument « romantiques » afin de comprendre la violence dévastatrice des années 1980<sup>2</sup>. Quant à lui, le titre du livre de George Lovell, *A Beauty That Hurts : Life and Death in Guatemala*, évoque la cohabitation entre ces contrastes : la beauté et la douleur, la vie et la mort<sup>3</sup>. Ces oxymores en début d'ouvrage annoncent d'ores et déjà leurs propres limites, laissant ainsi un dernier nœud impossible à dénouer, un dernier mystère que le chercheur ne saurait expliquer. Plutôt que de contempler ces paires apparemment irréconciliables ou de passer de la beauté vers la douleur, ce mémoire s'attache à documenter le parcours inverse, celui où les histoires de douleur sont mobilisées afin de bâtir un avenir meilleur. Si le génocide et les horreurs de la guerre sont inéluctablement au cœur des pages qui suivent, ce mémoire cherche toutefois à raconter l'histoire d'individus qui, malgré la destruction, tentent de reconstruire un passé, un présent et un futur dans lesquels une vie de beauté est possible.

La Commission d'éclaircissement historique (CEH), une commission d'enquête sur la

---

<sup>1</sup> Jean-Marie Simon, *Guatemala: Eterna Primavera, Eterna Tiranía*, Print Studio, Guatemala, 2010, 271 p.

<sup>2</sup> Stoll explique: « My motives for going there were inadmissibly romantic, of the kind that get shot down in seminars. The Ixils fit the nostalgic image of a people apart, holed up in their mountains against the twentieth century [...] There were religious processions out of the Middle Ages, the faces of men who had never become modern consumers... » dans David Stoll, *Between Two Armies in the Ixil Towns of Guatemala*, Columbia University Press, New York, 1993, p. 8.

<sup>3</sup> George Lovell, *A Beauty That Hurts: Life and Death in Guatemala*, Between the Lines, Toronto, 2000, 191 p.

guerre, instaurée par les Nations Unies, publia en 1999 le rapport *Guatemala, memoria del silencio* (*Guatemala, mémoire du silence*) qui dressait le bilan du conflit armé interne qui se déroula de 1960 à 1996. Celui-ci laissa derrière lui un décompte bien sombre : 200 000 morts, 40 000 disparus et plus d'un million de déplacés internes, dans un pays d'une population d'environ six million d'habitants en 1980. L'État guatémaltèque fut tenu responsable de 93% des violations de droits humains contre 3% qui furent imputées à la guérilla, née après le coup d'État de 1954 qui mit fin aux dix années de régime démocratique et socialiste. En outre, 83% des victimes de la violence étaient mayas, ceux-ci représentaient environ 50% de la population<sup>4</sup>. Ces chiffres étaient inégalés dans les autres pays latino-américains ayant expérimenté des conflits armés ou des dictatures répressives au cours des années de la Guerre froide, comme c'est le cas de l'Argentine, du Chili, du Brésil ou du Salvador<sup>5</sup>. En outre, l'étiquette « génocide », attribuée à une fraction de la violence de ces trente-six années, marquait un précédent parmi les rapports des commissions de vérité et faisait ainsi la particularité du conflit armé guatémaltèque<sup>6</sup>.

Si ce conflit est inséparable des dynamiques dominant l'échiquier politique mondial de l'époque, la CEH estima qu'il serait réducteur de le contempler avant tout comme une simple manifestation de la Guerre froide, ce qui aurait fait fi d'une longue histoire et des facteurs socio-économiques propres au Guatemala<sup>7</sup>. Par le fait même, la commission retraça les racines de la violence jusqu'au temps de la période coloniale; celle-ci inaugurerait une histoire de discrimination, d'exclusion et d'exploitation qui culminerait avec le génocide du début des années 1980. Les causes plus immédiates du conflit armé furent toutefois situées dans le coup d'État de 1954, orchestré par les États-Unis, qui amena Carlos Castillo Armas à la tête du

---

4 4% des violations de droits humains n'ont été attribuées à aucun de ces deux acteurs. Leurs auteurs restent inconnus. Selon différents chiffres, la population autochtone représenterait entre 43% et 61% de la population du pays. Comisión para el Esclarecimiento Histórico (CEH), *Guatemala, memoria del silencio*, Oficina de Servicios para Proyectos de las Naciones Unidas (UNOPS), Guatemala, 1999, chapitre 1, p. 72-73, 267; chapitre 2, p. 13-14, 324; chapitre 3, p. 263; chapitre 4, p. 21.

5 La somme des morts engendrées par ces quatre conflits combinés est inférieure à celle laissée par le conflit armé interne du Guatemala. Beatriz Manz, « The Continuum of Violence in Post-war Guatemala », *Social Analysis: The International Journal of Social and Cultural Practice*, Vol. 52, No. 2, 2008, p. 152.

6 Voir pour plus de détails sur la CEH voir Priscilla Hayner, *Unspeakable Truths: Confronting State Terror and Atrocity*, Routledge, New York and London, 2001, p. 45-49 et Greg Grandin, *Who is Rigoberta Menchú?*, Verso, New York and London, 2011, 159 p.

7 Elizabeth Oglesby, « Historical Memory and the Limits of Peace Education: Examining Guatemala's Memory of Silence and the Politics of Curriculum » dans Elizabeth Cole, dir., *Teaching the Violent Past: History Education and Reconciliation*, Rowman & Littlefield Publishers, Lanham, 2010, p. 175-202.

gouvernement. Cet épisode mettait fin à une parenthèse de dix années de démocratie ayant porté au pouvoir Juan José Arévalo et Jacobo Arbenz. En 1960, une faction dissidente de l'armée forma le premier groupe guérillero, amorçant ainsi officiellement la confrontation armée qui se scellerait en 1996. La violence culmina au tournant des années 1980 sous les règnes de Romeo Lucas García et de José Efraín Ríos Montt avec la mise en place d'une politique de la « terre brûlée », appuyée et financée par le gouvernement étatsunien, caractérisée par le recours aux massacres systématiques dans des régions à forte prédominance maya ainsi que la destruction de leurs demeures et leurs terres. En milieu urbain, la répression cible les étudiants, les syndicalistes, les artistes, les intellectuels, les catéchistes et tout type de militants s'opposant au gouvernement en vigueur. Les disparus s'additionnent, les massacres s'accumulent. Comme l'indiqua l'historien et sociologue Edilberto Torres-Rivas : « What happened in Guatemala was both genocide and much worse than genocide. Violence targeted all those who dared think about alternatives... »<sup>8</sup>.

Malgré le virage vers un gouvernement civil avec l'arrivée au pouvoir de Vinicio Cerezo en 1985, le conflit s'étire jusqu'en 1996. Cette année-là, la paix est signée entre le l'État guatémaltèque et la guérilla, après six années de négociations ardues encadrées par les Nations Unies. La répression ouverte s'arrête, les armes sont déposées. Aux yeux de larges pans de la société, la guerre continue par d'autres moyens bien que plus de vingt ans se soient écoulés depuis la ratification des Accords de paix<sup>9</sup>. Les crimes commis durant le conflit armé restent largement impunis, les corps des disparus manquent à l'appel et les réparations promises aux victimes se font toujours attendre. Qui plus est, la paix néolibérale ouvrit la porte aux investissements étrangers, favorisant ainsi l'implantation de projets miniers, hydroélectriques, pétroliers et agroalimentaires<sup>10</sup>. Plusieurs peuples mayas, grandement affectés par les campagnes contre-insurrectionnelles durant la guerre, voient dans l'arrivée des industries d'exploitation des ressources naturelles une menace à leur environnement, mais

---

8 Jim Handy, « The Violence of Dispossession: Guatemala in the 19th and 20th Centuries » dans Sebastian Huhn et Hannes Warnecke-Berger, dir., *Politics and History of Violence and Crime in Central America*, Palgrave Macmillan, New York, 2017, p. 303.

9 Il s'agit de l'idée débattue dans l'introduction de Carlotta McAllister et Diane M. Nelson, *War by Other Means: Aftermath in Post-Genocide Guatemala*, Duke University Press, Durham and London, 2013, p. 1-48.

10 Todd Gordon et Jefferey R. Webber, *Blood of Extraction: Canadian Imperialism in Latin America*, Fernwood, Winnipeg, 2016, p. 85 et Luis Solano, « Development and/as Dispossession » dans McAllister et Nelson, dir., *War by Other Means*, p. 125.

également à leur survie culturelle et physique. Le renouveau et la transformation de la violence en temps de paix rappellent à certains Guatémaltèques que la poussière du conflit armé n'est pas encore définitivement retombée, que le passé demeure une affaire du présent.

Avant d'explorer les aléas et les perceptions de cette guerre à n'en plus finir, l'introduction s'attardera à présenter les questions de recherche qui guideront la réflexion au fil des chapitres pour ensuite jeter les bases essentielles du cadre théorique soutenant cette étude. Finalement, la dernière section posera un regard sur les sources et la méthodologie sur lesquelles ce mémoire repose.

## 1. Questions de recherche

« Why does war persist in Guatemala's post-war? ». Le livre *War by Other Means : Aftermath in Post-Genocide Guatemala* par Carlotta McAllister et Diane Nelson fait de cette question le point d'ancrage de leur réflexion<sup>11</sup>. Celle-ci s'inscrit en continuité avec l'ouvrage phare de Robert Carmack de 1988 qui, après le retour à un gouvernement civil au Guatemala, évoquait déjà l'idée d'une « récolte de la violence »<sup>12</sup>. *War by Other Means*, publié en 2013, se met à son tour à réfléchir sur la seconde récolte, cette fois-ci, plus de quinze ans après la signature des Accords de paix. Les auteures spécifient que le recours au terme « post-genocide » vise à insister sur le fait que : « the bloody events of the early 1980s have not yet been overcome »<sup>13</sup>. La fin du conflit armé n'aurait pas permis d'atteindre la stabilité, ni même un semblant de paix<sup>14</sup>. Si la criminalité, les inégalités sociales, la faim, la continuation de la violence politique et l'intégration forcée vers un régime économique néolibéral sont aujourd'hui le pain quotidien de plusieurs Guatémaltèques, on retrouverait des dynamiques similaires dans le reste du continent latino-américain<sup>15</sup>. Force est de constater que les années de répression ne sont pas qu'un souvenir d'un passé révolu. Ce mémoire aborde donc « an end

---

11 McAllister et Nelson, *War by Other Means*, p. 9.

12 Robert M. Carmack, *Harvest of Violence: The Maya Indians and the Guatemalan Crisis*, University of Oklahoma Press, Norman and London, 1988, 334 p.

13 McAllister et Nelson, *War by Other Means*, p. 9-10.

14 Manz, « The Continuum of Violence in Post-war Guatemala », p. 152.

15 *Ibid.*, p. 9 et Elizabeth Jelin, *State Repression and the Labors of Memory*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 2003, p. xvi.

(the postwar) that is not quite a beginning (of peace) »<sup>16</sup>.

Considérée comme l'endroit le plus dévasté par les campagnes contre-insurrectionnelles, la région maya ixil est également aux prises avec les difficultés liées à cette guerre à n'en plus finir. La CEH attesta que 90 massacres y ont été commis et que la population ixil<sup>17</sup>, un des vingt-et-un peuples mayas du Guatemala, a été victime d'un génocide durant les années 1982 et 1983<sup>18</sup>. Ce cas a été particulièrement médiatisé en raison du procès contre Ríos Montt en 2013<sup>19</sup>. Celui-ci fit face à un tribunal national afin d'établir sa responsabilité concernant les accusations de génocide contre le peuple maya ixil et pour crimes contre l'humanité. Si le procès contre l'ex-dictateur s'est avéré une réelle saga juridique en raison de l'annulation de la sentence le reconnaissant coupable ainsi que les multiples tentatives avortées de produire un nouveau verdict, il n'en reste pas moins un moment crucial où les Ixils partagèrent publiquement leurs expériences du conflit armé.

Comme ailleurs au pays, des compagnies minières et hydroélectriques ce sont montrées vivement intéressées à implanter des projets afin de tirer profit des nombreuses richesses présentes dans la région ixil<sup>20</sup>. La signature des Accords de paix laissa place à la promulgation d'un nouveau code minier très favorable à ces entreprises, sans compter la réactivation de plans nationaux de développement, dont la Frange transversale du Nord (FTN), faisant du Nord du pays la cible privilégiée pour une série de projets économiques et d'exploitation des ressources naturelles<sup>21</sup>. Selon Yvon Le Bot, « [dans les années 70 et 80] la thèse selon laquelle l'armée guatémaltèque agit comme le bras armé de l'oligarchie a trouvé une illustration de

---

16 Diane M. Nelson, *Reckoning: The Ends of War in Guatemala*, Duke University Press, Durham and London, 2009, p. xiv.

17 L'appellation « Ixil » sera également utilisée afin de désigner les Mayas ixil.

18 CEH, *Guatemala, memoria del silencio*, chapitre 2, p. 317.

19 Pour un exposé détaillé des batailles mémorielles entourant ce procès, voir Lisa J. Laplante, « Memory Battles: Guatemala's Public Debates and the Genocide Trial of José Efraín Ríos Montt », *Quinnipiac Law Review*, Vol. 32, No. 3, 2014, p. 621-673.

20 C'est notamment le cas des projets d'HidroXacbal, d'Hidroixil (Vega I y Vega II), du Grupo Terra, de TRECSA (une entreprise d'électricité) ou encore du projet de la réserve biologique de Visis Cabá. Pour un portrait très détaillé des différents projets d'exploitation des ressources naturelles, tant dans la région ixil que dans tout le pays, voir Iniciativa para la Reconstrucción y Recuperación de la Memoria Histórica (IMH), *El camino de las palabras de los pueblos*, Magna Terra Editores, Guatemala, 2013 p. 328-374.

21 Luis Solano fournit une multitude d'informations utiles afin de comprendre les rouages historiques et actuels de la FTN, voir Luis Solano, *Contextualización histórica de la Franja Transversal del Norte (FTN)*, CEDFOG et El Observador, Huehuetenango et Guatemala, 2012, 126 p.

prédilection dans les terres de colonisation de la FTN »<sup>22</sup>. Après la signature de la paix, ce projet a été remis sur la table. À cela s'ajoute la perpétuelle question de l'accès aux terres, dont certaines furent appropriées par l'armée ou d'autres individus durant le conflit armé. En effet, plusieurs personnes déplacées à l'intérieur et l'extérieur du pays par les massacres se retrouvent aujourd'hui sans terre ou devant le risque d'être dépossédées à nouveau. Dans un contexte imprégné par ce que Jim Handy appelle la « violence de la dépossession »<sup>23</sup>, soit le résultat de siècles de spoliation et d'exclusion, le passé semble une fois de plus une affaire du présent. Toutefois, plusieurs survivants du génocide renoncent à se résigner face à de tels affronts; s'ils ont résisté durant le conflit armé, ils continueront de lutter contre cette nouvelle forme de violence. En effet, malgré l'envergure des campagnes contre-insurrectionnelles, plusieurs Ixils se sont réfugiés dans les montagnes pendant la guerre, vivant cachés dans ces sommets pendant plus de quinze ans. En temps de paix, une fois de plus, ils refusent de se soumettre aux plans qui leur sont imposés par la force. Et dans ces mobilisations du présent, l'histoire est une protagoniste de taille.

La sociologue Elizabeth Jelin affirme que les débats mémoriels au sujet d'un passé de répression et de violence surgissent dans un contexte de transformation politique et dans l'urgence de construire des régimes démocratiques. Elle soutient que les acteurs participant à ces débats établissent des liens entre leurs projets politiques pour le présent et le futur avec les mémoires de leurs passés conflictuels<sup>24</sup>. Les mémoires et les récits mémoriels prennent donc une saveur particulière dans le contexte de la continuation et de la transformation de la violence au Guatemala : le passé occupe une place déterminante dans les mobilisations actuelles<sup>25</sup>. En rappelant que la mémoire est essentiellement une affaire du présent, cette étude s'attardera à réfléchir sur la manière dont le continuum de la violence est appréhendé par les

---

22 Yvon Le Bot, *La guerre en terre maya: communauté, violence et modernité au Guatemala (1970-1992)*, Karthala, Paris, 1992, p. 236.

23 Cette idée sera développée davantage en fin d'introduction, voir p. 37-42. Handy, « The Violence of Dispossession », p. 281-323.

24 Jelin, *State Repression and the Labors of Memory*, p. 3.

25 Kirsten Weld allègue que la mémoire est mobilisée dans plusieurs espaces, que ce soit des: « *escrache*-style public denunciations of ex-generals; research projects on social movement history; efforts at criminal prosecution; raising public awareness through historical education; demonstrations and counterdemonstrations [...]; exhumations of mass graves and inhumations of identified remains; the building of local museum and memorials; and ongoing work to combat corporate mineral extraction on Maya community land and oppose drug war-related rural remilitarization ». Kirsten Weld, *Paper Cadavers: The Archives of Dictatorship in Guatemala*, Duke University Press, Durham and London, 2014, p. 16.



habitants de la région ixil, un endroit drastiquement affecté par le conflit armé et connaissant aujourd'hui de nouvelles formes de violence. Quelles sont les versions, les interprétations et les perceptions du passé diffusées dans la région ixil post-conflit? De quelles façons la mémoire répond-elle aux enjeux du présent, un présent caractérisé par la dépossession territoriale? Comment le passé, récent et lointain, est-il mobilisé dans les luttes politiques du présent? Comment et pourquoi ce passé est-il transmis?

Tant de questions nécessitent bien plus que l'espace autorisé par ce mémoire. Afin de débroussailler un pan plus précis des multiples expériences et mémoires cheminant dans la région ixil, les pages à venir se centreront sur les façons dont la mémoire du conflit armé interne et du passé plus lointain est mobilisée dans des initiatives concrètes par des activistes militant pour la défense de leur territoire, menacé d'être usurpé par des entreprises d'exploitation des ressources naturelles. L'ouvrage *El camino de las palabras de los pueblos* (Le chemin des mots des peuples) par le collectif *Iniciativa para la Reconstrucción y Recuperación de la Memoria Histórica* (IMH) (Initiative pour la reconstruction et la récupération de la mémoire historique), le cas du mouvement pour la restitution des terres de Tz'albal ainsi que le militantisme des étudiants de l'Université Ixil permettront de broser un portrait de la nature et des fonctions de certaines manifestations mémorielles dans la région ixil.

## **2. Cadre théorique**

Afin de relever le défi annoncé dans la section précédente, il convient de doter le lecteur d'un guide lui permettant de naviguer plus aisément parmi les écrits concernant les études de la mémoire. Depuis les années 1980, ce champ d'études a connu une floraison remarquable. Des commémorations aux lieux de mémoires, à la question du silence en passant par celle de l'oubli, la littérature produite sur le sujet couvre une panoplie d'enjeux, de facettes et de manifestations de la mémoire.

### ***2.1 Les cadres de la mémoire et les récits historiques***

Il existe une myriade de définitions de la mémoire. En raison de son potentiel évocateur, celle de l'historien Steve Stern est toutefois l'assise choisie afin de démarrer la

réflexion : « memory is the meaning we attach to experience, not simply recall of the events and emotions of that experience »<sup>26</sup>. Ainsi, liée aux émotions et aux expériences, la mémoire serait le reflet d'un vécu intime, par définition riche en subjectivité. Par le fait même, l'intérêt de l'étudier ne réside pas dans les informations qu'elle fournit au sujet de faits ou d'événements historiques donnés, mais bien dans l'interprétation qu'elle formule de ceux-ci. Si la mémoire est la signification accordée aux manifestations du passé, Elizabeth Jelin signale explicitement :

« Parler de mémoire, c'est parler du présent. En vérité, la mémoire n'est pas le passé, mais plutôt la façon dont les sujets construisent un sens du passé, un passé qui s'actualise dans son lien avec le présent et aussi avec un futur souhaité dans l'acte de se souvenir, d'oublier et de passer sous silence »<sup>27</sup>.

Ainsi, si la mémoire concerne le passé, elle en dirait bien plus sur le présent et sur ses aspirations politiques. Elle servirait de base afin de se projeter dans le futur. Malléables, changeantes et sélectives, les mémoires sont construites; elles n'existent pas dans l'absolu. Elles s'érigent en fonction de chaque présent, elles ne sauraient se figer ou se cristalliser<sup>28</sup>. Elles sont aussi éloquentes dans ce qu'elles montrent et disent que dans ce qu'elles passent sous silence. De son côté, Alessandro Portelli renchérit en insistant que « what is really important is that memory is not a passive depository of facts, but an active process of the creation of meanings »<sup>29</sup>. Bien plus que la simple évocation d'événements passés, il devient clair, à la lumière de ses mots, que la mémoire est une construction, une tentative d'expliquer, de doter le passé de sens, de créer des cadres pouvant le rendre intelligible.

Maurice Halbwachs est souvent considéré comme le pionnier dans les études de la mémoire. Dans *Les cadres sociaux de la mémoire*, Halbwachs avance que les mémoires individuelles sont toujours encadrées socialement. Elles se déploient au sein d'un groupe; celui-ci les modèle, les façonne et devient par le fait même leur point d'attache, leur nid

---

26 Steve J. Stern, *Remembering Pinochet's Chile: On the Eve of London, 1998*, Duke University Press, Durham and London, 2009, p. 105.

27 Toutes les traductions de l'espagnol vers le français sont de l'auteure de ce mémoire. Traduit de: « Hablar de memorias es hablar de presente. En verdad, la memoria no es el pasado, sino la manera en que los sujetos construyen un sentido del pasado, un pasado que se actualiza en su enlace con el presente y también con un futuro deseado en el acto de recordar, olvidar y silenciar ». Citation tirée d'Elizabeth Jelin, *La lucha por el pasado: cómo construimos la memoria social*, Siglo Veintiuno Editores, Buenos Aires, 2017, p. 15.

28 *Ibid.*, p. 18.

29 Alessandro Portelli, *The Death of Luigi Trastulli, and Other Stories: Form and Meaning in Oral History*, State University of New York Press, Albany, 1991, p. 52.

mémoriel<sup>30</sup>. L'idée d'un « cadre » structurant les interprétations du passé est déterminante afin de comprendre ce processus de mise en forme des mémoires. Si Halbwachs a été le premier à replacer les souvenirs personnels dans une conjoncture sociale plus large, Stern a recours à une notion semblable qui inscrit également les mémoires individuelles dans des ensembles collectifs. Dans *Remembering Pinochet's Chile*, il se réfère au concept de « mémoire emblématique » afin d'analyser les mémoires des Chiliens en lien avec la dictature de Pinochet. Il définit cette idée ainsi : « emblematic memory refers not to a single remembrance of a specific content, not to a concrete or substantive thing but to a framework that organizes meaning, selectivity, and countermemory »<sup>31</sup>. En ce sens, Halbwachs et Stern comprennent tous deux les mémoires au sein de cadres, d'ensembles collectifs, qui insufflent de sens certaines interprétations du passé. La mémoire emblématique renvoie à une vérité essentielle attachée à un vécu commun, une vérité qui résonne dans un groupe particulier<sup>32</sup>. Ainsi, les mémoires individuelles n'existeraient pas à proprement parler, elles ne pourraient qu'être contenues ou façonnées par des ensembles plus grands qu'elles-mêmes.

Stern poursuit en spécifiant : « emblematic memory is both a framework of meaning and a way of organizing cultural argument about meaning »<sup>33</sup>. Ainsi, la mémoire emblématique, en plus de doter certaines expériences d'un cadre constitué par un réseau de significations, pourvoit ces mémoires individuelles d'un argumentaire culturel, d'une identité, d'une voix. Cette mise en récit détermine la façon dont les représentants d'une mémoire particulière entrent en dialogue et participent aux débats sur le passé et ses significations. Par le fait même, la mémoire emblématique consiste également en une narration sur le passé; elle organise le sens, mais lui fournit pareillement un véhicule d'expression. Si la mémoire se manifeste sous différentes formes, qu'il s'agisse de lieux, de dates, de commémorations ou de monuments, elle se déploie aussi souvent sous la forme d'un récit<sup>34</sup>. Selon Jelin, les récits historiques ne sont pas que de simples rappels ou représentations du passé, mais plutôt une performance de celui-ci<sup>35</sup>. Dans cette recherche, la mémoire sera appréhendée avant tout au

---

30 Jelin, *State Repression and the Labors of Memory*, p. 11.

31 Stern, *Remembering Pinochet's Chile*, p. 105.

32 *Ibid.*, p. 113.

33 *Ibid.*, p. 107.

34 Jelin, *State Repression and the Labors of Memory*, p. 16.

35 *Ibid.*, p. 25.

travers des récits véhiculés par des initiatives politiques et épistémologiques précises portées par certains groupes d'individus. Michel-Rolph Trouillot allègue que les êtres humains participent à l'histoire en tant qu'acteurs et en tant que narrateurs<sup>36</sup>. Tout en reconnaissant la valeur des personnes interrogées dans ce travail en tant qu'acteurs et agents historiques, il se penche plutôt sur leur engagement en tant que narrateurs.

Si Steve Stern tâche de cerner les contours des mémoires emblématiques de la société chilienne de 1996-1997, Charles R. Hale tente un exercice semblable pour le cas du Guatemala en identifiant trois « cadres narratifs » dominant les débats mémoriels. Il prend comme point de départ le cas de Chimaltenango afin d'en extraire des récits et des tendances mémorielles emblématiques trouvant écho dans le contexte national guatémaltèque ainsi que dans la production historiographique. Les « narrative frameworks » auxquels il se réfère consistent en « the underlying premises that guide interpretations of the past, and to the material conditions that make a given interpretation possible in the first place »<sup>37</sup>. Il distingue trois cadres narratifs formulant une interprétation de la période de mobilisation politique dans le département de Chimaltenango entre 1976 et 1982 : le triomphalisme révolutionnaire, la théorie des deux démons et le « mayanista vindication »<sup>38</sup>. Le premier renvoie aux discours concevant la parenthèse démocratique de 1944-1954 comme un paradis perdu et se faisant un pourfendeur de l'impérialisme étatsunien<sup>39</sup>. Le second véhicule l'idée que la population maya était essentiellement prise entre l'arbre et l'écorce, soit entre l'armée et la guérilla, et que cette dernière était autant à blâmer pour la violence que l'armée<sup>40</sup>. Finalement, le troisième cadre émerge de la critique de la gauche révolutionnaire *ladina*, soit non Maya, prône l'idée que la période de 1978 à 1982 a consisté en un « troisième génocide » et insiste sur l'autonomie de la résistance politico-culturelle des Mayas<sup>41</sup>.

Cette variété de cadres et de récits fournit des points de départ utiles afin de

---

36 Michel-Rolph Trouillot, *Silencing the Past: Power and the Production of History*, Beacon Press, Boston, 2015, p. 2.

37 Charles R. Hale, *Más que un indio: Racial Ambivalence and Neoliberal Multiculturalism in Guatemala*, School of American Research Press, Santa Fe, 2006, p. 87.

38 *Ibid.*, p. 87.

39 *Ibid.*, p. 88-94.

40 *Ibid.*, p. 94-100.

41 Aux yeux de ce groupe, les deux premiers génocides consistent en la conquête et la colonisation espagnoles ainsi que la réforme libérale de la fin du 19<sup>e</sup> impliquant l'installation de l'économie caféière, *Ibid.*, p.101-102.

comprendre l'appartenance de discours individuels à des familles narratives et mémorielles. Mises en relation, les mémoires personnelles parviendraient à construire un tout, à établir des récits historiques qui deviennent l'incarnation de souvenirs communs. Les récits offrent une plateforme d'interprétation et d'expression, mais aussi, ils excluent ou écartent certains faits ou histoires afin de servir leurs propres intérêts. Ainsi, les mémoires et les récits dépassent les expériences personnelles afin de fournir des cadres interprétatifs octroyant un sens plus large au passé.

## ***2.2 Les luttes mémorielles***

La pluralité des récits et des mémoires engendre bien souvent une cohabitation difficile entre ceux-ci. Jelin écrit que les acteurs sociaux et politiques tendent à vouloir faire accepter une interprétation, un récit sur le passé et à lutter pour que celui-ci soit admis comme véridique. C'est ainsi qu'une version de l'histoire deviendrait dominante, hégémonique, légitime, officielle ou normale<sup>42</sup>. En effet, elle estime qu'il est nécessaire d'aborder les mémoires en reconnaissant leur caractère conflictuel, renchérissant qu'elles se déploient toujours dans une logique d'opposition et de confrontation<sup>43</sup>. Les interprétations du passé se livreraient donc un combat constant, refusant de renoncer à ne serait-ce que quelques centimètres de légitimité. Si elles n'aspiraient pas à l'hégémonie ou à être érigées en tant que vérité absolue, elles perdraient leur raison d'être.

Quel est l'intérêt de se livrer des batailles aussi virulentes? Trouillot allègue que nos rapports au passé sont insufflés de pouvoir<sup>44</sup>. En effet, Jelin soutient que les agents de l'État ont un rôle et des possibilités considérables d'établir et de faire accepter une histoire ou une mémoire officielle<sup>45</sup>. Comme les récits dominants tendent à être ceux de l'élite politique, il y aurait toutefois des interprétations alternatives qui se poseraient en menace au consensus national que l'État tenterait d'imposer<sup>46</sup>. À cet effet, Trouillot avance qu'il existe un accès inégal aux moyens permettant la production et la diffusion de récits historiques entre les

---

<sup>42</sup> Jelin, *La lucha por el pasado*, p. 17.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>44</sup> Trouillot, *Silencing the Past*, p. xxiii.

<sup>45</sup> Jelin, *State Repression and the Labors of Memory*, p. 27.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 27.

groupes se livrant une compétition mémorielle<sup>47</sup>. Ainsi, les représentants de l'État, les mouvements sociaux, les citoyens ordinaires ou les entités internationales ne détiendraient pas les mêmes possibilités de faire valoir leur version du passé. Les mémoires contre-hégémoniques sont souvent portées et promues par des individus que Jelin identifie comme des « entrepreneurs de la mémoire ». Il s'agit de ceux et celles qui dédient leurs énergies et efforts pour que leur interprétation du passé soit reconnue et admise comme légitime<sup>48</sup>. Dans le cadre des dictatures du Cône Sud, les mouvements pour les droits humains ont été les entrepreneurs de la mémoire par excellence; elle donne pour exemple les Mères de la place de Mai en Argentine en tant que cas emblématique. Or, si plusieurs de ces entrepreneurs sont des représentants de la gauche politique ou des mouvements sociaux, la droite, le monde académique et artistique peuvent, eux aussi, être désignés par cette appellation<sup>49</sup>. D'une façon ou d'une autre, ils investissent la place publique en revendiquant une vérité. Souvent, ils sont les porte-paroles des récits marginalisés ou censurés, voire même de tout récit remettant en question la validité de l'histoire officielle.

Si le pouvoir explique la prépondérance de certains récits aux dépens d'autres interprétations de l'histoire, les entrepreneurs de la mémoire recherchent plus que le simple sceau de la vérité. L'acceptation de leur version du passé serait le tremplin permettant à leurs aspirations dans le présent et pour le futur de se concrétiser. Considérant que le passé peut devenir un exemple et qu'il permet de tirer des leçons, il « devient principe d'action pour le présent »<sup>50</sup>. C'est ce que Tzvetan Todorov appelle l'usage exemplaire de la mémoire, il peut être utilisé pour toutes les fins, qu'elles soient considérées positives ou négatives. La mémoire exemplaire « permet d'utiliser le passé en vue du présent, de se servir des leçons des injustices subies pour combattre celles qui ont cours aujourd'hui »<sup>51</sup>. À cette mémoire « libératrice », il oppose la mémoire littérale qui, poussée à l'extrême, serait porteuse de risques. Cette dernière ne serait que « la mémoire tout court », une mémoire n'existant pas pour le présent, mais qui

---

47 Trouillot, *Silencing the Past*, p. xxiii.

48 Jelin, *State Repression and the Labors of Memory*, p. 33-34.

49 Les entrepreneurs de la mémoire ne sont donc pas uniquement des représentants de groupes marginalisés ou subalternes. Les représentants de la mémoire officielle ou hégémonique peuvent être qualifiés ainsi également. *Ibid.*, p. 34. Voir également Cynthia Milton, *Conflicted Memory: Military Cultural Interventions and the Human Rights Era in Peru*, The University of Wisconsin Press, Madison, 2018, 276 p.

50 Tzvetan Todorov, *Les abus de la mémoire*, Arléa, Paris, 1995, p. 31.

51 *Ibid.*, p. 31-32.

serait prisonnière du passé<sup>52</sup>. La mémoire exemplaire permet de saisir la raison d'être des incessantes luttes mémorielles.

Le caractère conflictuel des mémoires et des récits historiques est au centre des chapitres qui suivront. Le passé, mis au service du présent, occupe une place fondamentale dans les propos des individus au cœur de cette étude. Plus que de simples disputes entêtées de palabres, la mémoire, à la façon décrite par Todorov, devient un guide pour le présent.

### **2.3 L'histoire et la mémoire**

L'histoire et la mémoire sont souvent définies en miroir. C'est ce que laisse entendre la distinction établie entre ces concepts par Pierre Nora :

« Parce qu'elle est affective et magique, la mémoire ne s'accommode que des détails qui la confortent ; elle se nourrit de souvenirs flous, télescopants, globaux ou flottants, particuliers ou symboliques, sensible à tous les transferts, écrans, censures ou projections. L'histoire, parce qu'opération intellectuelle et laïcissante, appelle analyse et discours critique. La mémoire installe le souvenir dans le sacré, l'histoire l'en débusque, elle prosaïse toujours »<sup>53</sup>.

Selon Nora, la mémoire, affective et magique, incarne tout ce que l'histoire n'est pas. Associée à la discipline historique professionnelle, l'histoire devient une sorte d'arbitre de la vérité face à la disparition des milieux de mémoire, des « sociétés-mémoires » et des « idéologies-mémoires »<sup>54</sup>. Cette dichotomie nette permet de démêler ces processus qui répondent, certes, à des logiques différentes, mais elle trace toutefois une distance considérable entre ceux-ci. Benedict Anderson affirme que cette interprétation binaire émergea avec la modernité et la mécanisation de l'imprimerie, associant ainsi la mémoire avec « l'imprécision et la distorsion »<sup>55</sup>. Tandis qu'elles avaient connu une relation plus harmonieuse à d'autres époques, l'histoire serait devenue le correctif de la mémoire, voire son antithèse<sup>56</sup>.

Quant à Trouillot, plutôt que d'opposer histoire et mémoire, il établit une distinction

---

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 31-32, 61.

<sup>53</sup> Pierre Nora, « Entre mémoire et histoire: La problématique des Lieux » dans *Les Lieux de mémoire, Vol 1: La République*, Gallimard, Paris, 1984, p. 19.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 17-18.

<sup>55</sup> Benedict Anderson cité dans Stefan Berger et William John Niven, *Writing the History of Memory*, Bloomsbury Academic, London, 2014, p. 1.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 2.

entre les processus sociohistoriques (« what happened ») et la connaissance de ces processus (« that which is said to have happened »). Il affirme que l'histoire correspond à la fois à ces deux énoncés<sup>57</sup>. La professionnalisation de la discipline historique reposerait sur la croyance que « the more distant the sociohistorical process is from its knowledge, the easier the claim to a "scientific" professionalism »<sup>58</sup>. Ainsi, il n'est pas étonnant de constater que la mémoire, subjective, intime et émotive, ne correspond pas aux impératifs de ce professionnalisme scientifique et positiviste, encore grandement ancré dans la logique de la « preuve » et de la « vérité »<sup>59</sup>. Trouillot estime pourtant que les historiens professionnels ne sont pas les seuls producteurs de connaissances sur les processus sociohistoriques<sup>60</sup>. L'histoire et la mémoire ne sont-elles pas toutes deux des connaissances ou des récits sur le passé?

Si beaucoup d'encre a coulé au sujet de la nature de ces deux rapports au passé, cette étude s'en remet à la proposition de Jelin afin d'approcher la mémoire. Elle allègue qu'elle s'avère un « stimulus » pour la recherche historique, un sujet d'étude. L'histoire, elle, permettrait d'enquêter et d'analyser de façon critique le contenu de la mémoire. Cet exercice, réalisé par un historien ou un autre chercheur de sciences sociales et humaines, consisterait à approcher les mémoires en tant que sujet historique comme un autre, c'est-à-dire qu'il faudrait historiciser les mémoires<sup>61</sup>.

Or, comme cela est l'objectif de la présente recherche, celle-ci ne pourrait pas négliger de prendre en considération les spécificités de la mémoire autochtone, de ses fonctions et sa conception du temps<sup>62</sup>. Effectivement, la mémoire chez les peuples mayas a des ancrages cosmogoniques particuliers, la différenciant d'autres types de mémoire. Une de ses singularités est qu'elle repose sur l'unité entre le temps et l'espace ainsi que sur une conception cyclique du temps<sup>63</sup>. Enrique Florescano affirme que, en Més-Amérique, la

---

<sup>57</sup> Trouillot, *Silencing the Past*, p. 2.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>59</sup> Trouillot stipule que: « The positivist position dominated Western scholarship long enough to influence the vision of history among historians and philosophers who did not necessarily see themselves as positivists ». *Ibid.*, p. 5 et Carlo Ginzburg, *Le juge et l'historien : considérations en marge du procès Sofri*, Verdier, Lagrasse, 1997, p. 23.

<sup>60</sup> Trouillot, *Silencing the Past*, p. 21.

<sup>61</sup> Jelin, *State Repression and the Labors of Memory*, p. 56-57.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>63</sup> Enrique Florescano, *Tiempo, espacio y memoria histórica entre los Mayas*, Gobierno del Estado de Chiapas, Tuxtla, 1992, p. 20 et Enrique Florescano, *Memoria indígena*, Taurus, México, 1999, p. 233.



mémoire est « un produit collectif, l'œuvre de l'activité et de l'interaction d'un groupe »<sup>64</sup>. Si sa définition rappelle les postulats d'Halbwachs, il atteste qu'une des particularités de la mémoire autochtone dans cette région du monde est la marginalisation et la persécution qu'elle a souffert depuis l'implantation de l'État colonial<sup>65</sup>. Ainsi, la domination des peuples autochtones en Mésio-Amérique passait entre autres par le contrôle de leur mémoire considérant que, selon Florescano, la mémoire est un instrument dédié à conserver les connaissances nécessaires à la survie<sup>66</sup>. Souvent ancrée dans la tradition orale, elle est encline à la redondance, répétant les mêmes histoires afin de les maintenir vivantes et de lutter contre l'oubli<sup>67</sup>. Ainsi, il allègue que les mythes cosmogoniques, les récits sur le passé, les rites et les cérémonies consistent, en quelque sorte, en des formes de capsules historiques qui contiennent la mémoire sociale de ces peuples, sans laquelle ils ne pourraient subsister en tant que nation<sup>68</sup>. La mémoire répond donc à des impératifs identitaires et culturels, ce qui explique les tentatives déployées par les représentants de la mémoire hégémonique, afin de la réprimer et de la passer sous silence. Elle serait, dans ces circonstances, une mémoire contre-hégémonique.

Ici, histoire et mémoire s'entremêlent. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les témoignages et manifestations de la mémoire autochtone étaient considérés comme de simples légendes sans consistance historique<sup>69</sup>. Le recours à une opposition radicale entre histoire et mémoire dans le cadre d'une étude comme celle-ci peut se révéler problématique en raison de l'histoire de persécution de la mémoire des peuples autochtones dans cette région du monde. En la réduisant à son caractère mythique, magique et affectif, comme le fait Nora, ne contribue-t-on pas à la remarginaliser? Pour cette raison, l'emploi du terme « mémoire historique » sera utile afin de brouiller les lignes entre les concepts d'histoire et de mémoire lorsque nécessaire<sup>70</sup>.

---

64 Florescano utilise le terme « Mésio-Amérique » afin de se référer au territoire préhispanique des Mayas, celui-ci dépasse donc les frontières du Guatemala. Florescano, *Memoria indígena*, p. 222.

65 *Ibid.*, p. 233.

66 *Ibid.*, p. 222.

67 *Ibid.*, p. 225 et 322.

68 *Ibid.*, p. 230.

69 *Ibid.*, p. 281.

70 Doc McAlister Billingsley a recours à ce procédé afin de « complicate facile interpretations of local remembering practices using standard academic frameworks ». Doc McAlister Billingsley, *“So That All Shall Know”: Memory Activism & Epistemic Authority in Guatemala*, thèse de Ph.D., Washington University, Département d'anthropologie, 2014, p. 57.

Doc McAlister Billingsley avance que cette critique de la dichotomie entre ces idées vise également à « interrogate the larger hegemony that underwrites history's superior epistemic authority over alternative forms of knowledge about the past »<sup>71</sup>. Ce procédé, atteste-t-il, continuerait le travail de « provincialiser l'Europe » par la critique de ses perspectives épistémologiques hégémoniques, faisant de la discipline historique, ancrée dans la tradition occidentale, l'unique autorité légitime en matière de connaissance du passé<sup>72</sup>.

### 3. Sources et méthodologie

#### 3.1 Sources

Afin de répondre aux questions de taille qui sous-tendent ce travail, la présente analyse s'appuie sur des sources écrites et orales. Dans un premier temps, le livre *El camino de las palabras de los pueblos* se trouve au cœur de l'analyse menée dans le premier chapitre. Il s'agit de l'aboutissement d'un processus de longue haleine entrepris par le collectif *Iniciativa para la Reconstrucción y Recuperación de la Memoria Histórica* (IMH) entre 2002 et 2013. Cette organisation, formée par un groupe de survivants du génocide dans la région ixil et dans le Nord du département du Quiché, a mis en place un projet collectif et autonome afin de récupérer et de reconstruire la mémoire historique des membres qui la compose. Ce livre retrace l'histoire de la région, depuis le peuplement de l'Amérique jusqu'au début du XXI<sup>e</sup> siècle; celui-ci s'avère un véhicule de choix pour l'élaboration et la diffusion de récits historiques et mémoriels par un groupe de survivants du génocide, aujourd'hui en lutte pour la défense de leur territoire. Quelques bulletins d'information et documents produits par l'IMH fourniront des renseignements connexes au livre et aux mouvements sociaux présents dans la région.

Dans un deuxième temps, le mémoire repose sur des sources orales. Il s'agit des entretiens que j'ai réalisés avec vingt activistes impliqués dans le mouvement pour la restitution des terres de Tz'albal. Ils sont également tous agriculteurs. Ces « narrateurs », pour

---

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 89. Sur ce sujet, la discussion par Linda Tuhiwai Smith, dans le chapitre 3 « Colonizing Knowledges », sur le lien entre l'impérialisme, la recherche académique et la connaissance fournit une base théorique éclairante permettant de mieux saisir les relations de pouvoir structurant les différents savoirs. Linda Tuhiwai Smith, *Decolonizing Methodologies : Research and Indigenous Peoples*, Zed Books, London, 1999, 208 p.

reprendre le terme de Trouillot, se mobilisent afin de récupérer leurs terres usurpées durant le conflit armé interne. La majorité d'entre eux, soit dix-sept personnes, sont issus de la génération ayant connu le conflit armé interne, il s'agit donc de survivants du génocide. Une minorité d'activistes, soit trois personnes, font partie de la génération post-conflit; ceux-ci n'ont pas vécu la guerre ou sont nés peu avant la signature des Accords de paix. Ils sont également étudiants à l'Université Ixil, une université communautaire située dans le village de Tzalbal. Dans cette étude, le terme « activiste » renvoie à toute personne engagée dans le mouvement pour la restitution des terres de Tzalbal, qu'elle soit impliquée activement dans cette mobilisation ou qu'elle appuie la cause de façon plus ponctuelle ou indirecte. Ces entretiens ont été réalisés afin de prendre connaissance des mémoires et des récits historiques formulés par ces activistes ainsi que les fonctions de la mémoire historique dans leur militantisme<sup>73</sup>.

Les entrevues se sont déroulées en juillet et en août 2017. Leur durée varie entre trente minutes et deux heures. Selon la préférence de chacun, elles ont eu lieu dans divers endroits : les demeures des personnes interrogées, des lieux publics, à l'Université Ixil, un centre communautaire et un bureau d'une organisation de droits humains. La plupart des entretiens étaient individuels, mais il n'était pas rare que d'autres membres de la parenté soient présents dans la demeure familiale ou aux côtés de la personne interrogée durant la rencontre<sup>74</sup>. En raison des tensions considérables dans la région, qu'elles soient héritées du temps du conflit armé interne ou dues à des démêlés plus récents, et des risques de sécurité allant de pair avec l'activisme dans le Guatemala post-conflit, il a été jugé préférable que toutes les personnes interrogées soient identifiées par un nom fictif afin de protéger leur identité. J'ai recours aux marqueurs « Don » et « Doña » afin de désigner les narrateurs plus âgés, il s'agit d'une formule de respect employée en espagnol. Je ne l'utilise toutefois pas avec les narrateurs plus jeunes, avec qui j'avais des relations plus amicales en raison de notre proximité d'âge. Voici une brève description de chacun des narrateurs :

- Don Sebastián, 57 ans, membre et coordonnateur de l'IMH et impliqué dans le mouvement pour la récupération des terres de Tzalbal.

---

<sup>73</sup> Voir les annexes I et II pour accéder au questionnaire.

<sup>74</sup> Sur la proposition des personnes interrogées, deux entrevues se sont déroulées en duo pour des raisons de logistique.

- Don Rafael, 72 ans, membre de l'IMH et impliqué dans le mouvement pour la récupération des terres de Tzalbal.
- Don Manuel, 61 ans, membre de l'IMH et impliqué dans le mouvement pour la récupération des terres de Tzalbal.
- Don Miguel 53 ans, membre de l'IMH, impliqué dans le mouvement pour la récupération des terres de Tzalbal et travaille pour une organisation de droits humains.
- Don Santiago, 65 ans, membre de l'IMH et impliqué dans le mouvement pour la récupération des terres de Tzalbal.
- Don Felipe, 69 ans, membre de l'IMH.
- Doña Juana, 55 ans, impliquée dans le mouvement pour la récupération des terres de Tzalbal.
- Doña Rosa, 58 ans, impliquée dans le mouvement pour la récupération des terres de Tzalbal.
- Don Andrés, 62 ans, impliqué dans le mouvement pour la récupération des terres de Tzalbal.
- Don David, 41 ans, impliqué dans le mouvement pour la récupération des terres de Tzalbal.
- Doña Daniela, 52 ans, impliquée dans le mouvement pour la récupération des terres de Tzalbal.
- Don Rigoberto, âge inconnu, impliqué dans le mouvement pour la récupération des terres de Tzalbal.
- Doña Magdalena, 53 ans, impliquée dans le mouvement pour la récupération des terres de Tzalbal.
- Don Tomás, 69 ans, impliqué dans le mouvement pour la récupération des terres de Tzalbal.
- Don Carlos, 56 ans, impliqué dans le mouvement pour la récupération des terres de Tzalbal.
- Don Enrique, 53 ans, travaille pour une organisation de droits humains.
- Lucía, 27 ans, impliquée dans le mouvement pour la récupération des terres de Tzalbal, étudiante et coordonnatrice de l'Université Ixil.
- Claudia, 18 ans, impliquée dans le mouvement pour la récupération des terres de Tzalbal et étudiante de l'Université Ixil.
- Doña Catarina, née durant les années 1970, impliquée dans le mouvement pour la récupération des terres de Tzalbal et étudiante de l'Université Ixil.
- Javier, né en 1987, impliqué dans le mouvement pour la récupération des terres de Tzalbal et étudiant de l'Université Ixil.

### ***3.2 Le séjour de recherche***

Mon séjour au Guatemala de mai à août 2017 m'a permis de réaliser les entretiens, mais ce fut également le moment où ce mémoire a commencé à prendre une forme plus concrète. J'ai passé ces mois à me déplacer entre la capitale du pays, et la région ixil, où les entrevues avaient lieu. Lorsque je me trouvais dans ce dernier endroit, je me logeais dans le

village de Santa María Nebaj, communément appelé Nebaj, la plus grande agglomération des trois municipalités composant la région ixil. Du village de Nebaj, j’effectuais des allers-retours vers les communautés de Tzabal, où vivaient les personnes que j’allais interroger.

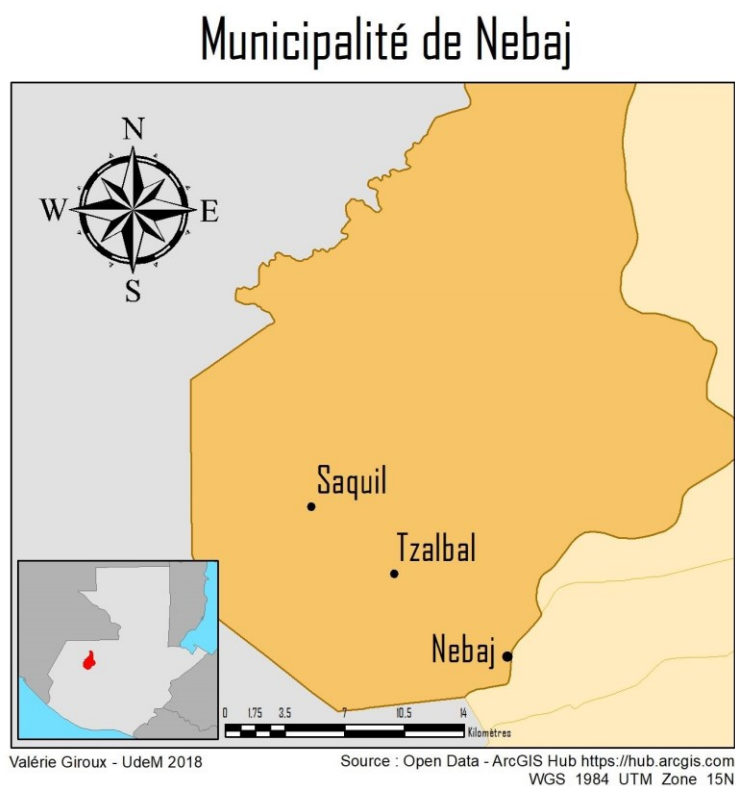


Figure 1 - Municipalité de Nebaj

Les entrevues, semi-structurées, étaient composées de questions ouvertes à propos de l’histoire du conflit armé et de la situation depuis la signature des Accords de paix. Celles-ci se sont déroulées en espagnol et j’ai eu recours à une traduction du maya ixil vers l’espagnol lors d’une seule entrevue. Il convient toutefois de mentionner que toutes les personnes interrogées, à l’exception d’une d’entre elles, avaient pour langue maternelle le maya ixil, et non l’espagnol. Bien que ma langue maternelle ne soit pas non plus l’espagnol, la plupart des échanges se sont avérés fluides malgré le fait que la langue de communication n’était que la deuxième ou troisième langue des interlocuteurs. Or, il ne va pas sans dire que ce facteur a pu occasionner de légères distorsions ou incompréhensions. J’estime également que ce paramètre

a pu avoir pour effet de dissuader certaines personnes de participer aux entretiens, particulièrement les femmes plus âgées qui, souvent, ne parlent pas espagnol. Il est concevable que certaines ne se soient pas senties à l'aise devant une telle situation, malgré la possibilité d'avoir recours à une traductrice. Si mes intentions de départ étaient d'atteindre une parité des genres parmi les narrateurs, il s'est avéré difficile de concrétiser ce projet. Finalement, j'avais envisagé d'éviter l'usage d'un magnétophone afin que les personnes interrogées se sentent plus à l'aise et qu'elles puissent parler librement, dans un climat de confiance et de sécurité. La majorité a néanmoins préféré que j'enregistre la conversation, comme me l'a dit Don Sebastián, pour « ne pas perdre un seul mot »<sup>75</sup>. Des rencontres et des discussions informelles avec les narrateurs, d'autres résidents de la région ixil ou encore de personnes liées au milieu de la défense des droits humains et du territoire ont aussi ponctué mon séjour de recherche.

Outre les vingt entrevues avec des activistes militant pour la restitution des terres de Tzabal, j'ai également réalisé des séances d'observation participante lors de mon séjour de recherche. En juillet 2017, j'ai assisté à une réunion de la Commission des terres de Tzabal, soit le comité chargé de coordonner les actions et d'appliquer les décisions prises par les habitants des communautés de Tzabal afin d'encadrer les efforts pour la récupération de leurs terres. De plus, j'ai observé le déroulement d'une journée de cours à l'Université Ixil et j'ai accompagné les étudiants durant une activité liée à la foire annuelle de Nebaj. Hors de la région ixil, j'ai participé à des événements reliés à des enjeux mémoriels : la commémoration du 29 mai 2017 du massacre du village de Panzós ainsi que celles du collectif H.I.J.O.S. Guatemala – formé par des jeunes militants souvent descendants des personnes disparues durant le conflit armé interne, pour la journée nationale contre la disparition forcée, le 21 juin 2017, et la marche pour la mémoire, le 30 juin 2017.

### ***3.3 Démarche méthodologique***

Selon Lynn Abrams, « memory is both the bread and butter of the oral historian »<sup>76</sup>. Cet énoncé met en lumière l'imbrication entre les postulats théoriques des études sur la mémoire et l'histoire orale. L'historien oral fait nécessairement face à la mémoire, mais le

---

<sup>75</sup> Conversation informelle avec Don Sebastián, le 23 juin 2017.

<sup>76</sup> Lynn Abrams, « Memory as Both Source and Subject of Study: The Transformations of Oral History », dans Berger et Niven, dir., *Writing the History of Memory*, p. 89.

chercheur s'intéressant à la mémoire se trouve toutefois devant une variété d'avenues méthodologiques possibles. Dans cette étude, l'histoire orale constitue un cadre méthodologique prépondérant afin de saisir la nature et le sens des sources orales à la base de ce mémoire.

À la fois une discipline et une méthodologie, l'histoire orale a gagné en popularité durant les années 1960 et 1970<sup>77</sup>. Avec un intérêt marqué pour les groupes marginalisés, bien souvent exclus de l'historiographie, l'histoire orale serait une nécessité, considérant qu'elle est la seule méthodologie permettant un accès à l'information et aux expériences de ces personnes n'ayant pas laissé de traces écrites<sup>78</sup>. Cette méthodologie, selon Stern, vise à « not only to establish the factual truth or falsehood of events in a memory story told by an informant but also to understand what social truths or processes led people to tell their stories the way they do »<sup>79</sup>. C'est cette deuxième composante, les vérités et les processus sociaux sous-jacents à la mémoire, sur laquelle la présente étude souhaite insister. La subjectivité et la perception des événements du passé se trouvent par conséquent au cœur de la démarche proposée par cette méthodologie. L'histoire orale a toutefois reçu nombre de critiques, frileuses devant la fiabilité incertaine de telles sources. À cela, Paul Thompson rétorque que toute notion de preuve est construite socialement et qu'une panoplie de documents écrits ont été délibérément modelés pour présenter une version ou une autre de certains faits ou phénomènes<sup>80</sup>. Qui plus est, Jelin affirme qu'aucun texte ne peut être interprété hors de son contexte de production et de réception<sup>81</sup>.

Or, dans le cas des sources orales dont il est question dans ce mémoire, il est primordial de prendre en considération certains facteurs liés au contexte de production de celles-ci. Bien que les aspects techniques entourant la réalisation des entretiens aient déjà été exposés, d'autres éléments influent sur le contenu de ces sources. S'il est évident qu'une

---

77 Steve J. Stern, « Between the Tragedy and the Promise: The Politics of Writing Latin American History in the Late Twentieth Century », dans Gilbert M. Joseph, dir., *Reclaiming the Political in Latin American History, Essays from the North*, Duke University Press, Durham and London, 2001, p. 35. Les ouvrages de Paul Thompson et de Luisa Passerini sont des ouvrages phares en histoire orale: Paul Thompson, *Voices of the Past: Oral History*, Oxford University Press, Oxford, 1978, 257 p. et Luisa Passerini, *Storia orale: vita quotidiana e cultura materiale delle classi subalterne*, Rosenberg & Sellier, Turin, 1978, 303 p.

78 Abrams, *Memory as Both Source and Subject of Study*, p. 91.

79 Stern, *Remembering Pinochet's Chile*, p. xxiii.

80 Thompson, *The Voice of the Past*, p. 118-28.

81 Jelin, *State Repression and the Labors of Memory*, p. 70.

entrevue se déroule entre une personne interrogée et une autre interrogatrice, il convient de rappeler que la seconde joue, elle aussi, un rôle saillant dans l'échange. Jelin écrit: « the researcher cannot avoid being involved, incorporating his or her subjectivity, experiences, beliefs, and emotions, and political and civic commitments »<sup>82</sup>. Dans un autre ouvrage, elle revient sur cette idée en ajoutant que la recherche académique et le débat intellectuel, loin d'être des comportements isolés des processus historiques de luttes sociales, sont imbriqués dans celles-ci<sup>83</sup>. Cette idée, en résonnance avec le postulat d'Howard Zinn au sujet de « l'impossible neutralité » de l'historien et militant<sup>84</sup>, se trouve inévitablement au cœur de mes interactions avec les narrateurs.

Dans un premier temps, mon identité d'étudiante en histoire dans la mi-vingtaine, blanche, de classe moyenne, francophone, vivant à Montréal et possédant un passeport d'un pays du Nord global ne pouvait qu'influencer le contenu de nos échanges; cette position sociale me confère également une série de privilèges qui deviennent particulièrement saillants au Guatemala. Je suis ressortissante d'un pays, le Canada, où les deux tiers des compagnies minières du monde ont leur siège social. Cela n'est pas anodin au Guatemala, où ces entreprises détiennent un pouvoir informel considérable et où leur présence est source d'une panoplie de violations de droits humains<sup>85</sup>. Que je le veuille ou non, la réputation du pays m'a précédé et elle a trouvé indubitablement une place dans mes bagages. De cette industrie et de ce modèle de colonisation de peuplement, en tant que *settler*, j'hérite évidemment d'une série de privilèges, tant en sol canadien que guatémaltèque, mais également d'une série de récits historiques associés à la bienveillance canadienne à la base de la constitution du Canada en tant que nation et de la présence canadienne à l'étranger<sup>86</sup>. Ce secteur minier s'édifie pourtant sur la dépossession des peuples autochtones en sol nord-américain, mais également des peuples autochtones d'Amérique latine et d'ailleurs dans le monde. Patrick Wolfe mit en lumière le lien entre le colonialisme de peuplement ainsi que le principe « d'élimination de

---

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. xvi.

<sup>83</sup> Jelin, *La lucha por el pasado*, p. 12.

<sup>84</sup> Howard Zinn, *L'impossible neutralité : autobiographie d'un historien et militant*, Agone, Marseille, 2006, p. 374.

<sup>85</sup> Gordon et Webber, *Blood of Extraction*, p. 17.

<sup>86</sup> Paula Butler, *Colonial Extractions: Race and Canadian Mining in Contemporary Africa*, University of Toronto Press, Toronto, 2015, p. 60.



l'autochtone », renvoyant au principe de génocide<sup>87</sup>, dans un article qui inévitablement m'amène à réfléchir à la rencontre entre mon histoire et mon intérêt pour les questions de génocide et de dépossession territoriale. À la fois, j'hérite d'autres récits historiques, liés à mon appartenance au Québec, ceux d'un « peuple né pour un petit pain », d'un peuple qui s'est longtemps considéré comme « les Nègres blancs d'Amérique ». Ces récits avec lesquels j'ai grandi, mais que je rejette toujours davantage, peuvent également expliquer mon intérêt pour la question des récits historiques qui est le centre de ce mémoire. La rencontre entre les subjectivités des narrateurs et la mienne, ainsi que les relations de pouvoir structurant nos interactions, ne peuvent être écartées de l'analyse du contexte de production de ces entretiens<sup>88</sup>.

Dans un deuxième temps, je m'étais retrouvée pour la première fois à Tzabal et dans la région ixil dans le cadre de mon mandat en tant qu'accompagnatrice internationale en 2016<sup>89</sup>. Pour cette raison, je connaissais déjà un bon nombre des personnes interrogées dans le contexte de ce mémoire; par conséquent, il existait préalablement un lien de confiance avec plusieurs d'entre elles. J'avais déjà échangé avec certains à maintes reprises et ceux-ci connaissaient bien mon engagement auprès des causes concernant des enjeux de droits humains et concernant la défense du territoire. Il ne va pas sans dire que ces relations préalables ainsi que mon lien avec cette région de façon générale aient teinté nos échanges et la manière dont j'étais perçue par les narrateurs, sans oublier le fait qu'elles se trouvent aussi à la base de mes motivations pour mener une telle recherche. Certains m'ont signalé leur intérêt à être interrogés puisqu'ils considéraient que je pouvais être un véhicule pour leurs histoires, pour que *allá, en su país sepan lo que pasó acá*, « là-bas, dans votre pays, qu'ils sachent ce qui s'est passé ici ». D'autres, sans doute, se sont abstenus de mentionner certains détails ou

---

87 Patrick Wolfe, « Settler Colonialism and the elimination of the native », *Journal of Genocide Research*, Vol. 8. No. 4, 2006. p.387-409.

88 L'intérêt d'exposer ma propre subjectivité repose également sur ce que Linda Alcoff avance: « a speaker's location (which I take here to refer to their social location, or social identity) has an epistemically significant impact on that speaker's claims and can serve either to authorize or disauthorize one's speech », Linda Alcoff, « The Problem of Speaking for Others », *Cultural Critique*, No. 20, 1992, p. 6. Dans le même ordre d'idée: « All stories emerge in the midst of complex and uneven relationships of power, prompting certain questions about production: Who tells the stories and who doesn't? To whom are they told and under what circumstances? », Kay Schaffer et Sidonie Smith, *Human Rights and Narrated Lives: The Ethics of Recognition*, Palgrave Macmillan, New York, 2004, p. 5.

89 L'accompagnement international consiste à accompagner des défenseurs de droits humains dont les vies sont menacées en raison de leur militantisme. Il s'agit d'un travail d'observation de la paix et des droits humains.

ont passé sous silence certaines histoires. Peut-être qu'une partie d'entre eux m'ont perçue comme une chercheuse parmi tant d'autres de qui il vaut mieux se méfier. Le contexte de production des entretiens implique de prendre en considération tous ces paramètres; il est également au cœur du présent mémoire.

Michael Frisch proposa dans son ouvrage de 1990 *A Shared Authority: Essays on the Craft and Meaning of Oral and Public History* que l'histoire orale permettait de partager l'autorité épistémologique entre le chercheur et les personnes interrogées, considérant les participants comme des collaborateurs plutôt que des objets de recherche<sup>90</sup>. Pour cette raison, l'histoire orale a longtemps eu la prétention de « donner une voix aux sans-voix » puisqu'elle leur accordait une forme de légitimité et d'autonomisation<sup>91</sup>. Ce principe comporte toutefois un nombre important de limites<sup>92</sup>. Après avoir qualifié les entretiens d'histoire orale d' « expérience d'égalité », Portelli jetait, plusieurs années plus tard, en 2013, un regard plus critique sur la notion d'autorité partagée qu'il taxa de vision utopique<sup>93</sup>. Il en serait venu à la conclusion que l'idée de « donner une voix aux sans-voix » est une absurdité, que celui sans voix, c'était lui et non les personnes interrogées : « Dante was not voiceless, I was. I could not sing, I had no story to tell, and I was only able to write because people like Dante gave me a voice »<sup>94</sup>. Tout comme Portelli, je ne prétends pas donner une voix aux personnes que j'ai interrogées dans le cadre de ce mémoire. Bien au contraire, c'est la force de leurs voix qui m'a interpellée lors de mon premier séjour dans la région en 2016. Leur détermination à se mobiliser pour défendre leurs idéaux, malgré des années de violence génocidaire, m'a impressionnée et m'impressionne toujours.

---

90 Michael Frisch, *A Shared Authority: Essays on the Craft and Meaning of Oral and Public History*, State University of New York Press, Albany, 1990, 273 p.

91 Abrams, *Memory as Both Source and Subject of Study*, p. 89.

92 Pour un exposé des limites entre les intervieweurs et interviewés en lien avec la notion d'empathie, voir Kathleen Blee, « Evidence, Empathy, and Ethics: Lessons from Oral Histories of the Klan », *The Journal of American History*, Vol. 80, No. 2, 1993, p. 596-606. Pour une discussion sur les questions de sécurité et les problématiques liées à l'autorité partagée dans des contextes politiques tendus, voir Erin Jessee, « The Limits of Oral History: Ethics and Methodology Amid Highly Politicized Research Settings », *Oral History Review*, Vol. 38, No. 2, 2011, p. 287-307.

93 Portelli se réfère à une partie de son ouvrage cité plus tôt : *The Death of Luigi Trastulli* dans Alessandro Portelli, « Afterword », dans Anna Sheftel et Stacey Zembrzycki, dir., *Oral History Off the Record: Toward an Ethnography of Practice*, Palgrave Macmillan, New York, 2013, p. 273.

94 *Ibid.*, p. 276.

#### 4. Structure du mémoire

Afin de situer aisément les sources au cœur de ce mémoire, le premier chapitre se consacre à présenter le contexte historique lié à cette étude. Dans un premier temps, une section exposera les causes et le déroulement du conflit armé interne de trente-six ans. Dans un deuxième temps, une autre section offrira un aperçu général des grands enjeux agraires et des cycles de dépossession territoriale ayant structuré l'histoire du pays sur la longue durée. Cette présentation permettra de jeter les bases essentielles à la compréhension des chapitres à suivre.

Le deuxième chapitre se penchera sur l'ouvrage *El camino de las palabras de los pueblos* du collectif IMH. Ce livre est issu d'une initiative de récupération de la mémoire historique réalisée par un groupe de survivants du génocide. Ce chapitre s'attardera à décortiquer le récit historique proposé par le collectif afin d'en saisir la nature, les rouages et les fonctions. Pensé et rédigé alors que le Nord du Quiché connaît une nouvelle forme de violence, l'histoire véhiculée dans cet ouvrage est modelée en fonction des enjeux et des besoins du présent. Cette partie initiale permettra de présenter le récit historique et la lecture du contexte post-conflit par l'IMH afin de comprendre ses implications pratiques.

Le chapitre suivant s'intéresse à la façon dont les mémoires et les récits historiques sont mis en application dans une mobilisation citoyenne. En 2011, les habitants de Tzalbal, situé dans la région ixil, apprirent que leurs terres avaient été usurpées par l'État à leur insu durant le conflit armé, alors qu'un bon nombre d'entre eux étaient déplacés à l'intérieur du pays. S'ils se sont organisés afin de récupérer leurs terres, les activistes impliqués dans ce mouvement, dont certains font également partie de l'IMH, ont fréquemment recours à la mémoire pour expliquer la situation à laquelle ils font face et afin de légitimer leurs revendications. Qui plus est, la spoliation de leurs terres amena plusieurs habitants de Tzalbal à réinterpréter l'histoire du conflit armé ainsi que le passé plus lointain. Ce troisième chapitre traite donc du recours à la mémoire et aux récits historiques dans un mouvement pour la défense du territoire.

Finalement, les membres de l'IMH et les activistes se mobilisant afin de récupérer leurs terres dépossédées ont comme objectif commun de diriger leurs efforts à l'intention des

nouvelles générations. Le dernier chapitre abordera le rôle et l'engagement de la jeunesse post-conflit au sein des débats mémoriels et territoriaux dans la région ixil. L'Université Ixil servira de cas d'étude pour explorer leurs rapports avec le passé et le territoire, en examinant leur implication dans leur communauté. Cette université autochtone, basée sur la promotion des savoirs locaux, s'avère un ancrage utile afin de tâter le pouls de la génération n'ayant pas connu la violence du conflit armé ainsi que les significations qu'ils accordent à cette histoire dans leur présent.

## CHAPITRE 1 - CONTEXTE HISTORIQUE :

### Du « printemps démocratique » aux nouveaux conflits pour la terre

Avant de se plonger dans le cœur de l'analyse, il convient de fournir un exposé du contexte historique entourant la constitution des mémoires dont il est question dans ce travail et celui lié aux faits historiques figurant dans les récits véhiculés par les sources à l'étude. Bien que celles-ci abordent également des enjeux datant de la conquête et de la colonisation espagnole, la présentation du contexte historique débutera avec les événements de 1944 afin de fournir au lecteur les assises adéquates à la compréhension de cette étude<sup>1</sup>. Suivra ensuite une présentation des différents cycles de dépossession territoriale afin de comprendre l'ancrage historique des enjeux agraires dans le Guatemala post-conflit.

## 1. Le conflit armé interne

### 1.1 *Les causes immédiates*

À la suite d'une série de manifestations révélant le mécontentement généralisé au sein de la population, le dictateur Jorge Ubico fut déposé en 1944 après un règne de treize ans. Quelques mois plus tard avaient lieu les premières élections au Guatemala. Celles-ci portèrent au pouvoir Juan José Arévalo, inaugurant ainsi une période de dix années de démocratie au pays. Cette parenthèse historique, souvent appelée « le printemps guatémaltèque » ou encore la « révolution démocratique », fut caractérisée par une série de réformes sociales. La création d'une nouvelle constitution, la mise en place d'un code du travail, de mesures favorisant un meilleur accès à l'éducation, de l'Institut guatémaltèque de sécurité sociale (IGSS) et d'une loi électorale, autorisant la naissance du Parti guatémaltèque des travailleurs (PGT) d'allégeance communiste, comptent parmi les nombreuses mesures progressistes instaurées au cours du « printemps guatémaltèque ». Or, la plus emblématique et controversée d'entre elles fut le Décret 900<sup>2</sup>. Adoptée en 1952 sous le gouvernement du colonel Jacobo Arbenz, qui succédait

---

<sup>1</sup> Les événements qui ne sont pas traités dans cette présentation du contexte historique seront mis en contexte de façon ponctuelle au cours du mémoire.

<sup>2</sup> Pour davantage d'information sur la réforme agraire et ses impacts, voir Jim Handy, *Revolution in the Countryside: Rural Conflict and Agrarian Reform in Guatemala, 1944-1954*, The University of North Carolina Press, Chapel Hill and London, 1994, 272 p.

à Arévalo en 1951, cette loi instaurait une réforme agraire afin de mettre fin au régime de propriété agraire considéré comme « féodal »<sup>3</sup>. Par la même occasion, le décret abolissait toute forme d'esclavage pour les journaliers et les agriculteurs forcés de travailler sans salaire dans les plantations agricoles<sup>4</sup>. Cette mesure était hautement prometteuse pour les masses paysannes exploitées et ne possédant pas de terre en raison des inégalités aiguës qui permettaient la concentration des propriétés terriennes aux mains de quelques grandes familles<sup>5</sup>. La réforme agraire venait donc directement ébranler l'influence de l'oligarchie, aux commandes du pouvoir politique et économique depuis l'indépendance du pays en 1821, ainsi que l'entreprise étatsunienne United Fruit Company (UFCO). La UFCO possédait une partie considérable des terres fertiles du Guatemala et ne cultivait pas 85% de celles-ci<sup>6</sup>. Au cours des dix-huit mois de vie du Décret 900, 64% de la superficie des terres de la UFCO furent expropriées. Sur le plan national, la réforme agraire bénéficia à près d'un demi-million de personnes dans un pays comptant seulement trois millions d'habitants<sup>7</sup>.

Bien qu'Arbenz avait pour objectif de moderniser le Guatemala afin d'en faire un pays capitaliste indépendant et fort, il fut rapidement taxé de communiste en raison de l'adoption de cette réforme. Conjugués à l'anticommunisme croissant, les liens étroits existant entre le gouvernement étatsunien et la UFCO menèrent Washington et la Central Intelligence Agency (CIA) à financer un coup d'État afin de déloger Arbenz. En 1954, Carlos Castillo Armas dirigea l'intervention militaire qui conduisit au renversement du dernier gouvernement de la « révolution guatémaltèque ». Une fois au pouvoir, Castillo Armas invalida hâtivement les réformes ayant vu le jour au cours des dix années précédentes, sans manquer de proscrire le PGT et plus de 500 syndicats<sup>8</sup>. Le coup d'État impliqua donc une réduction drastique, voire une fermeture complète, des espaces d'expression politique pour les mouvements sociaux et la classe moyenne. L'annulation du Décret 900 et la récupération des terres des anciens grands

---

3 Voir l'article 1 du Décret 900 dans CEH, *Guatemala, memoria del silencio*, chapitre 1, p. 101.

4 Voir l'article 2 du Décret 900 dans *Ibid.*, p. 101.

5 Pour une discussion sur l'histoire des grandes familles oligarchiques voir Marta Elena Casaús Arzú, *Guatemala: linaje y racismo*, F&G Editores, Guatemala, 2007, 339 p.

6 Pour plus d'informations sur l'implication de la UFCO et de la CIA dans le renversement du gouvernement d'Arbenz, voir Stephen Schlesinger et Stephen Kinzer, *Bitter Fruit: The Untold Story of the American Coup in Guatemala*, Doubleday, Garden City, 1982, 320 p. et Paul J. Dosal, *Doing Business with the Dictators: A Political History of United Fruit in Guatemala, 1899-1944*, SR Books, Wilmington, 1993, 256 p.

7 CEH, *Guatemala, memoria del silencio*, chapitre 1, p. 102.

8 *Ibid.*, p. 111.

propriétaires furent rendues possibles à l'aide d'expropriations et par la persécution des paysans ayant tiré profit de la réforme agraire<sup>9</sup>. L'historien Greg Grandin écrivit que le Guatemala devint ainsi le terrain d'essai pour la Guerre froide qui ne faisait que commencer<sup>10</sup>. Il ajoute que si le Vietnam finit par incarner un échec lamentable pour Washington, le Guatemala continua de symboliser un de ses succès les plus retentissants<sup>11</sup>.

### ***1.2 La première vague de guérilla***

La naissance du premier groupe de guérilla en 1960 dans l'est du pays marqua le début officiel du conflit armé interne qui allait s'étirer jusqu'en 1996. Le 13 novembre 1960, des militaires pro-Arbenz se soulevèrent face à la décision du gouvernement de Miguel Ydígoras Fuentes d'autoriser les États-Unis à entraîner secrètement des exilés cubains sur le territoire guatémaltèque afin de préparer l'invasion de la baie des Cochons<sup>12</sup>. La tentative de coup d'État échoua et le gouvernement rétorqua par l'arrestation des membres du PGT, du Parti révolutionnaire (PR) et du Parti d'unité révolutionnaire (PUR), leur attribuant ainsi une responsabilité pour les événements du 13 novembre<sup>13</sup>. Ydígoras Fuentes suspendit la constitution pour ensuite mettre officiellement en place un régime militaire et, par la même occasion, décréta un état de siège dans cinq départements, principalement dans l'est du pays, où se trouvait la base partisane du PGT<sup>14</sup>. Ces groupes réprimés, ainsi que d'autres organisations clandestines, commencèrent peu à peu à se consolider en une faction révolutionnaire formelle<sup>15</sup>. Dans les mois qui suivirent, deux groupes guérilleros virent le jour : le Mouvement révolutionnaire du 13 novembre (MR-13) et les Forces armées rebelles (FAR). D'allégeance marxiste, inspirée par le triomphe de la Révolution cubaine, ces organisations avaient en tête des projets de société qui dépassaient de loin les postulats du « printemps démocratique ».

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>10</sup> Greg Grandin, *The Last Colonial Massacre: Latin America in the Cold War*, University of Chicago Press, Chicago and London, 2011, p. 4.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>12</sup> La CEH estime que près de 30% des cadres de l'armée furent impliqués dans la préparation du soulèvement. CEH, *Guatemala, memoria del silencio*, chapitre 1, p. 122.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 123.

<sup>14</sup> Il s'agit des départements d'Escuintla, de Guatemala, d'El Progreso, de Zacapa et d'Izabal. *Ibid.*, p. 168.

<sup>15</sup> Jennifer Schirmer, *The Guatemalan Military Project: A Violence Called Democracy*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 1998, p. 15-16.

Les événements du 13 novembre menèrent à l'émergence de politiques et d'opérations contre-insurrectionnelles institutionnalisées, dont un des exemples les plus éloquents est la création des *Kaibiles*, qui deviendra une des forces armées spéciales les plus craintes<sup>16</sup>. Virent aussi le jour des escadrons de la mort, dont le tristement célèbre Mano Blanca, qui ciblaient les personnalités de la gauche en leur infligeant la mort ou faisant disparaître leur corps. Une nouvelle constitution, promulguée en 1965, faisait de l'armée « the arbiter of the nation's "independence, sovereignty, [and] honor" against all threats, both foreign and domestic »<sup>17</sup>. L'adoption de la Doctrine de Sécurité Nationale, une politique étatsunienne anticommuniste, légitimait la répression de la gauche guatémaltèque en l'inscrivant au sein de la lutte internationale contre le communisme tout en permettant à l'armée de recevoir de l'assistance militaire des États-Unis. Cette doctrine supposait également l'existence d'un « ennemi interne » contre lequel il fallait s'allier, soit le partisan communiste<sup>18</sup>. Jusqu'au début des années 1970, les gouvernements successifs concentrèrent leurs efforts dans les régions orientales du pays, à population majoritairement *ladina*. Entre 1966 et 1967, le général Carlos Manuel Arana Osorio dirigea une « campagne de pacification » qui fit environ 8 000 morts dans les départements de Zacapa, d'Izabal et dans la région de la Sierra de las Minas. Cette campagne, ayant valu au général le surnom du « boucher de Zacapa » et un laissez-passer pour la présidence de la nation en 1970, sonna pratiquement le glas de la première vague de guérilla<sup>19</sup>.

### ***1.3 Les mouvements sociaux en temps de guerre***

Pendant que l'armée sévissait dans l'est du pays afin d'exterminer les groupes guérilleros, un large mouvement de coopératives agricoles était en pleine expansion. Face à la surpopulation dans les hautes terres à population majoritairement maya, le gouvernement, avec l'aide financière de l'Agence des États-Unis pour le développement international (USAID), lança un programme de colonisation dans les régions tropicales non habitées près de la frontière mexicaine, un espace aussi connu sous le nom de Frange transversale du Nord

---

<sup>16</sup> Virginia Garrard-Burnett, *Terror in the Land of the Holy Spirit: Guatemala under General Efraín Ríos Montt, 1982-1983*, Oxford University Press, Oxford and New York, 2010, p. 27.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>19</sup> CEH, *Guatemala, memoria del silencio*, chapitre 1, p. 144-145.



(FTN)<sup>20</sup>. Cette région était également la cible de grands projets de développement et d'exploitation de ressources naturelles, orchestrés par les gouvernements militaires<sup>21</sup>. Le mouvement comportait plus de 500 coopératives, l'Église catholique, la main droite de l'État et de l'oligarchie depuis des lunes, dirigeait ce mouvement migratoire qui attirait avant tout la population maya. S'il s'agissait d'abord et avant tout d'une initiative étatique, le gouvernement en perdit inopinément le contrôle lorsque, au tournant des années 1970, l'Église catholique adhéra aux postulats de la théologie de la libération et son « option préférentielle pour les pauvres » qui s'approchaient dangereusement du marxisme. L'Action Catholique avait d'abord été fondée afin de consolider le dogme catholique chez les populations mayas, mais également pour les détourner de potentielles sympathies communistes. Cette organisation se hissa ensuite à la tête d'un profond mouvement pour le changement social en faisant la promotion d'un développement communautaire et en propulsant des mesures aux visées émancipatrices, voire révolutionnaires, dont des programmes d'alphabétisation, des centres de santé et des ligues paysannes<sup>22</sup>.

Dans la foulée du mouvement coopératif aux saveurs de la théologie de la libération, le Comité d'unité paysanne (CUC) vit le jour en 1978. Cette organisation de base, composée essentiellement d'agriculteurs autochtones, était indépendante de la guérilla et avait à sa tête des dirigeants mayas. Émergeant de la mobilisation initiée par l'Action Catholique, le CUC n'était toutefois pas une organisation à vocation religieuse. Un de ses membres la décrit ainsi : « When CUC formed, we no longer talked about religion, but about exploitation »<sup>23</sup>. Le CUC fit de l'exploitation de la main-d'œuvre agricole travaillant sur les plantations de la côte du Pacifique l'un de ses chevaux de bataille. Ces travailleurs, pour la plupart des Mayas résidant dans les hautes terres, œuvraient pour une maigre rémunération en échange de plusieurs dures heures de labeur quotidien. Face à cette situation, le CUC convoqua deux grèves, ayant pour but d'augmenter le salaire des travailleurs de 1,12\$ à 3,20\$, durant

---

20 Les territoires visés par ce mouvement de colonisation sont le Petén ainsi que le Nord des départements du Quiché et de l'Alta Verapaz.

21 Plus de détails sont fournis aux pages 5-6 et 62-63.

22 Voir Ricardo Falla, *Quiché rebelde: estudio de un movimiento de conversión religiosa, rebelde a las creencias tradicionales, en San Antonio Ilotenango, Quiché (1948-1970)*, Editorial Universitaria, Universidad de San Carlos de Guatemala, 1978, 574 p.

23 Garrard-Burnett, *Terror in the Land of the Holy Spirit*, p. 37.

lesquelles près de 120 000 travailleurs agricoles se mobilisèrent<sup>24</sup>. Au-delà des luttes pour l'amélioration des conditions matérielles, le CUC ne proposait rien de moins qu'« une nouvelle façon d'être un Indien »<sup>25</sup>. Cette effervescence politique dans les hautes terres devint graduellement un souci majeur pour l'État.

#### ***1.4 La deuxième vague de guérilla et les réponses de l'État contre-insurrectionnel***

Lorsque la guérilla refit surface dans les années 1970, elle se tourna vers les régions mayas où elle trouva ce bouillonnement de mobilisation sociale. Cette deuxième vague de guérilla, menée par l'Armée de guérilla des pauvres (EGP) et l'Organisation révolutionnaire du peuple en armes (ORPA), émergea avec une nouvelle stratégie : celle d'obtenir l'appui des bases paysannes afin de déclencher une révolution. Ce glissement géographique révélait un changement idéologique majeur face à la population autochtone, longuement considérée par le PGT comme « a backward force incapable of revolutionary initiative », elle devenait un joueur indispensable dans la lutte aux yeux de la guérilla<sup>26</sup>.

Petit à petit, l'EGP gagna du terrain dans les hautes terres, tandis que l'ORPA opérait plus au sud, près du Lac Atitlán. L'EGP annonça abruptement sa présence dans le Nord du Quiché avec l'assassinat de José Luis Arenas. Il possédait de grandes propriétés terriennes, dont son célèbre domaine la Finca La Perla, était connu comme un fervent anticommuniste ainsi que pour les mauvais traitements qu'il infligeait à ses travailleurs journaliers. Selon Virginia Garrard-Burnett, « Arena's killing ultimately to be proved something of a wake-up call for the Guatemalan army »<sup>27</sup>. L'épisode amena l'armée à déployer ses forces dans le Nord du Quiché, s'en prenant ainsi aux potentiels « ennemis internes » dans la région : les membres de l'Action Catholique, du CUC et les leaders communautaires. Quelques mois plus tard, un tremblement de terre d'une magnitude de 7,5 sur l'échelle de Richter secoua gravement le pays, faisant plus de 20 000 morts, 70 000 blessés et déplaçant un million de personnes. Afin de consolider ses assises, l'armée lança une offensive seulement deux semaines plus tard dans

---

24 Cindy Forster, « “Miles de machetes en alto”: las luchas campesinas de la costa sur en el surgimiento de la revolución guatemalteca, 1970-1980 » dans Manolo E. Vela Castañeda, dir., *Guatemala: la infinita historia de las resistencias*, Secretaría de la Paz de la Presidencia de la República, Magna Terra Editores, Guatemala, 2011, p. 573-614.

25 Garrard-Burnett, *Terror in the Land of the Holy Spirit*, p. 38.

26 *Ibid.*, p. 36.

27 *Ibid.*, p. 46.

le Nord du Quiché, une région gravement affectée par la catastrophe naturelle. Au cours des deux années qui suivirent, la région ixil et l'Ixcán connurent une série d'assassinats de membres de coopératives et de l'Action Catholique.

Les événements de Panzós, dans le département d'Alta Verapaz, marquèrent un précédent dans les pratiques contre-insurrectionnelles. Le 29 mai 1978, des centaines de paysans mayas q'eqchi' se rassemblèrent sur la place de Panzós afin de réclamer la restitution de leurs terres. Une centaine de personnes furent massacrées en l'espace de quelques minutes. Selon Grandin, cette tuerie est le prélude des campagnes génocidaires qui allaient ravager certaines régions du pays<sup>28</sup>. Cet épisode marquait le passage des stratégies contre-insurrectionnelles basées sur des assassinats sélectifs vers des assassinats de masse indiscriminés<sup>29</sup>. Un changement s'opéra également dans les pratiques de résistance populaire à cette violence qui devinrent de plus en plus ouvertes et formelles, tendant toujours plus vers des idéaux révolutionnaires<sup>30</sup>. Au lendemain des événements de Panzós, la répression s'accéléra particulièrement avec l'arrivée au pouvoir de Romeo Lucas García en 1978, inaugurant une période de cinq ans (1978-1983) qui, avec le gouvernement subséquent de José Efraín Ríos Montt (1982-1983), constitua l'apogée de la violence<sup>31</sup>. Les campagnes contre-insurrectionnelles ne ciblaient plus seulement les insurgés armés : les mouvements sociaux et la population civile, majoritairement maya, résidant dans les zones d'opération de la guérilla étaient systématiquement persécutés<sup>32</sup>. L'un des exemples emblématiques de la répression sous le règne de Lucas García est l'incendie de l'ambassade d'Espagne. En janvier 1980, des membres du CUC de la région du Quiché occupèrent pacifiquement l'ambassade afin de faire connaître la situation des droits humains dans la région ainsi que leurs demandes concernant l'accès à la terre. Malgré les protestations de l'ambassadeur, les forces de sécurité incendièrent le bâtiment, faisant trente-sept morts dont Vicente Menchú, un des dirigeants du CUC et le

---

28 Grandin, *The Last Colonial Massacre*, p. 132.

29 *Ibid.*, p. 162.

30 Garrard-Burnett, *Terror in the Land of the Holy Spirit*, p. 47.

31 CEH, *Guatemala, memoria del silencio*, chapitre 1, p. 183. Diane Nelson affirme que ces années sont également considérées dans la mémoire populaire comme les pires années du conflit, Nelson, *Reckoning*, p. 40.

32 CEH, *Guatemala, memoria del silencio*, chapitre 1, p. 183.

père de la lauréate du prix Nobel de la paix Rigoberta Menchú<sup>33</sup>.

En 1982, un coup d'État porta Ríos Montt au pouvoir. Son règne contribua à perpétuer et à approfondir les pratiques contre-insurrectionnelles entreprises sous le gouvernement précédent<sup>34</sup>. La devise *quitarle el agua al pez*, « priver le poisson de son eau » illustre adéquatement les moyens déployés par l'armée afin d'éradiquer la guérilla : pour venir à bout des insurgés, il fallait impérativement les priver de leur base d'appui, soit la population civile. Comme la guérilla opérait dorénavant dans les hautes terres, sa supposée base d'appui était avant tout la population maya. Les Mayas devinrent donc la cible directe de l'armée; partant de postulats racistes, celle-ci les considérait comme étant naturellement enclins à la subversion en raison de la facilité avec laquelle ils pouvaient être manipulés par les groupes guérilleros. Un document militaire de 1979 estimait que 60% de la population ixil faisait partie de la guérilla, justifiant ainsi une multitude d'actes de violence de masse<sup>35</sup>. Les massacres se multiplièrent et des communautés entières disparurent sous l'effet des flammes provoquées par l'armée. Avec une histoire caractérisée par de hauts taux de pauvreté, d'exclusion, de racisme et spécifiquement pour son faible accès à la terre pour les petits agriculteurs, la zone la plus affectée par les campagnes de la terre brûlée est la région ixil<sup>36</sup>. Dans les années précédant les massacres, elle connut une floraison particulièrement marquée de mouvements pour la modernisation communautaire, tendant vers l'émancipation sociale, durant les années 1960 et 1970, articulés principalement autour de l'Action Catholique et du CUC<sup>37</sup>.

Les campagnes contre-insurrectionnelles eurent également pour effet de déplacer les civils. Afin de gagner « les cœurs et les esprits » de la population, une fois les massacres commis, le gouvernement mit en place des villages modèles appelés « aldeas modelo ». Il s'agit de camps de concentration où était confinée la population déplacée n'ayant pas été « pacifiée » par les campagnes de la terre brûlée<sup>38</sup>. Ces zones repeuplées et contrôlées par l'armée constituaient aussi un mécanisme de surveillance, combiné à des fins de rééducation

---

33 Voir Elisabeth Burgos, *Moi, Rigoberta Menchú: une vie et une voix, la révolution au Guatemala*, Gallimard, Paris, 1983, p. 246-259.

34 *Ibid.*, p. 197.

35 Garrard-Burnett, *Terror in the Land of the Holy Spirit*, p. 39.

36 Roddy Brett, *The Origins and Dynamics of Genocide: Political Violence in Guatemala*, Palgrave Macmillan, London, 2016, p. 170.

37 *Ibid.*, p. 100.

38 *Ibid.*, p. 10.

idéologique. Dans ces villages, la mainmise de l'armée se voyait renforcée par les patrouilles d'autodéfense civile (PAC), composées par tous les hommes adultes en mesure de prendre les armes. Ces paramilitaires avaient pour tâche de réaliser une surveillance dans les *aldeas modelo* et leurs alentours afin de déceler la présence de guérilleros et, éventuellement, de l'éradiquer. En plus d'appuyer les opérations de l'armée, les PAC effectuaient également des travaux publics, telle la construction de routes. Après 1984, plus d'un million de patrouilleurs opéraient au travers du pays<sup>39</sup>. Ceux-ci étaient enrôlés de force et se voyaient dans l'obligation de répondre aux ordres de l'armée, ce qui pouvait impliquer de commettre de graves violations de droits humains à l'encontre des membres de leur communauté ou même de leur propre famille<sup>40</sup>.

Afin d'échapper aux persécutions de l'armée, plusieurs individus et familles fuirent leur communauté. Si une proportion considérable de la population de l'Ixcán eut l'occasion de se réfugier au Mexique en raison de la proximité géographique, les habitants de la région ixil, plus éloignée de la frontière, se déplacèrent vers les sommets du Nord du Quiché. Ces montagnes vierges offrirent un refuge, bien qu'extrêmement précaire, pour la population déplacée à l'interne. Celle-ci constitua les Communautés de population en résistance (CPR)<sup>41</sup>. À leur apogée, elles comptaient entre 20 000 et 25 000 habitants<sup>42</sup>. Cette population civile, à distinguer de la guérilla, maintenait néanmoins une relation serrée avec cette dernière. Les membres des CPR survécurent tant bien que mal pendant plus de quinze ans, jusqu'à la signature des Accords de paix, grâce à un modèle complexe d'organisation sociale<sup>43</sup>.

D'autres quittèrent le pays afin d'éviter les persécutions des camps armés. Si plusieurs

---

39 CEH, *Guatemala, memoria del silencio*, p. 201.

40 Pour plus d'informations sur les *aldeas modelo* et les PAC, voir Beatriz Manz, *Refugees of a Hidden War: The Aftermath of Counterinsurgency in Guatemala*, State University of New York Press, Albany, 1988, 283 p. et Simone Remijnse, *Memories of Violence: Civil Patrols and the Legacy of Conflict in Joyabaj, Guatemala*, Rozenberg Publishers, Amsterdam, 2002, 335 p.

41 Pour plus d'information sur les CPR, voir Ricardo Falla, *Historia de un gran amor: recuperación de la experiencia con las Comunidades de Población en Resistencia, Ixcán, Guatemala*, Universidad de San Carlos de Guatemala, Guatemala, 2015, 128 p.; Andrés Cabanas Díaz, *Los sueños perseguidos: Memoria de las Comunidades de Población en Resistencia de la Sierra*, Tercera Prensa, Donostia, Tome I, 2000, 241 p.; Jonathan Moller, *Nuestra cultura es nuestra resistencia: represión, refugio y recuperación en Guatemala*, Turner, Madrid, 2004, 213 p. et IMH, *El camino de las palabras de los pueblos*, p. 153-255.

42 Manz, « The Continuum of Violence in Post-War Guatemala », p. 63 et Bettina Durocher spécifie qu'il y avait 25 000 personnes avant 1986, puis qu'en 1996, le nombre d'habitants est estimé à 7300 dans Bettina Durocher, *Los dos derechos de la tierra: la cuestión agraria en el país ixil*, FLACSO, MINUGUA, 2002, p. 77.

43 *Ibid.*, p. 77.

Guatémaltèques se dirigèrent dans différents pays, le Mexique accueillit la majorité des réfugiés. Ce fut l'occasion pour Rigoberta Menchú, une maya k'iche' d'abord réfugiée au Mexique et s'étant ensuite retrouvée en France, d'alarmer la communauté internationale sur le sort des communautés autochtones durant les années les plus violentes du conflit armé. Dans le témoignage qu'elle livra à l'anthropologue Elisabeth Burgos, elle décrivit l'exploitation vécue par les peuples mayas ainsi que la violence dont ils étaient la cible durant la guerre<sup>44</sup>. Son histoire, publiée en 1983 et largement diffusée dans plusieurs pays du monde, devint le symbole de la résistance des peuples mayas aux injustices et aux campagnes meurtrières de l'armée dont ils étaient les victimes; elle attira que le regard du monde entier vers le Guatemala. Ce témoignage valut à Menchú le Prix Nobel de la paix en 1992, alors que le conflit armé commençait à s'essouffler<sup>45</sup>.

### ***1.5 La lente transition vers la paix***

Les modifications apportées à la constitution permirent la tenue d'élections démocratiques en 1985. Celles-ci portèrent au pouvoir Vinicio Cerezo du parti de la Démocratie Chrétienne. S'il s'agissait du premier gouvernement civil depuis des décennies, son arrivée au pouvoir pourtant n'impliqua pas la fin de la violence bien que son intensité diminua<sup>46</sup>. Les assassinats ciblés se poursuivaient<sup>47</sup>, les PAC continuaient d'opérer, la population civile des CPR vivait une répression systématique et leurs zones de refuge étaient bombardées à répétition<sup>48</sup>. Des organisations de droits humains, tels le Groupe d'appui mutuel (GAM) et la Coordination nationale des veuves du Guatemala (CONAVIGUA), virent le jour

---

44 Voir Burgos, *Moi, Rigoberta Menchú*.

45 En 1999, après l'obtention du Prix Nobel de la paix par Menchú, son témoignage fut sérieusement contesté par David Stoll qui mit en doute certains détails du récit de la lauréate dans son ouvrage *Rigoberta Menchú And The Story Of All Poor Guatemalans*. Pour saisir les multiples facettes de cette controverse, voir Arturo Arias, *The Rigoberta Menchu Controversy*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 2001, 432 p.

46 Nelson spécifie: « After 1984 the fighting continued, and thousands of people were killed, tortured and threatened. But Guatemalans began to look back on what was often called, simply, *la violencia* or *el ochenta*, as something that had ended but could always return ». Nelson, *Reckoning*, p. 41.

47 C'est notamment le cas de l'assassinat de l'anthropologue Myrna Mack en 1990. La même année, le village de Santiago Atitlán fut la cible d'un massacre commis par l'armée, celui-ci fit onze morts, voir Marc Drouin, *La guerre contre-insurrectionnelle guatémaltèque : Sa généalogie, le déni des responsables et les sources historiques*, thèse de Ph.D., Département d'histoire, Université de Montréal, 2012, p. 24-56.

48 Bien qu'il soit possible d'affirmer que la guérilla avait été défaite suite aux campagnes de 1982-1983, l'armée poursuivit ses offensives à l'endroit des CPR de la région ixil. L'opération *Fin de año 87* força entre 6 000 et 10 000 individus à quitter les CPR. Elle fut suivie par d'autres opérations, telles *Lacandona 91* et *Diamante 92*. La CEH indique que les attaques répétitives contre les CPR continuèrent jusqu'à la fin de 1993. CEH, *Guatemala, memoria del silencio*, chapitre 1, p. 244-245.

afin de réclamer vérité et justice pour leurs êtres chers morts ou disparus. Les pourparlers pour la paix entre les représentants de l'État et de la guérilla, dont les différents groupes s'étaient unis sous la bannière de l'Unité révolutionnaire nationale guatémaltèque (URNG), furent entamés en 1990. Les négociations s'étirèrent jusqu'en 1996. Cette année-là, les Accords de paix furent signés.

Le contenu des Accords de paix « ferme et durable » semblait prometteur bien qu'il avait été débattu entre les deux factions armées du conflit armé interne. Après trente-six années d'affrontements, certains incitatifs les motivaient à conclure la paix. De son côté, l'URNG, ayant réévalué sa stratégie, souhaitait se consolider en tant que parti politique afin de défendre ses projets sur un autre front. L'État, dirigé par Alvaro Arzú au moment de la signature de la paix, aspirait à une certaine stabilité politique afin d'offrir des opportunités reluisantes aux investisseurs étrangers<sup>49</sup>. Cette paix néolibérale, que Brett qualifie même de « paix IKEA », ouvrit la porte à des mesures favorables à l'installation de projets d'exploitation des ressources naturelles<sup>50</sup>. La privatisation, les investissements étrangers, le raffermissement des garanties au droit à la propriété privée, la prédominance des entreprises multinationales et le règne de l'accumulation par la dépossession sont toutes caractéristiques de l'économie néolibérale, omniprésente dans le continent latino-américain depuis le tournant des années 1990<sup>51</sup>. Quelques mois après la ratification de ces Accords, le gouvernement d'Arzú promulguait une nouvelle loi minière permettant d'accorder des concessions en échange de seulement 1% de redevances, amenant Carlotta McAllister et Diane Nelson à signaler : « peace came to Guatemala hand in hand with open markets »<sup>52</sup>. Cette situation a amené son lot de difficultés pour la population maya ainsi que la population plus pauvre et marginalisée, après les ravages occasionnés par les campagnes contre-insurrectionnelles et les

---

49 Solano, « Development and/as Dispossession », p. 123.

50 Brett, *The Origins and Dynamics of Genocide*, p. 227.

51 Il s'agit des caractéristiques principales du néolibéralisme énumérées par Gordon et Webber, *Blood of Extraction*, p. 11-15. Pour plus de détails sur la « vague néolibérale » s'amorçant dans les années 1990 particulièrement par les entreprises minières canadiennes, voir également Daviken Studnicki-Gizbert, « Canadian Mining in Latin America (1990 to Present): A Provisional History », *Canadian Journal of Latin American and Caribbean Studies / Revue canadienne des études latino-américaines et caraïbes*, Vol. 41, No. 1, 2016, p. 95-113.

52 McAllister et Nelson, *War by Other Means*, p. 17.



siècles d'économie de plantation, bénéficiant une fois de plus aux mêmes grandes familles oligarchiques<sup>53</sup>.

Un accord signé par le gouvernement guatémaltèque et l'URNG en 1994 à Oslo établit la création de la Commission d'éclaircissement historique. Celle-ci ne commença à opérer qu'une fois les Accords de paix ratifiés et présenta son rapport plus de deux ans plus tard, en février 1999. Durant une période de travail de dix-huit mois au total, le mandat de la CEH était très vague : aucun crime, aucune méthodologie ni chronologie n'avaient été définis. De plus, la commission ne pouvait établir de responsabilité individuelle et ne détenait aucun pouvoir punitif. L'équipe de la CEH, composée à la fois de Guatémaltèques et d'étrangers, réunit un total de 8000 témoignages<sup>54</sup>. L'un des enjeux au centre de la réflexion de la commission était de déterminer si les années les plus sanguinaires du conflit armé constituaient un génocide<sup>55</sup>. Lors de la présentation du rapport final, *Guatemala, memoria del silencio*, en 1999 au Théâtre national, l'annonce par le président de la CEH, Christian Tomuschat, que des actes de génocide avaient été commis au début des années 1980 provoqua un réel choc<sup>56</sup>. Arzú, le président qui avait signé la paix deux ans plus tôt, ne reçut pas le rapport. Le ministre de la Défense le commenta en le qualifiant de « partial truth, since its version of history is nothing more than the point of view of the commission »<sup>57</sup>. Après la présentation du rapport, Arzú publia une annonce dans la presse nationale répudiant plusieurs des recommandations de *Guatemala, memoria del silencio*<sup>58</sup>. Si le rapport fut vraisemblablement mal accueilli par l'État, un sort plus tragique fut réservé à celui de l'Église catholique et de son projet de Récupération de la mémoire historique (REMHI), une initiative conjointe à la CEH. Monseigneur Juan Gerardi, à la tête du REMHI, fut assassiné deux jours après la présentation du rapport en 1998.

---

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>54</sup> Grandin, *Who is Rigoberta Menchú?*, p. 56.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. ix.

<sup>56</sup> Oglesby, « Historical Memory and the Limits of Peace Education », p. 179.

<sup>57</sup> Grandin, *Who is Rigoberta Menchú?*, p. 96.

<sup>58</sup> Elizabeth Oglesby, « Educating Citizens in Postwar Guatemala: Historical Memory, Genocide, and the Culture of Peace » dans Greg Grandin et Thomas Miller Klubock, dir., *Truth Commissions: State Terror, History and Memory*, Duke University Press, Durham and London, 2007, p. 78.



## 2. Un regard historique sur les enjeux agraires

Bien que le « printemps démocratique » soit l'antécédant immédiat du conflit armé, le rapport de la CEH souligna qu'il détenait de profondes racines historiques remontant aussi loin qu'à la période coloniale<sup>59</sup>. La commission établit que la guerre fut causée par l'exclusion économique, le racisme ainsi que l'autoritarisme politique<sup>60</sup>. Elle ancre l'exclusion économique dans la question de l'accès à la terre :

« L'inégale distribution de la terre, dans une société éminemment agricole comme le Guatemala, est l'une des principales causes de la pauvreté. De plus, elle conditionne la stratification sociale et provoque à son tour diverses modalités d'exclusion sociale, qui sont régulièrement associées avec la pratique de la violence »<sup>61</sup>.

Le rapport stipule également que l'exclusion économique est une base ou un complément à l'exclusion politique. Les enjeux agraires seraient déterminants afin d'expliquer l'histoire de l'exclusion de larges pans de la société, mais aussi les causes de la violence que le pays a connue durant le conflit armé. En outre, le document souligne que l'absence de politiques sociales pouvant bénéficier aux majorités, au profit de secteurs réduits de la population, a accentué cette exclusion historique et que « dans les dernières années, cette politique n'a pas changé »<sup>62</sup>. Effectivement, Grandin rappelle qu'aujourd'hui 10% de la population contrôle plus de la moitié des richesses de la nation, faisant ainsi du Guatemala le pays le plus inégal au niveau de la distribution des terres dans toute l'Amérique latine<sup>63</sup>. Les questions agraires seraient donc essentielles à la compréhension des dynamiques socio-économiques, passées et présentes, prévalant au pays. Pour se référer à ce phénomène, Jim Handy a recours à l'expression « la violence de la dépossession » attestant que

« contemporary events are etched from the underlying violence of dispossession and exclusion that has marked so much of Guatemala's history: dispossession of land, labor and culture are crafted from the way Guatemala's export economy

---

<sup>59</sup> CEH, *Guatemala, memoria del silencio*, chapitre 1, p. 82.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 82-96.

<sup>61</sup> Traduit de: « La inequitativa distribución de la tierra, en una sociedad eminentemente agrícola como la guatemalteca, es una de las principales causas de pobreza. Además, ésta condiciona la estratificación social y provoca a su vez diversas modalidades de exclusión social, que por lo regular van asociados a la práctica de la violencia ». *Ibid.*, p. 83-84.

<sup>62</sup> Traduit de: « en los años más recientes esta política no ha cambiado ». *Ibid.*, p. 86.

<sup>63</sup> Grandin, *Who is Rigoberta Menchú?*, p. 99.

depended on extracting punishing, poorly paid labor from the rural, often indigenous poor »<sup>64</sup>.

Handy estime que, si l'idée de « la violence de la dépossession » permet d'élucider les causes du conflit armé, elle pourrait également expliquer la violence que connaît le pays depuis la signature des Accords de paix. Il désigne l'exploitation minière comme la version la plus récente de cette violence de la dépossession prenant racine dans l'époque coloniale<sup>65</sup>, une histoire de dépossession et de répression qu'il qualifie de « longue incubation »<sup>66</sup>.

Bien que les régimes agraires se soient transformés au fil de l'histoire, l'usurpation territoriale des peuples mayas a été, selon plusieurs chercheurs, un phénomène récurrent au travers des siècles<sup>67</sup>. D'après Bettina Durocher, les dynamiques agraires doivent être comprises en tant qu'expression structurelle d'un modèle de développement de concentration de la richesse aux mains de quelques individus, au-delà de leur caractère conflictuel du point de vue socio-économique<sup>68</sup>. La terre constitue donc un espace de pouvoir et, dès la conquête, elle détient une sensibilité politique capitale<sup>69</sup>. Certains ont organisé la diversité et l'évolution de ces dépossessions en différents cycles. Il existe une multiplicité de modèles interprétatifs : Liza Grandia identifie trois cycles, tandis que les chercheurs d'AVANCSO en dénombrent cinq. Ces dépossessions se situent dans le temps (la colonisation, la réforme libérale, le conflit armé, etc.), ou bien, elles se manifestent sous diverses formes (par l'appropriation des corps, des territoires, du travail, du temps et des savoirs, tel que proposé par Renan Vega Cantor<sup>70</sup>).

Afin de brosser un portrait général des régimes agraires successifs, le modèle de

---

64 Handy, « The Violence of Dispossession », p. 282.

65 *Ibid.*, p. 311.

66 *Ibid.*, p. 313.

67 Voir Bettina Durocher, *Los dos derechos de la tierra: la cuestión agraria en el país ixil*, FLACSO, Guatemala, 2002, 200 p.; Liza Grandia, *El despojo recurrente al pueblo q'eqchi'*, AVANCSO, Guatemala, 2009, 454 p.; Greg Grandin, « Five Hundred Years » dans McAllister et Nelson, *War by Other Means*, p. 49-70; AVANCSO, *Despojos y resistencias: una mirada desde la región extractiva del Norte desde Tezulutlán-Verapaz*, AVANCSO, Guatemala, 2016, 255 p.; Jim Handy, « The Violence of Dispossession ».

68 Carlos Camacho Nassar, dir., *Tierra, identidad y conflicto en Guatemala*, FLACSO, MINUGUA, CONTIERRA, 2003, Guatemala, p. 19.

69 Rosita Cecilia González Urzúa, *La lucha por la recuperación de tierras despojadas durante el conflicto armado interno: el caso de la aldea Tzabal, en Nebaj, Quiché durante los años 2010-2013*, thèse de baccalauréat, Universidad de San Carlos de Guatemala, École de science politique, 2016, p. 21.

70 Carlos Camacho Nasser, *Guía para la investigación de los conflictos sobre la tierra y el territorio en Guatemala*, FLACSO, MINUGUA, CONTIERRA, 2003, 125 p.; Grandia, *El recurrente despojo al pueblo q'eqchi'*, AVANCSO, *Despojos y resistencias*, p. xxviii.

Camacho se révèle particulièrement utile, car il offre une vue d'ensemble de la question au niveau national, plutôt que de se centrer sur une région unique<sup>71</sup>. Il discerne les cycles de dépossession suivants : la colonisation espagnole, la réforme libérale et le conflit armé<sup>72</sup>. À cela, d'autres chercheurs ajoutent un quatrième cycle de dépossession territoriale: la période post-conflit<sup>73</sup>. Si la colonisation espagnole peut être appréhendée comme un premier moment de dépossession territoriale, entérinée par la création des *pueblos de indios* et des *congregaciones*, son impact fut pourtant limité dans la région ixil<sup>74</sup>. Elle jeta néanmoins les bases de la réforme libérale instaurée une fois l'indépendance du pays acquise. Effectivement, George Lovell et Severo Martínez Paláez soutiennent que le colonialisme ne fana pas avec la naissance de la République du Guatemala en 1821, phénomène que l'on peut constater par les possibilités de l'accès à la terre<sup>75</sup>. Même si la mise en place d'un registre de propriété terrienne, à la suite de la réforme libérale de 1871, semblait garantir à la population maya la possession de leurs terres ancestrales, cette mesure conduisit pourtant à leur privatisation, facilitant ainsi leur usurpation<sup>76</sup>. Cette spoliation se réalisa au profit de l'industrie caféière qui favorisa l'entrée de grands propriétaires terriens, mettant ainsi fin à l'isolement de la région ixil<sup>77</sup>. Le régime agraire resta sensiblement inchangé jusqu'à l'adoption du Décret 900, soit la réforme agraire de 1952, instauré sous le mandat de Jacobo Arbenz. Bien que d'autres régions aient été affectées plus drastiquement par cette réforme, le territoire ixil connut son lot d'expropriations, soit entre 37 700 et 53 500 hectares selon les sources<sup>78</sup>. La redistribution des terres fut interrompue dans son élan par le coup d'État de Carlos Castillo Armas en 1954. Celui-ci annula les récentes mesures issues de cette réforme si controversée, faisant de cette initiative une exception dans l'histoire agraire du pays.

---

71 C'est le cas de Grandia et des chercheurs d'AVANCSO qui établissent des cycles de dépossession, ou bien des « cycles extractifs », dans des régions ou pour des populations circonscrites. Grandia, *El recurrente despojo al pueblo q'eqchi'*; AVANCSO, *Despojos y resistencias*.

72 Camacho Nassar, *Guía para la investigación...*, p. 33.

73 Ce nouveau cycle s'inaugure avec la signature des Accords de paix et particulièrement de la nouvelle loi minière de 1997, voir Gordon et Webber, *Blood of Extraction*, p. 85 et 93.

74 George Lovell, *Conquista y cambio cultural: la sierra de los Cuchumatanes de Guatemala, 1500-1821*, CIRMA, La Antigua, 2015, p. 152.

75 Severo Martínez Paláez, *La patria del criollo: An Interpretation of Colonial Guatemala*, Duke University Press, Durham and London, 2009, p. 274 et George Lovell, *A Beauty that Hurts: Life and Death in Guatemala*, University of Texas Press, Austin, 2010, p. 137.

76 Lovell, *A Beauty that Hurts*, p. 133.

77 Durocher, *Los dos derechos de la tierra*, p. 46.

78 Handy, *Revolution in the Countryside*, p. 94.

Quelques décennies plus tard, alors que les opérations de l'armée battaient leur plein et que les massacres se faisaient toujours plus nombreux, en arrière-plan de la violence, l'élite contre-insurrectionnelle s'appropriait des terres<sup>79</sup>. D'après Camacho, le conflit armé interne constitue la troisième période de dépossession territoriale de l'histoire du pays. S'il s'agit d'une dimension moins apparente de ces années de violence, l'usurpation des terres autochtones avait bel et bien cours et elle était entérinée par différentes lois. Un exemple est l'interprétation spéciale de la loi de l'Institut national de transformation agraire (INTA), permettant de déclarer en état d'abandon les terres des familles réfugiées au Mexique ou ailleurs, justifiant ainsi leur appropriation et leur occupation par de nouvelles personnes<sup>80</sup>. Les causes du conflit armé se situent précisément dans un modèle basé sur l'extrême concentration de la terre et des richesses, un phénomène datant de l'époque coloniale, comme les reconnaissent les Accords de paix et le rapport de la CEH<sup>81</sup>. La guerre aurait donc donné suite à cette dynamique historique, particulièrement au moyen des pratiques de la terre brûlée. Dans la région ixil, cela a renforcé les contradictions qui se trouvent à la base de la conflictualité agraire. En 1982, la situation était telle que le Guatemala occupait le premier rang en termes d'inégalité de la répartition des terres dans tout le continent latino-américain<sup>82</sup>.

Conformément au modèle proposé plus tôt, la fin du conflit armé interne inaugura le quatrième cycle de dépossession territoriale. Les Accords de paix entérinaient l'adhésion du pays à des instruments légaux, telle la Convention 169 de l'Organisation internationale du travail (OIT), afin de favoriser un meilleur accès à la terre. Pourtant, les années suivant le conflit armé ouvrirent le pays aux investissements étrangers prônant la mise en place de projets d'exploitation des ressources naturelles. Le résultat s'avérait donc une nouvelle vague de dépossession territoriale, combinée à l'impossibilité, pour plusieurs personnes et communautés, de récupérer leurs terres usurpées durant le conflit armé. Les paysages de guerre se transformèrent dès lors en paysages miniers, hydroélectriques et pétroliers. Au lendemain de la signature de la paix, le potentiel d'exploitation des ressources naturelles attira l'attention de nombreux investisseurs; l'accès à la terre demeure donc un enjeu récurrent et

---

<sup>79</sup> Avanco, *Despojos y resistencias*, p. 57.

<sup>80</sup> Durocher, *Los dos derechos de la tierra*, p. 31.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>82</sup> Cette information se base sur le coefficient de Gini déterminé par un rapport de 1982 de USAID. Ce taux serait passé de 82,4% en 1964 à 85% en 1979 cité dans Le Bot, *La guerre en terre maya*, p. 45.

omniprésent dans la région ixil et ailleurs au pays. Cela oblige une partie considérable de la population ixil, soit 40% des habitants de la région à migrer annuellement vers la côte du Pacifique durant la saison des récoltes afin d'assurer leur survie économique, comme c'était le cas avant le conflit armé<sup>83</sup>. Si la présentation des quatre cycles de dépossession territoriale met en lumière les caractéristiques principales des régimes agraires successifs, il n'empêche pas que ces cycles sont imbriqués l'un dans l'autre, tels des vases communicants. Cet aperçu historique permet de situer plus aisément les enjeux agraires du Guatemala post-conflit; ceux-ci sont au cœur des mémoires à l'étude dans ce travail.

\*\*\*

La présentation du contexte historique du conflit armé et du contexte post-conflit est fondamentale afin de saisir la particularité des récits historiques véhiculés par les sources à l'étude. Celles-ci se réfèrent constamment à l'histoire de la guerre, qui mit en forme le présent et la période suivant la ratification des Accords de paix. Pourtant, le conflit armé, qui ravagea le pays de 1960 à 1996, prend également racine dans un passé plus lointain que le « printemps guatémaltèque », remontant parfois jusqu'à la conquête par les Espagnols. Effectivement pour certains, dont les membres de l'IMH, le génocide des années 1980 ne peut être dissocié de l'histoire plus longue du pays. C'est le pari que les auteurs de l'ouvrage *El camino de las palabras de los pueblos* tentent de relever : celui de mettre en lumière la continuité dans l'histoire des peuples mayas. Le prochain chapitre s'attarde à réfléchir sur les rouages et l'interprétation historique de cette initiative mémorielle.

---

<sup>83</sup> Durocher spécifie que ces problèmes affectent surtout la population ixil vivant dans la municipalité de Nebaj. Durocher, *Los dos derechos de la tierra*, p. 23. Pour plus d'information sur la migration saisonnière vers les plantations de la côte du Pacifique, voir le témoignage de Rigoberta Menchú dans Burgos, *Moi, Rigoberta Menchú*, p. 25, 48-56, 64-75, 132-136.

## CHAPITRE 2 - LA CONSTRUCTION D'UN RÉCIT COMMUN:

### *El camino de las palabras de los pueblos*

« La verdad es que hay muchas historias, hay mucho, hay mucho. Dicen hay mucha tela que cortar pero no hay sastres ».

« La vérité est qu'il y a beaucoup d'histoires, il y en a beaucoup, il y en a beaucoup. On dit qu'il y a beaucoup de tissu à couper, mais qu'il n'y a pas de couturiers ».  
- Don Santiago<sup>1</sup>

L'année 1996 sonna un nouveau branle-bas de combat dans l'arène politique guatémaltèque. Bien que les armes eussent été déposées, la paix amena son lot de tensions, de débats et de confrontations entre les subjectivités mémorielles. À la lumière des démêlés au sujet de l'interprétation de la guerre dévastatrice de laquelle le pays venait d'émerger, que ce soit le rejet des résultats du rapport de la CEH par l'État et les forces armées, ou de l'assassinat de Juan Gerardi, il ne va pas sans dire que l'enjeu des mises en récit du passé a grandement échauffé les esprits. Dans la foulée de cette conflictualité mémorielle à l'échelle latino-américaine et internationale, la violence du conflit armé interne fut réévaluée en termes de droits humains, ce qui mena l'émergence de la figure de la « victime innocente », souvent dépourvue d'agentivité politique<sup>2</sup>. Le cas des Mayas ixil a été amené sur la scène publique dans le cadre du procès hautement médiatisé de José Efraín Ríos Montt en 2013; il s'agit d'un moment singulier où les survivants du génocide eurent l'occasion de témoigner de leurs expériences de la guerre. Toutefois, les récits étaient guidés par les impératifs du langage des droits humains et de la justice transitionnelle, ce qui orientait fortement les déclarations des

---

<sup>1</sup> Tous les noms utilisés pour désigner les personnes interrogées sont fictifs. Don Santiago est un participant et un membre du collectif IMH. Toutes les citations en espagnol ont été conservées dans leur état original, même si elles comportaient des erreurs. L'idée est de ne pas déformer les paroles et leur forme afin de préserver l'intention et l'intégrité des propos tenus par les narrateurs. Entrevue avec Don Santiago, le 9 août 2017.

<sup>2</sup> Karine Vanthuyne, « L'anthropologie à l'épreuve des politiques du témoignage: De Rigoberta Menchú aux "victimes innocentes" du conflit armé interne guatémaltèque », *Ethnologie française*, Vol. 41, No. 3, 2011, p. 453-463.

témoins appelés à la barre<sup>3</sup>.

Parallèlement aux aléas de ce procès qui devint une réelle saga juridique, les Ixils formulaient leurs demandes de justice et de vérité par d'autres canaux leur allouant une plus grande autonomie et leur permettant de raconter à leur façon leurs histoires du conflit armé interne. C'est dans ce contexte qu'un groupe d'individus, composé entre autres par des témoins du procès contre Ríos Montt, se lança dans la création d'un livre relatant l'histoire de la résistance du peuple ixil et des peuples du Nord du Quiché. Ces « entrepreneurs de la mémoire », des personnes issues des Communautés de population en résistance (CPR)<sup>4</sup> nichées dans les sommets des montagnes du Nord du Quiché<sup>5</sup> durant le conflit armé, s'attablèrent afin d'édifier les bases d'un récit commun. Le présent chapitre observera tout d'abord les prémisses à la base de cette initiative mémorielle pour ensuite explorer les fondations et la nature du récit historique proposé par ce projet. Cette partie du mémoire se penchera sur la façon dont ce groupe s'est réapproprié son passé afin de construire une histoire plus habitable.

## **1. Jeter les bases d'un récit commun**

### ***1.1 Tout cela, pourquoi?***

Il a fallu 461 pages pour coucher sur papier le produit de près de dix années de travail du collectif *Iniciativa para la Reconstrucción y Recuperación de la Memoria Histórica*<sup>6</sup>. Son objectif était de rendre par écrit les faits et la mémoire historique du conflit armé interne dans la région du Nord du département du Quiché, avec une attention particulière sur la région ixil.

---

3 Lors de ce procès, Ríos Montt était jugé pour les délits de génocide du peuple maya ixil et de crimes contre l'humanité. Les témoins devaient donc fournir de l'information qui permettrait de prouver la culpabilité de l'ex-dictateur. Leurs témoignages étaient orientés par le fait même par une logique juridique et se concentraient sur les années de mandat de l'ex-dictateur; leurs interventions étaient encadrées par ces impératifs.

4 Il s'agit avant tout des membres des CPR de la Sierra, les CPR des montagnes du Nord du Quiché. Il y a également eu des CPR dans l'Ixcán et dans le Petén.

5 Le Nord du Quiché est indiqué sur la carte à la p. 46.

6 Traduction: « Initiative pour la reconstruction et récupération de la mémoire historique ». Ce projet a reçu la contribution financière de l'Agence espagnole de coopération internationale pour le développement et du Ministère d'affaires extérieures et de coopération de l'Espagne. La Coordination pour les droits des peuples autochtones a également fourni son appui.



Cette tâche colossale a mobilisé plus de 500 personnes, dont la plupart vécurent dans les CPR durant le conflit armé interne et dont certains firent partie des patrouilles d'autodéfense civile mises en place par l'armée. Si, pour la majorité d'entre elles, la collaboration fut ponctuelle, une poignée d'individus s'y consacrèrent sur une base quotidienne à partir de 2003 jusqu'à la publication de l'ouvrage *El camino de las palabras de los pueblos* en 2013<sup>7</sup>. Tous ces efforts ont permis aux participants du projet d'exposer fièrement le fruit de leur labeur sur une étagère de leur résidence. Et ensuite? Il convient de se demander : Qu'advient-il de ce livre? Devient-il un nid de poussière laissé dans un recoin sombre d'une pièce de la maison? Sera-t-il un volume parmi tant d'autres qui ne fera que garnir la collection familiale? À quoi auront servi ces heures, ces journées, ces mois et ces années de travail? En quoi ce livre peut-il être différent des innombrables publications de différentes organisations de droits humains, du rapport de la CEH, des maintes productions académiques ou encore de la sentence condamnant Ríos Montt pour génocide? Tout cela, pourquoi?

Il est pertinent de se poser ces questions à la lumière des évidences suivantes : la prédominance de la tradition orale ainsi que le haut taux d'analphabétisme chez la population ixil<sup>8</sup>. Les auteurs du livre contemplent la mémoire écrite comme un complément et une manière de réactiver la mémoire orale<sup>9</sup>. Malgré ces incongruences apparentes pouvant effectivement rendre la lecture de cet ouvrage volumineux plutôt ardue, ce processus a pourtant revêtu une importance considérable pour les membres de l'IMH. Bien que la population ixil ait été sollicitée activement pour partager ses expériences sur la guerre<sup>10</sup>, il

---

7 Traduction : « Le chemin des mots des peuples ». Pour la suite du texte, l'expression *El camino* sera utilisée afin de désigner cet ouvrage.

8 Le taux d'alphabétisme au niveau national est évalué à 69% tandis que celui de la région ixil est estimé à 39%. Toutefois, les taux se révélaient nettement supérieurs chez la population âgée de 15 à 24 ans : 82% au niveau national et 63% chez la population ixil. Bien que le rapport date de 2002, et que ces taux sont à la hausse, ils offrent un portrait de la situation au début des activités de l'IMH, en 2003. Programa de las Naciones Unidas para el desarrollo, *Estadísticas – Pueblos indígenas*, [en ligne], <http://desarrollohumano.org.gt/estadisticas/estadisticas-pueblos-indigenas/indicadores-de-desnutricion-y-mortalidad-infantil-segun-etnicidad/> (page consultée le 24 février 2018).

9 IMH, *El camino de las palabras de los pueblos*, p. 12.

10 Le fait que la région ixil ait été la plus affectée au pays par la violence contre-insurrectionnelle a généré un grand intérêt et une importante médiatisation du cas des Ixils, lié entre autres au procès de Ríos Montt ou encore au rapport de la CEH. Pour les mêmes raisons, la région a suscité l'attention de plusieurs chercheurs, notamment de Victoria Sanford, *Buried Secrets: Truth and Human Rights in Guatemala*, Palgrave Macmillan, New York, 2003, 313 p.; David Stoll, *Between Two Armies*; Brett, *The Origins and Dynamics of Genocide*; Durocher, *Los dos derechos de la tierra*; Manz, *Refugees of a Hidden War*; et Garrard-Burnett, *Terror in the Land of the Holy Spirit*.



s'agissait toujours de projets externes, qui ne naissaient pas de la volonté même des Ixils. Souvent, comme dans le cas du rapport de la CEH, leurs résultats étaient plutôt inaccessibles<sup>11</sup>. *El camino* consistait donc en une démarche indépendante dont les paramètres n'étaient déterminés par nuls autres que les membres de ce collectif.

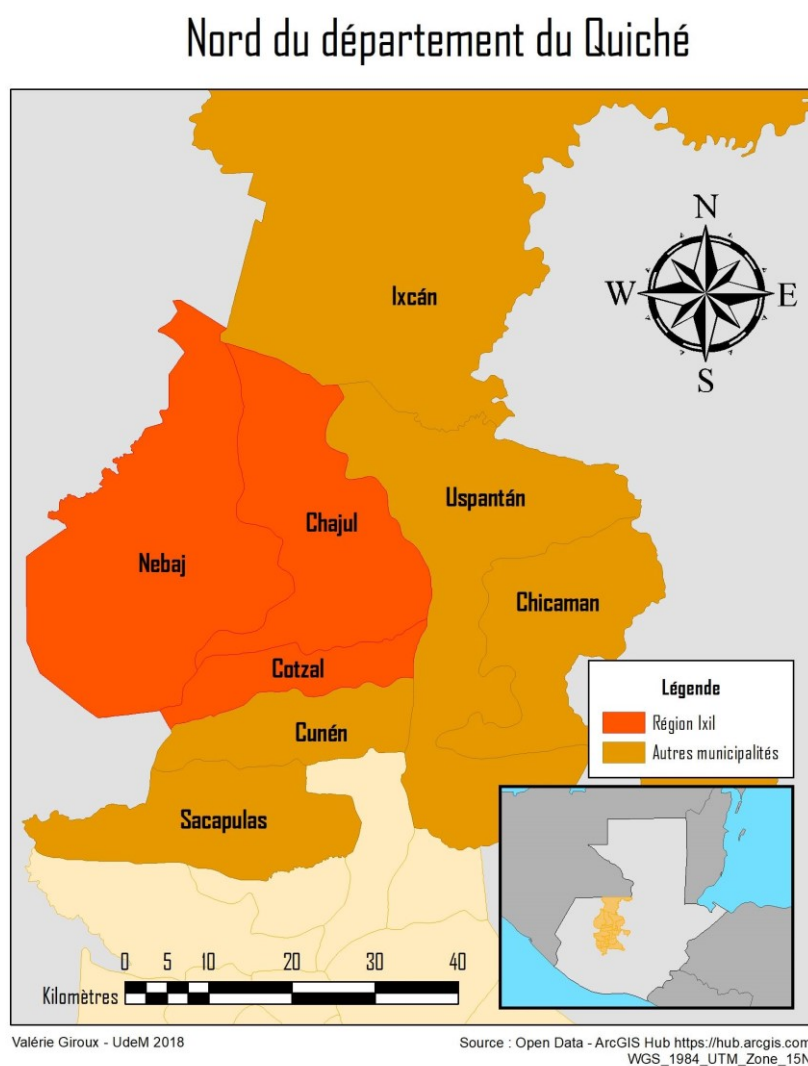


Figure 2 - Nord du département du Quiché

Cette fois-ci, il n'était pas impératif que les témoignages et les récits soient énoncés avec le langage du système judiciaire, des droits humains ou dans l'optique de promouvoir les idées

<sup>11</sup> Oglesby, « Educating Citizens in Postwar Guatemala », p. 82.

de réconciliation et de pardon<sup>12</sup>. Autrement dit, il s'agissait d'une initiative autonome durant laquelle les participants étaient appelés à formuler leur propre version de l'histoire, sans intermédiaire et hors d'un cadre institutionnel. La population affectée par la violence contre-insurrectionnelle ne constituait plus un « objet d'étude »; elle passait alors aux commandes de la production du savoir. Les participants devenaient ainsi les artisans, les auteurs de l'ouvrage collectif à paraître. En élaborant un récit commun, ils se réappropriaient leur histoire et son champ épistémologique.

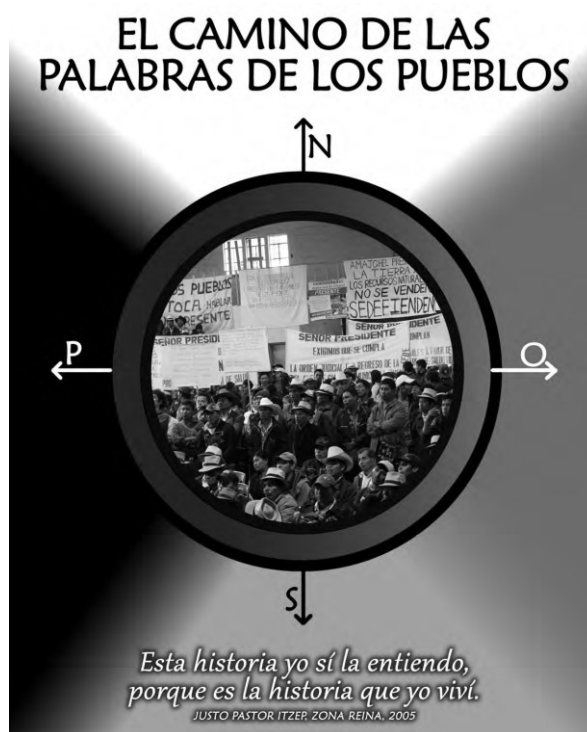


Figure 3: Page couverture d'*El camino de las palabras de los pueblos*

Mis à part le pouvoir d'autonomisation inhérent au projet, il existait une réelle préoccupation chez les membres de l'IMH pour que l'histoire des Ixils ne soit pas oubliée. Lorsque j'ai demandé à Don Sebastián, un des coordonnateurs de l'IMH, pourquoi le collectif a voulu se lancer dans un tel projet, il répondit : « Nous l'avons fait pour que ça n'arrive plus

12 Rachel Hatcher avance que les commissions de la CEH et la REHMI ont imposé un cadre aux témoignages des victimes et survivants, ce qui a limité leur liberté de parole en raison du fait que le personnel des commissions cherchait à promouvoir les idées de réconciliation et de pardon. Rachel Hatcher, « Truth and Forgetting in Guatemala: An Examination of Memoria del Silencio and Nunca Más », *Canadian Journal of Latin American and Caribbean Studies*, Vol. 34, No. 67, 2009, p. 146-157.

jamais. L'histoire de mon peuple est orale. Si on ne laisse pas l'histoire par écrit, elle peut se perdre. Mais maintenant avec le livre, elle va toujours rester »<sup>13</sup>. Comme plusieurs autres participants, il exprime l'inquiétude que la mémoire soit effacée par le temps ou peut-être même par des acteurs opposés à ce récit. L'idée que cette mémoire soit préservée à l'écrit s'avérerait donc une façon de s'assurer qu'elle ne disparaîtra pas et qu'elle ne soit pas déformée. Selon lui, se souvenir du passé serait garant d'un futur moins violent. En ce sens, pour Don Sebastián, la récupération de la mémoire historique répond à des fonctions semblables à celles des commissions de vérité et réconciliation : elles mettent de l'avant le principe de « plus jamais » en luttant contre l'oubli. Malgré le fait qu'il souligne la contradiction entre la tradition orale de son peuple et le produit écrit de leur initiative, il semble que la forme écrite serait pour lui un geste stratégique permettant d'assurer une plus grande pérennité de la mémoire historique. Cette idée se trouve également derrière le titre du livre, Don Sebastián explique sa signification: « Qu'est-ce que ça veut dire? La parole doit cheminer plus, elle doit continuer, ce ne sont pas seulement des mots, mais il y a un sens, que les mots restent ou que la mémoire reste »<sup>14</sup>.

Si le fait de prendre connaissance de leur passé paraît fondamental pour les membres de l'IMH, il n'existe pas de consensus aussi clair quant à la question du public ciblé. Tandis que certains affirment que le livre est destiné avant tout aux peuples du Nord du Quiché et aux jeunes générations, d'autres allèguent qu'il s'adresse au reste du pays, au gouvernement guatémaltèque, ainsi qu'à « d'autres instances » et d'autres pays<sup>15</sup>. Cela semble entériné par le fait qu'*El camino* ait été publié en bonne et due forme chez une maison d'édition et qu'il soit accessible en ligne de façon gratuite, portant à croire qu'il n'est pas destiné uniquement aux membres du collectif, mais plutôt à un public bien plus ample. Don Rafael, un participant, abonde dans ce sens: « Les autres pays ne savent pas ce qui s'est passé ici. Peut-être qu'ils l'ont demandé aux députés, mais les députés leur disent autre chose. Peut-être qu'ils l'ont

---

13 Traduit de: « Lo hicimos para que nunca vuelva a suceder. La historia de mi pueblo es oral. Si no dejamos la historia escrita, se puede perder. Pero ahora con el libro siempre se va a quedar allí ». Conversation informelle avec Don Sebastián, le 23 juin 2017.

14 Traduit de: « Qué quiere decir eso? La palabra tiene que caminar más, tiene que seguir, tiene que seguir, no sólo es palabra sino que hay un sentido, que la palabra queda, que la historia queda o que la memoria queda ». Entrevue avec Don Sebastián, le 2 juillet 2017.

15 Entrevue avec Don Rafael, le 12 juillet 2017.

demandé au gouvernement, mais le gouvernement ment »<sup>16</sup>. Ici, il exprime la volonté que sa version de l'histoire soit entendue, diffusée et qu'elle persuade. En avançant que le récit de l'État, influent et hégémonique, est fallacieux, Don Rafael inscrit leur processus de récupération de la mémoire historique dans une dynamique de compétition avec la mémoire officielle.

La version mise de l'avant dans *El camino* consiste donc en un récit contre-hégémonique. Bien que le projet de l'IMH ait une portée limitée en comparaison au récit dominant, certains ont pourtant perçu cette initiative comme une menace. Don Miguel, un autre participant, atteste que « malheureusement, il y a des personnes, des acteurs qui s'opposent à la récupération de la mémoire historique »<sup>17</sup>. La version du passé invoquée par le collectif en importunerait certains, pour la plupart les pans de la population appuyant l'armée – pour la plupart des ex-PAC qui appuient le pouvoir oligarchique – qui perçoivent la violence contre-insurrectionnelle comme une lutte légitime contre le communisme, ce qui révèle la dimension intrinsèquement politique du processus de récupération de la mémoire historique. Le cachet du format livresque confère également au contenu d'*El camino* une offre d'autorité et légitimité au récit qu'il véhicule. Cette initiative mémorielle est conçue par l'IMH comme un outil de lutte politique : « l'Histoire et la mémoire sont ou constituent des formes de lutte des communautés et des peuples, non seulement pour assurer leur survie, mais aussi pour se préserver en tant que communauté, en tant que peuple ou en tant que collectif »<sup>18</sup>. Ainsi, la mémoire historique s'avère déterminante pour rompre avec l'état de victimisation engendrée par les années meurtrières des campagnes génocidaires. En dépassant cet état, le passé, plus qu'une source de traumatisme, devient source d'autonomisation et d'émancipation.

En plus de vouloir diffuser et promouvoir leur version de l'histoire, les membres du collectif entrevoient une application plus concrète à leur ouvrage. Par le fait même, il se révèle

---

16 Traduit de: « Otros países no saben que pasó aquí. Tal vez lo están preguntando a diputados pero los diputados lo están mandando a decir otras cosas. Tal vez lo mandan a preguntar con el gobierno, pero el gobierno está mintiendo ». Entrevue avec Don Rafael, le 12 juillet 2017.

17 Traduit de: « Lamentablemente, hay personas, actores que están en contra de la recuperación de la memoria ». Entrevue avec Don Miguel, 18 juillet 2017.

18 Traduit de: « la Historia y la memoria son o constituyen formas de lucha de las comunidades y de los pueblos, no sólo para alcanzar su sobrevivencia, sino también para preservarse como comunidad, como pueblo o como colectivo ». Le « H » majuscule a été reproduit tel quel. IMH, *El camino de las palabras de los pueblos*, p. 19.

comme une forme de manifeste politique. Selon Don Miguel, le livre n'a pas été écrit « seulement pour penser, mais aussi pour agir », parce qu'au-delà d'une analyse du passé, il s'agirait également d'une réflexion sur la situation actuelle et future<sup>19</sup>. Quant à lui, Don Santiago conçoit la mémoire historique comme un véhicule pour les revendications politiques du collectif: « Nous voulons faire un changement, cette histoire va nous aider à faire un changement »<sup>20</sup>. Si la récupération de la mémoire historique est en soi un acte politique et un acte d'émancipation, elle sert aussi de guide afin de comprendre les enjeux contemporains et d'orienter les actions du présent dans la perspective d'un futur meilleur; elle renvoie à l'idée de mémoire exemplaire de Tzvetan Todorov<sup>21</sup>.

Les nécessités et les préoccupations du présent se situent donc au cœur de cette initiative de reconstruction et de récupération de la mémoire historique. Par ailleurs, les nouvelles et futures générations se trouvent au centre des soucis des participants; elles sont ciblées par la volonté de non-répétition de la violence. Cela explique également le souhait de mettre par écrit leur mémoire, afin que leurs enfants et petits-enfants aient un document tangible et permanent, plutôt qu'une mémoire orale plus volatile, qui puisse les renseigner sur le passé et les guider dans le présent. C'est ce que stipule l'introduction du livre; elle indique que la mémoire historique serait « nécessaire pour que les peuples prennent des décisions politiques dans le présent, en pensant au futur »<sup>22</sup>. Elle souligne ainsi la nécessité que la mémoire historique devienne une bannière de lutte pour la jeunesse ixil. Si la mémoire répond aux besoins du présent, il ne va pas sans dire qu'il s'agit d'un présent orienté vers le futur<sup>23</sup>.

Plusieurs raisons motivent la réalisation de ce projet de récupération de la mémoire historique. De la crainte de l'oubli aux usages politiques, en passant par la diffusion de l'information et l'utilité pour le futur, les participants ont différentes raisons de se consacrer à l'élaboration d'un tel projet. Bien qu'il s'agisse d'une initiative collective visant à jeter les bases d'un récit commun, il n'en reste pas moins que les subjectivités individuelles demeurent.

---

<sup>19</sup> Traduit de: « No sólo para pensar sino que también actuar ». Entrevue avec Don Miguel, le 18 juillet 2017.

<sup>20</sup> Traduit de: « Queremos hacer un cambio, verdad, esa historia nos va a ayudar a hacer un cambio ». Entrevue avec Don Santiago, le 9 août 2017.

<sup>21</sup> Voir p. 12-13 de l'introduction.

<sup>22</sup> IMH, *El camino de las palabras de los pueblos*, p. 14.

<sup>23</sup> Weld, *Paper Cadavers*, p. 3.

## *1.2 Aspects méthodologiques et métahistoriques*

La violence atteignit des dimensions hors du commun dans la région ixil durant le conflit armé interne. De par son caractère exceptionnel, il s'agit possiblement d'un épisode digne de mémoire considérant que « ce qui est "mémorable" survient lorsque les routines apprises et attendues se rompent, quand un nouvel événement interrompt et déstructure [le cours des choses] »<sup>24</sup>. Cette définition permet de saisir pourquoi les membres de l'IMH ont d'abord choisi de traiter l'histoire à partir de 1970<sup>25</sup>. Ils considérèrent comme « mémorable » ce qui est survenu à partir de cette année. Si la raison pour laquelle ce point de départ a été sélectionné n'est pas indiquée explicitement, l'ouvrage mentionne toutefois deux événements-clés advenus durant cette décennie : le début de la présence de la guérilla dans la région ainsi que les premiers plans nationaux de développement de la région de la FTN<sup>26</sup>. La période ciblée s'étalait donc jusqu'à leur présent : les participants écrivaient l'histoire au fur et à mesure qu'elle se déroulait. Le collectif recourait ainsi à une chronologie alternative à celle communément acceptée, qui indique que le conflit armé interne s'est produit entre 1960 et 1996<sup>27</sup>. Au fil des discussions, les participants se sont rendus à l'évidence que le consensus de départ ne tenait plus la route. La période étudiée s'est élargie; la nature du conflit armé interne ne pouvait être appréhendée intégralement qu'en creusant plus loin que 1970<sup>28</sup>. S'il leur paraissait incontestable que la guerre avait des racines historiques remontant à la conquête espagnole, ils ont choisi de faire du peuplement de l'Amérique le point de départ de leur récit, bien que peu de lignes y soient consacrées.

Pour arriver à mettre en commun le vécu de ces quelques centaines de personnes, il fallut développer une méthode de travail efficace. Les membres de l'IMH souhaitaient qu'il s'agisse d'un processus participatif et, pour ce faire, ils employèrent une méthodologie basée sur les critères et les principes organisationnels « avec lesquels les communautés ont toujours travaillé : [la] participation collective, [les prises de] décision par consensus, [les] accords

---

24 Traduit de: « Lo "memorable" surge cuando esas rutinas aprendidas y esperadas se quiebran, cuando un nuevo acontecimiento interrumpe y desestructura ». Jelin, *La lucha social por el pasado*, p. 14.

25 IMH, *El camino de las palabras de los pueblos*, p. 19

26 Voir une description du projet de la FTN en p. 5-6 et 62.

27 Cette chronologie est la plus répandue bien que le rapport de la CEH établît que le conflit armé ne commença qu'en 1962. L'année 960 est souvent considérée comme le début du conflit armé considérant qu'il s'agit de l'année de création du premier groupe insurrectionnel, le MR-13.

28 IMH, *El camino de las palabras de los pueblos*, p. 19.

communs pour arriver à des décisions collectives communes »<sup>29</sup>. L'adoption d'une telle méthode de travail consistait également en une affirmation identitaire qui, en plus d'installer les acteurs historiques aux commandes de ce projet, avait recours à une méthodologie ancrée dans les pratiques culturelles des Mayas. Ainsi, cela réitérait l'idée que ce « travail mémoriel » était une façon de renforcer la communauté et la collectivité. D'ailleurs, cette façon de travailler se distingue de celle employée par les commissions de vérité et réconciliation ou des recherches académiques effectuées dans la région, ceux-ci se basant sur le modèle de l'entrevue individuelle.

Plus concrètement, plusieurs ateliers et rencontres eurent lieu entre 2005 et 2012 afin de réaliser le travail de récupération, de reconstruction et de validation de la mémoire historique. Ils duraient de trois à sept jours et se déroulaient à différents endroits de la région du Nord du Quiché, majoritairement dans des communautés de la municipalité de Santa María Nebaj, afin de rejoindre le plus d'individus possible. Entre les ateliers, les participants tenaient des séances pour discuter avec des membres de leur village n'ayant pas pu être présents lors des rencontres. À l'occasion des réunions régulières, ils utilisaient des rubans adhésifs et un système de roue afin de situer les souvenirs personnels, familiaux et communautaires dans l'espace et dans le temps. Ce procédé leur permettait d'établir une chronologie et des points de rencontre entre les souvenirs à l'aide de cahiers individuels et d'enregistrements audio<sup>30</sup>. C'est ainsi que, à partir d'histoires personnelles, ils cherchèrent à élaborer un récit commun, « une reconstruction de caractère global »<sup>31</sup>. Plus que la somme d'expériences individuelles, ce récit commun est plutôt le résultat d'une discussion plus profonde, de laquelle ont émergé de nouveaux souvenirs et de nouvelles analyses.

---

29 Traduit de: « con que las comunidades siempre han trabajado: participación colectiva, decisiones por consenso, acuerdos comunes para arribar a decisiones colectivas comunes ». *Ibid.*, p. 19.

30 *Ibid.*, p. 20.

31 *Ibid.*, p. 23.





Figure 4: Système de roues utilisé lors d'une rencontre en 2005



Figure 5: Méthodologie participative utilisée lors d'une rencontre en 2007

L'emploi de cette méthode de travail visait à mettre les acteurs historiques de la résistance durant le conflit armé au centre du processus de récupération et de reconstruction de la mémoire, comme mentionné dans les « accords collectifs » énoncés au tout début de l'ouvrage : « Qu'il recueille l'histoire de la résistance historique des peuples du Quiché. Qu'il



soit l'ABC de l'histoire de la résistance »<sup>32</sup>. Cela faisait d'eux aussi bien des sujets historiques que des sujets historiens<sup>33</sup>. Le fait d'avoir vécu les événements en question leur procurait une certaine légitimité à les raconter<sup>34</sup>, et surtout à les raconter à leur façon comme indiqué sur la page de couverture du livre : « cette histoire, oui je la comprends, parce que c'est l'histoire que j'ai vécue »<sup>35</sup>. Cette phrase annonce d'ores et déjà l'idée que les participants estiment détenir une légitimité particulière à narrer cette histoire. *El camino* est rempli de références à d'autres ouvrages, il puise une panoplie d'information dans des études académiques et a recours à des notes de bas de page et à une bibliographie. Le collectif, en plus des mémoires individuelles, se base également sur une méthode plus académique afin de construire son argumentaire. Globalement, cette méthodologie servait avant tout à les situer comme des acteurs historiques, faisant ainsi de l'IMH une initiative politique et un acte de résistance face à l'observation que « le pouvoir a toujours tenté de détruire la mémoire historique des peuples [mayas] »<sup>36</sup>. L'élaboration d'un récit commun se révèle, par le fait même, une initiative contre-hégémonique. Au cours du processus de récupération de la mémoire, l'IMH dotait les faits de contenu politique afin de les inscrire dans une trame narrative plus large<sup>37</sup>. Ainsi, il existait une volonté de dépasser les expériences et les souvenirs individuels pour leur donner une portée politique plus ample.

Le récit du collectif se base sur un modèle qui interprète leur histoire comme une série d'agressions et de résistances. Effectivement, l'architecture du récit repose sur le modèle d'« agression-résistance » qui stipule que, pour chaque agression, la réponse de la population a été d'opposer une résistance<sup>38</sup>. À première vue, la structure de l'ouvrage paraît linéaire,

---

32 Traduit de: « Que recoja la historia de la resistencia histórica de los pueblos en Quiché. Que sea el ABC de la historia de la resistencia ». IMH, *El camino de las palabras de los pueblos*, p. 3.

33 Weld propose que les archivistes bénévoles qui ont mis la main à la pâte au lendemain de la découverte des archives de la Police Nationale sont eux-mêmes des historiens à leur façon, elle les qualifie d'« amateur historians », Weld, *Paper Cadavers*, p. 207. Quant à lui, Michel-Rolph Trouillot affirme que « the fact that history is also produced outside of academia has largely been ignored in theories of history ». Trouillot, *Silencing the Past*, p. 21.

34Jelin affirme que certains acteurs, particulièrement les victimes de violations de droits humains durant le conflit armé, se réclament souvent comme les porte-paroles les plus légitimes pour parler du passé traumatique: « Constaté que hay actores que se sentían propietarios - casi monopolícos- de la verdad y la memoria, dado que anclaban la legitimidad de su reclamo en el sufrimiento personal ». Jelin, *La lucha por el pasado*, p. 193.

35 Traduit de: « Esta historia yo sí la entiendo porque es la historia que yo viví ».

36 IMH, *El camino de las palabras de los pueblos*, p. 26.

37 *Ibid.*, p. 20.

38 *Ibid.*, p. 22, 23 et 26.

considérant qu'il fait du peuplement de l'Amérique le point de départ de son récit et que celui-ci se termine au tournant des années 2010. Les participants l'ont toutefois organisé de façon cyclique, selon leur propre conception du temps. Le livre est basé sur l'accord suivant, annoncé au début et à la fin de l'ouvrage : « Que ce soit un livre rond comme notre temps, comme notre calendrier, qu'où il commence, il termine et où il termine, il commence à nouveau. Parce que la résistance n'est pas terminée ni ne terminera »<sup>39</sup>. Les chapitres successifs sont structurés en fonction de ces différents cycles d'agressions et de résistances. Face aux multiples tentatives de domination, de soumission et de contrôle qu'ont constitué les diverses agressions vécues au cours de leur histoire, les participants répondent par l'exaltation de la résistance historique de leur peuple. En partant de l'expérience des habitants des CPR durant le conflit armé interne, l'objectif affiché du livre est de narrer une histoire « épique » des résistances de leur peuple et de leurs ancêtres ainsi que de mettre de l'avant la défense de leurs terres et ressources naturelles<sup>40</sup>. Plutôt que de faire la promotion des idées de réconciliation et d'unité nationale, comme dans le cas de la CEH<sup>41</sup>, *El camino* s'avère avant tout une occasion de valoriser et de rendre digne l'histoire de la résistance du peuple ixil.

Un second aspect caractéristique du récit d'*El camino* est la place accordée à la terre et aux ressources naturelles; la nature occupe un rôle de premier plan, devenant une protagoniste de l'histoire. Si le rapport de la CEH reconnaît l'importance de ces enjeux dans l'histoire longue du Guatemala, il s'attarde avant tout à documenter les violations de droits humains en compilant des témoignages au sujet de massacres, de viols, de disparitions et de déplacements forcés, etc. Dans *El camino*, les questions territoriales sont indissociables de ces violences. Ce qu'ils ont appelé « les corridors naturels-historico-culturels », telles les montagnes Sumal Grande et Visis Cabá ou encore les rivières Chel et Chixoy, est considéré comme étant « une partie essentielle du processus de formation, de définition et de développement des peuples autochtones, le cœur de ses relations, qu'elles soient sociales, commerciales, rituelles ou

---

<sup>39</sup> Traduit de: « Que sea un libro redondo como nuestro tiempo, como nuestro calendario, que en donde comienza termina y donde termina comienza otra vez. Porque la resistencia no ha terminado, ni terminará ». *Ibid.*, p. 3.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 3 et 12.

<sup>41</sup> Hatcher, « Truth and Forgetting in Guatemala », p. 146.

politiques »<sup>42</sup>. Le territoire sur lequel la population ixil vit depuis plusieurs siècles influencerait intimement les histoires d'agressions et de résistances que le collectif souhaite transmettre. Les participants ont porté une attention spéciale à ces questions, en s'intéressant à l'évolution de la dépossession territoriale et de la spoliation des ressources naturelles que la région a connue au fil des siècles. Ils concevaient donc l'histoire de la résistance du peuple ixil et celle de son territoire et de ses ressources naturelles de façon interconnectée : ces deux histoires seraient imbriquées l'une dans l'autre. Le traumatisme occasionné par le conflit armé et le génocide est devenu une opportunité pour raconter un passé de violences tout en révélant les aspects moins visibles du conflit, telles la dépossession territoriale et la spoliation des ressources naturelles<sup>43</sup>. Ces deux visages de l'histoire du peuple ixil, la dimension humaine et la dimension territoriale, constituent les fils conducteurs guidant le récit proposé par *El camino* et faisant sa singularité.

Pour les auteurs, le racisme permet de justifier ces usurpations répétées : « le racisme, finalement, est ce qui convertit la spoliation historique envers les peuples originaires en des actes de justice. Le racisme légitime le vol ou le rapace de tous les temps, de toutes les époques et de toutes les étapes de l'histoire sur les peuples originaires ou autochtones »<sup>44</sup>. Si le racisme se trouve à la base de toutes les justifications des usurpations durant toutes les époques, le vocabulaire employé afin de légitimer la dépossession actuelle prend racine dans les discours sur la modernité néolibérale et la foi en un « développement économique »<sup>45</sup>. Pour les participants, le racisme constitue le fil conducteur de l'histoire d'agressions répétées dont ils ont été la cible; il expliquerait ainsi la continuation de la guerre, la continuation de l'histoire. En considérant que le racisme contribue avant tout à déposséder les peuples autochtones « de leur propre identité ethnique et culturelle, de leur propre origine », *El camino* devient, par le fait même, un acte de résistance et de réappropriation identitaire et historique

---

42 Traduit de: « [...] parte esencial en la conformación, definición y desarrollo de los pueblos indígenas, el corazón de sus relaciones, sean estas sociales, comerciales, rituales o políticas ». IMH, *El camino de las palabras de los pueblos*, p. 53.

43 C'est l'idée qu'avance Robyn Green en rendant visibles des témoignages et des récits historiques qui replacent l'histoire des pensionnats autochtones canadiens dans le projet plus large de dépossession territoriale. Robyn Green, « Loving to Reconcile: Love as a Political Emotion at the Truth and Reconciliation Commission » dans Brieg Capitaine et Karine Vanthuyne, dir., *Power through Testimony: Reframing Residential Schools in the Age of Reconciliation*, UBC Press, Vancouver et Toronto, 2017, p. 87.

44 IMH, *El camino de las palabras de los pueblos*, p. 294.

45 *Ibid.*, p. 294.

pour ses auteurs<sup>46</sup>.

Pour ce faire, le livre a été construit en trois temps, en plus des chapitres faisant office d'introduction et de conclusion. Ces trois grandes parties sont divisées de façon chronologique : d'abord, des origines jusqu'à 1980, ensuite, la culmination du conflit armé et la résistance des CPR de 1980 à 1996 et, enfin, de la signature des Accords de paix en 1996 jusqu'à 2013. Les lignes à venir rendront compte du livre *El camino de las palabras de los pueblos*. La tâche colossale que sa production a représentée pour les membres de l'IMH a permis la création d'un ouvrage riche en faits, en détails, en témoignages, en histoires. Afin de dégager les grandes interprétations du passé présentées dans cette source, certains événements et expériences ont été écartés pour en sélectionner seulement quelques-uns qui permettraient de brosser un portrait global du récit offert par le collectif. Ceux-ci correspondent aux cycles de dépossession territoriale exposés dans l'introduction et à des événements saillants dans les entretiens avec les narrateurs. Loin de là l'intention de sous-estimer, de négliger ou de passer sous silence certains épisodes ou certains phénomènes, mais plutôt de se pencher sur les singularités faisant la particularité de cette proposition afin de la situer dans les débats mémoriels plus larges.

## **2. Des origines à la veille du génocide**

Cette section se penche sur la première partie du livre consacrée à la période allant des origines jusqu'à la veille du génocide, en 1980. Ici, l'objectif consiste à saisir la nature du récit historique proposé par le collectif dans le premier chapitre intitulé « Les quatre directions »<sup>47</sup>. L'étude du traitement accordé à des événements historiques précis contribuera à cerner l'interprétation plus générale du passé formulée par l'IMH. Considérant que le chapitre relate une myriade d'épisodes s'étalant sur plusieurs siècles, cinq différents moments du fil argumentatif seront abordés au cours des prochaines lignes. L'analyse des récits portant sur la période coloniale, la réforme libérale, la révolte de 1936, le mandat de Jacobo Arbenz et la réforme agraire de 1952, ainsi que les plans militaires de développement des années 1970,

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 297.

<sup>47</sup> Traduit de: « Los cuatro rumbos ».

permet de brosser un portrait général de l'interprétation de cette période dans *El camino*. Ces « moments-pilier » ont été ciblés en raison de leur potentiel explicatif et représentatif du récit historique dans ce chapitre qui se déploie sur plusieurs siècles. *Les quatre directions* s'avère une prémisse au récit de la dépossession territoriale durant le conflit armé et après la signature de la paix. Ce chapitre ancre ainsi « la guerre par d'autres moyens », qui sera décrite plus tard, dans un passé colonial qui s'écoule jusque dans le présent du post-conflit. Bien que plusieurs éléments soient traités dans ce chapitre de plus d'une centaine de pages, ces différents moments revêtent une importance particulière dans la démonstration historique et permettent de saisir l'ensemble du propos du chapitre.

### ***2.1 La période coloniale***

Avant d'aborder la période coloniale, les auteurs passent en revue l'histoire du peuplement du continent américain et des peuples mayas préhispaniques. Ici, ils indiquent que le peuple et la langue ixil naquirent en l'an 500 avant Jésus-Christ. En se penchant sur l'histoire des siècles plus lointains, le collectif réitère la présence ancestrale, voire immémoriale, du peuple ixil dans la région. Plus qu'un simple passage obligé, le fait de traiter cette période n'est pas un choix anodin. Cela confère à la population ixil une forme de légitimité et de droit inaliénable sur le territoire qu'elle occupe aujourd'hui. Le recours à un passé aussi lointain, pour ensuite aborder l'époque coloniale, consiste en un usage stratégique de l'histoire. De cette façon, les auteurs démontrent que la présence des peuples originaires est bien antérieure à la conquête espagnole. Les participants restituent donc l'histoire préhispanique du peuple ixil en rappelant qu'il est porteur d'une longue histoire, remontant bien plus loin que l'arrivée des conquistadors.

Le collectif présente la période coloniale dans la région du Nord du Quiché comme un âge de domination et d'enrichissement basé sur le contrôle de la terre et de l'exploitation de la main-d'œuvre. Il souligne que l'extraction minière n'offrait pas le rendement désiré aux colonisateurs, expliquant ainsi pourquoi la production agricole devint la source d'enrichissement la plus lucrative. La mémoire collective aurait retenu l'existence des *congregaciones* et des *pueblos de indios* comme des faits mémorables<sup>48</sup>. Ces concentrations

---

<sup>48</sup> Traduit de: « una tierra sin indios no tenía ningún valor ». IMH, *El camino de las palabras*, p. 69.

géographiques de la population autochtone furent instaurées afin de mieux l'évangéliser et contrôler sa force de travail, ce qui a laissé place à nombre d'abus de la part des Espagnols. Aux yeux des membres de l'IMH, l'agression survenue durant la période coloniale se base sur la domination des corps et du territoire ixil, les deux étant intimement liés, car « une terre sans indiens n'avait aucune valeur »<sup>49</sup>.

La résistance à cette agression serait incarnée par le déplacement et la dispersion volontaire des individus vers les zones montagneuses ou non accaparées par les conquérants. De plus, le texte mentionne trois soulèvements contre des autorités coloniales au courant du XVIIIe siècle. Bien que la résistance se soit manifestée sous plusieurs formes, la mémoire collective n'en a retenu que quelques-unes, lesquelles ont été mises de l'avant par le collectif. Si la conquête et l'époque coloniale ont inauguré un premier cycle de contrôle des corps et des territoires, les auteurs reconnaissent que l'impact de la colonisation fut peu ressenti dans la région. Celles-ci auraient néanmoins édifié les bases de la réforme libérale à venir.

## ***2.2 La réforme libérale***

Les participants indiquent effectivement que la spoliation des terres autochtones s'accéléra dès les premières années après l'indépendance en 1821<sup>50</sup>. La réforme libérale et le début de l'exploitation caféière auraient consisté en une deuxième agression reposant sur les mêmes piliers que la première : la dépossession territoriale et l'exploitation de la main-d'œuvre autochtone<sup>51</sup>. À ce moment, l'isolement de la région aurait été rompu, se traduisant par le début d'un processus d'appauvrissement, la perte de leurs terres ainsi que la dislocation du système traditionnel de production agricole et la mise en place d'un système de travail forcé et d'endettement<sup>52</sup>. Les auteurs décrivent la réforme libérale comme une réelle déchirure, bien plus que la conquête et la colonisation ont pu l'être. Entamée sous le gouvernement de Justo Rufino Barrios, la réforme libérale chemina main dans la main avec l'économie caféière. L'État libéral « favorisa [la mise en place] des conditions nécessaires afin de réaliser les

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 82.

transformations sociales, économiques, politiques et idéologiques que cette production nécessitait »<sup>53</sup>.

Une attention manifeste est portée aux lois mises en vigueur depuis l'indépendance. En 1829, deux lois furent promulguées afin d'instaurer un système de travail forcé sur les chantiers de construction des routes nationales et dans les *fincas*, considérées comme de « réels *pueblos de indios* »<sup>54</sup> - une référence directe à la période coloniale<sup>55</sup>. De plus, ces lois installaient un système de registre des propriétés terriennes. Bien que cette mesure semble octroyer des droits dont les autochtones ne disposaient pas durant la période coloniale, elle contribua plutôt à restreindre leurs garanties d'accès à la propriété terrienne; les terres n'étant pas officiellement enregistrées dans le registre étaient considérées « en friche » ou inoccupées : cela facilita leur spoliation. À cette seconde agression, les peuples du Nord du Quiché auraient répondu par de nouveaux actes de résistance. L'inscription de leurs terres dans le registre de propriété terrienne, par peur de les perdre, est présentée par les auteurs comme un exemple de la résistance du peuple ixil. Pour le collectif, ce fait s'inscrit dans leur histoire de résistance face à l'État, mais aussi face aux propriétaires terriens et aux autres autorités locales<sup>56</sup>.

### **2.3 La révolte de 1936**

L'année 1936 est entrée dans la mémoire collective en raison de la rébellion contre la *Ley contra la Vagancia* et la *Ley de Vialidad* promulguées en 1934 sous le gouvernement de Jorge Ubico. La première obligeait les hommes autochtones à travailler entre 100 et 150 jours par année dans les plantations agricoles et la seconde exigeait que les hommes en bonne santé offrent minimalement deux semaines de labeur par an pour la construction des routes publiques<sup>57</sup>. Un séjour en prison était le prix à payer pour ceux ne respectant pas la loi<sup>58</sup>. En juin 1936, la population ixil, accablée par la situation, voulut agir contre ce qu'elle considérait

---

53 Traduit de: « propició las condiciones necesarias para realizar las transformaciones sociales, económicas, políticas e ideológicas que dicha producción demandaba ». *Ibid.*, p. 80.

54 *Ibid.*, p. 91.

55 *Ibid.*, p. 79.

56 *Ibid.*, p. 87.

57 Durocher, *Los dos derechos de la tierra*, p. 63.

58 Miguel Ceto, «La rebelión maya ixil de 1936: una historia de dignidad y resistencia», Consejo de Autoridades Ancestrales Maya Ixil, [en ligne], [www.alcaldiasindigenasixiles.blogspot.it/2013/06/la-rebelion-maya-ixil-de-1936-una.html](http://www.alcaldiasindigenasixiles.blogspot.it/2013/06/la-rebelion-maya-ixil-de-1936-una.html) (page consultée le 2 janvier 2018).

être de l'exploitation. Les *principales*, des autorités communautaires, accompagnés d'une délégation de membres de leurs communautés, décidèrent de se rendre au chef-lieu du département, à Santa Cruz del Quiché. Leur objectif était d'adresser leurs plaintes aux autorités politiques, mais ils le firent en vain. Face à ce revers, les membres de la délégation se soulevèrent. Ils bousculèrent le commandant militaire et lancèrent des projectiles sur l'armée, ce à quoi elle répondit par l'arrestation et l'emprisonnement des *principales*. Le lendemain, le 22 juin 1936, ils furent tous fusillés. Lorsque la nouvelle arriva aux oreilles des habitants de Nebaj, plusieurs d'entre eux fuirent pour se réfugier dans les montagnes par peur d'être persécutés à leur tour. La mémoire collective aurait également retenu qu'environ 500 personnes auraient été déplacées de force vers le Petén<sup>59</sup>.

La promulgation de lois obligeant la population à travailler de façon servile, la répression armée et la fusillade des autorités communautaires ainsi que le déplacement forcé des membres de la communauté vers le Petén constituent, aux yeux du collectif, des actes d'agression dont l'État, une fois de plus, est tenu responsable. Les Ixils y auraient répondu par un mouvement d'opposition, des tentatives d'interlocution avec les autorités et la fuite vers les montagnes. Le contrôle des terres et de la main-d'œuvre, la résistance par la voie de soulèvements et le refuge dans les montagnes sont des éléments récurrents dans l'interprétation des périodes coloniale et libérale, comme l'exprime un passage du livre: « les œufs semés par l'iguane pendant l'état colonial espagnol ont éclos durant la période libérale, donnant ainsi une continuité et une permanence à l'État colonial dans l'État libéral oligarchique... »<sup>60</sup>.

#### ***2.4 Le mandat de Jacobo Arbenz et la réforme agraire***

Si l'IMH perçoit avant tout des éléments de continuité dans l'histoire depuis l'arrivée des Espagnols, le « printemps démocratique » de 1944 à 1954 est dépeint comme un moment de rupture : c'était un « mouvement qui a engendré les deux seuls gouvernements [...] qui ont

---

<sup>59</sup> IMH, *El camino de las palabras de los pueblos*, p. 89.

<sup>60</sup> Traduit de: « Los huevos sembrados por el garrobo durante el Estado Colonial Español fueron reventando en el periodo liberal, dando continuidad y permanencia el Estado Colonial... ». *Ibid.*, p. 107.



aspiré à une forme de développement national »<sup>61</sup> en raison de leurs idéaux de justice sociale et de leur volonté de limiter l'influence des capitaux étrangers. Bien que l'impact de cette mesure dans la région ixil ait été bien plus minime qu'ailleurs au pays, aux yeux des participants, le Décret 900 ou la réforme agraire de 1952 s'avérait « la seule tentative de récupération de terres pour la population autochtone » mise en œuvre par l'État<sup>62</sup>. Les années des gouvernements de Jacobo Arbenz et de Juan José Arévalo sont dépeintes comme une exception dans l'histoire du pays. La mise en place d'un code du travail et d'une réforme agraire venait rompre avec les agressions historiques identifiées par le collectif, soit l'exploitation de la main-d'œuvre ainsi que la dépossession territoriale. Néanmoins, peu de lignes et peu de détails sont fournis sur les répercussions concrètes de ces réformes dans la région, permettant d'avancer que ces mesures détiennent avant tout une valeur symbolique pour le collectif. Dans le cas de cette parenthèse historique, l'État cesse d'être perçu comme un agresseur, mais se révèle plutôt comme un agent à la recherche du bien-être des Guatémaltèques et plus particulièrement de la population rurale appauvrie<sup>63</sup>.

Le coup d'État de 1954 par le colonel Castillo Armas aurait signifié la fin de cette parenthèse historique unique et un retour à la normale. La période suivant le renversement du gouvernement d'Arbenz a laissé place à deux types de déplacements : la migration saisonnière des travailleurs employés dans les plantations de la côte du Pacifique et la colonisation des territoires inhabités du Nord du Quiché. Pour plusieurs Ixils, l'avortement de la réforme agraire a impliqué un retour vers les plantations de la côte, où le travail se réalisait dans des conditions de quasi-esclavage. Si certains se sont dirigés vers le sud, d'autres ont cheminé vers le nord, à la recherche d'alternatives en colonisant et cultivant des terres moins fertiles. Ces deux avenues économiques, bien qu'empruntées volontairement, perpétuaient pourtant les dynamiques historiques de l'exploitation de la main-d'œuvre et des enjeux d'accès à la terre, des questions présentes depuis la conquête. Si ces phénomènes n'apparurent pas avec le coup d'État de 1954, ils étaient symptomatiques du problème récurrent de la rareté des terres et, conséquemment, de la nécessité de revenus externes. Ainsi, *El camino* met l'emphasis sur le

---

61 Traduit de: « Movimiento que dio paso a los dos únicos gobiernos, [...] buscaron un desarrollo nacional ».

*Ibid.*, p. 93.

62 *Ibid.*, p. 93.

63 *Ibid.*, p. 98.

fait que l'avortement de la réforme agraire et des autres mesures découlant de la révolution aurait aggravé cette situation, amenant ainsi des pans importants de la population à migrer temporairement ou définitivement afin d'assurer leur survie.

### ***2.5 Les plans militaires de développement***

Les plans militaires de développement des années 1970 constituent un enjeu central pour saisir l'interprétation du passé et de la nature du conflit armé transmise par le collectif. Si, aux yeux de l'État, la guerre a été provoquée par l'apparition de groupes guérilleros, les participants suggèrent que les raisons peuvent être autres :

« Le processus de transformation des communautés du Nord du Quiché, pour résoudre leurs problèmes et satisfaire leurs nécessités, par des moyens pacifiques et dans le cadre d'un État de droit, a commencé à se heurter aux intérêts des groupes de pouvoir locaux et au modèle de développement proposé par l'État »<sup>64</sup>.

Parallèlement aux campagnes contre-insurrectionnelles destinées à étouffer la guérilla, différents gouvernements militaires ont mis en place des « plans nationaux de développement » durant le conflit armé interne. Ceux-ci visaient à développer certaines régions du pays par la voie d'investissements nationaux et étrangers, particulièrement dans les secteurs agroalimentaire, minier et hydroélectrique. Dans le cadre de cet élan, le gouvernement du colonel Carlos Manuel Arana Osorio mit en vigueur le Décret 60-70 en 1970, inaugurant ainsi le projet de la FTN qui encadrait le développement économique des départements d'Izabal, du Petén, d'Alta Verapaz, du Quiché et de Huehuetenango. Dans ce contexte, les membres du collectif ont retenu que le Nord du Quiché a été visité fréquemment par des experts pour évaluer le potentiel économique de l'exploitation des ressources naturelles de la région<sup>65</sup>. Ainsi, selon les participants, l'armée arriva dans la région en 1976, non pas en raison de la présence de la guérilla, mais plutôt en raison de l'existence d'une résistance communautaire à cette vague de « développement » ne concordant pas avec la vision du progrès entretenue par les Ixils. Ainsi, l'armée aurait cherché à libérer leurs terres et

---

64 Traduit de: « El proceso de transformación que venían construyendo las comunidades en el norte de Quiché para la solución de sus problemas y satisfacción de sus necesidades, por medios pacíficos y en el marco del estado de derecho, empezó a chocar con los intereses de los grupos de poder local y con el modelo de desarrollo que se planteaba desde el Estado ». *Ibid.*, p. 139.

65 *Ibid.*, p. 133.

ressources naturelles, ce qui consiste en une remise en question fondamentale des objectifs de l'État ayant mené à la confrontation armée, soit l'existence de la guérilla<sup>66</sup>. C'est ainsi que les participants considérèrent que les « chemins pacifiques et les méthodes légales (...) commencèrent à se fermer avec l'apparition de la répression et de la violence »<sup>67</sup>.

Les cinq « moments-pilier » (la période coloniale, la réforme libérale, le gouvernement d'Arbenz et la réforme agraire ainsi que les plans militaires de 1970) miroitent la présentation des événements du passé par le collectif à partir du modèle d'« agression-résistance », soit le fil narratif structurant et rythmant le récit d'*El camino*. Les moments traités dans cette section, à l'exception de la réforme agraire instaurée durant le gouvernement de Jacobo Arbenz, sont tous dépeints comme des épisodes d'agression par l'État, des agressions visant à exploiter la main-d'œuvre et les territoires ixils. Le peuple ixil y aurait répondu par des actes de résistance, soit la fuite vers les montagnes ou le soulèvement populaire. Le livre offre ainsi une interprétation politique du passé en l'abordant avec les enjeux liés au contrôle de la main-d'œuvre et aux questions territoriales à partir de la conquête espagnole jusqu'à la veille du génocide. Le récit de *Los cuatro rumbos* devient alors une longue prémisse au génocide à venir; mettant ainsi en lumière les dynamiques de pouvoir au coeur du Guatemala actuel. Pour expliquer les racines du génocide des années 1980, le collectif replonge jusque dans le passé colonial en identifiant différents épisodes de dépossession territoriale, entérinant ainsi que les raisons de « l'élimination de l'autochtone » se trouve dans la volonté d'accéder et de déposséder le territoire<sup>68</sup>.

### 3. La guerre du sel

Après avoir condensé plusieurs siècles d'histoire en une centaine de pages, le second chapitre d'*El camino* traite des années les plus brutales du conflit armé dans la région ixil. La politique de la terre brûlée et les premiers massacres dans la région survinrent durant le gouvernement du général Romeo Lucas García. La violence atteignit des sommets sous la dictature subséquente du général José Efraín Ríos Montt. Si le conflit armé a culminé sous

---

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>67</sup> Traduit de: « De esta forma los caminos pacíficos y los métodos legales [...] habían empezado a cerrarse con el apareamiento de la represión y la violencia ». *Ibid.*, p. 147.

<sup>68</sup> Wolfe, « Settler Colonialism... », p. 388

leurs règnes dans le Nord du Quiché, et aussi au niveau national, les armes ne furent déposées qu'en 1996. Cette partie s'attarde sur les mémoires et les récits historiques véhiculés dans le chapitre « Peuples et terre de guerre » traitant des événements survenus entre 1980 et 1996<sup>69</sup>. Une fois de plus, l'histoire de la région est analysée à partir du modèle d'« agression-résistance ». Bien que le chapitre précédent ait employé ce modèle pour aborder plusieurs épisodes de l'histoire plus lointaine de la région, « Peuples et terres de guerre » se penche sur une « agression-résistance » plus circonscrite : celle de la violence contre-insurrectionnelle et de la résistance des CPR.

### ***3.1 Pour chaque agression...***

Le conflit armé interne débuta en 1960 avec la naissance d'un premier groupe guérillero dans l'est du pays, dans le département d'Izabal. Néanmoins, la région ixil resta intouchée par ces affrontements. Ce n'est qu'à partir de la fin des années 1970 que la région entra dans la mire du gouvernement et de l'armée, en raison de l'arrivée de l'EGP dans les forêts du Nord du Quiché, annoncée par l'assassinat du grand propriétaire terrien José Luis Arenas. La présence militaire commença alors à se faire sentir. Mais à quelle agression se réfèrent les auteurs de l'ouvrage? En quoi consiste-t-elle et qui en est le responsable?

La violence contre-insurrectionnelle, planifiée et mise en œuvre par l'État et l'armée, est l'agression dont le collectif traite dans ce chapitre. Qu'il s'agisse de l'Opération Ixil, du Plan Victoria 82, du Plan d'opérations Sofia ou encore du Plan Firmeza 83, ces plans militaires orchestraient les campagnes contre-insurrectionnelles durant les années les plus impétueuses du conflit armé. Bien qu'ils reconnaissent le fait que chacun d'entre eux comportait des objectifs précis, les participants estiment que ces plans répondaient tous à un objectif plus large et cohérent : celui de piller et d'usurper les terres et les ressources naturelles des peuples mayas<sup>70</sup>. La répression massive et le recours à la violence indiscriminée s'avèrent sans doute la dimension la plus tangible de l'activité contre-insurrectionnelle. Toutefois, selon l'IMH, par ses interventions meurtrières, l'armée cherchait à établir des bases militaires afin de pénétrer et d'occuper tout le territoire du Nord du département<sup>71</sup>. Effectivement, elle voulait bel et bien

---

<sup>69</sup> Traduit de: « Pueblos y tierras de guerra ».

<sup>70</sup> IMH, *El camino de las palabras de los pueblos*, p. 250, 252 et 253.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 158 et 185.

venir à bout de la guérilla, mais la population civile devint « l'objectif direct » des activités contre-insurrectionnelles. D'après le collectif, l'armée aurait posé ces actions dans le but de détruire le développement entrepris par les communautés.

Les massacres, la politique de la terre brûlée et, de façon générale, les opérations militaires auraient été accompagnés d'un important phénomène de spoliation territoriale, qui prenait toujours davantage d'expansion vers le nord<sup>72</sup>. Selon les participants, les racines de la violence contre-insurrectionnelle dans cette région doivent être retracées dans les décrets militaires des années 1970. Au cours de ces années, l'État aurait identifié les terres et les ressources l'intéressant dans la région, sans avoir pu occuper le territoire ni soumettre la population comme il le souhaitait. Cela expliquerait l'adoption des plans militaires du début des années 1980; ceux-ci auraient consisté en une nouvelle stratégie visant à déplacer la population, afin de s'appropriier ses terres et ses ressources<sup>73</sup>. Le collectif estime que, au lendemain du coup d'État par le général Oscar Mejía Víctores délogant Ríos Montt, la politique contre-insurrectionnelle resta sensiblement inchangée. Certes, elle diminua en intensité, mais elle aurait laissé place à une nouvelle étape de « construction » après la destruction occasionnée par la politique de terre brûlée<sup>74</sup>. Si les processus de justice transitionnelle ont canalisé leur attention sur les violations des droits humains les plus flagrantes du début de la décennie 1980<sup>75</sup>, *El camino* insiste sur le fait que la violence continua après ces années de culmination. Les participants affirment que, même si le nombre de massacres diminua considérablement en 1983, les intimidations et les persécutions à l'endroit des CPR et de la population en déplacement se poursuivirent jusque dans les dernières années du conflit armé<sup>76</sup>. De plus, la spoliation territoriale persista malgré la fin du recours systématique aux pratiques de la terre brûlée.

*El camino* propose donc que l'agression ne cessa pas avec la diminution des

---

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 186.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 191-193.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 208.

<sup>75</sup> Le cas le plus connu est sans doute le *caso por genocidio* qui jugea Ríos Montt et Rodríguez Sánchez en 2013. Pour des raisons judiciaires, avec l'intention de pouvoir prouver les crimes commis par les accusés, les récits historiques mis de l'avant lors de tels procès se concentrent surtout sur les violations des droits humains les plus flagrantes. Ces récits mettent toutefois de côté d'autres formes de violence moins visibles, comme en témoigne Handy, « The Violence of Dispossession », p. 281-323.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 210.

massacres : la dépossession territoriale et la quête de survie de la population réfugiée dans les montagnes se poursuivirent. Les habitants des CPR vivaient dans des conditions de famine, ce qui s'apparentait à une stratégie contre-insurrectionnelle, selon un participant qui soutient que « cette guerre contre la population était réellement la guerre du sel »<sup>77</sup>. Les témoignages au sujet du manque de sel et de la fin du contrôle de cette ressource abondent dans *El camino*. Le sel serait devenu un symbole de la souffrance que l'armée infligea à la population qui refusait de se soumettre<sup>78</sup>.

Dans le récit historique proposé par le livre, la terre et les ressources naturelles occupent une fonction centrale dans la description de la violence contre-insurrectionnelle. Dans un premier temps, les participants constatèrent que la violence ciblait aussi des éléments de la nature : dans les opérations de la terre brûlée, l'armée détruisait également le maïs et d'autres aliments, poussant ainsi la population à fuir ou à se soumettre à l'autorité de l'armée<sup>79</sup>. À cela s'ajoute l'insistance sur une dépossession continue de leurs terres et l'emprise croissante sur leur territoire, et ce, même après l'interruption des massacres. En ce sens, ce qui a attiré le plus leur attention, avant la violence de masse, fut le contrôle du territoire et des ressources naturelles par l'armée. L'agression, durant le conflit armé, aurait donc consisté en une attaque violente envers la population civile, derrière laquelle figurait une tentative d'appropriation de leurs terres et de leurs ressources naturelles qui perdura bien après les massacres du début des années 1980.

### **3.2 ...il y a une résistance**

Une fois de plus, la dynamique d'« action-réaction » structurant le récit d'*El camino* laisse place à la résistance déployée face à l'agression de l'État. Plusieurs réponses à la violence contre-insurrectionnelle ont existé durant le conflit armé interne. Certains individus se sont soumis à l'autorité de l'armée, certains ont plutôt rejoint la guérilla, tandis que d'autres se sont exilés à l'étranger. Un même individu pouvait naviguer parmi ces diverses avenues. Quant à eux, les auteurs d'*El camino* se sont déplacés vers les replis et les sommets des montagnes au nord pour échapper aux griffes de l'armée et ainsi créer leur propre espace de

---

<sup>77</sup> Traduit de: « en verdad esta guerra contra los pueblos fue la guerra de la sal ». *Ibid.*, p. 243.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 117, 203, 221, 238, 239, 242 et 258.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 223.

résistance<sup>80</sup>. Ayant fui leurs communautés en raison des représailles de l'armée, ces individus se sont réfugiés dans les montagnes afin d'éviter d'être persécutés par l'armée. C'est cette résistance que les membres du collectif mettent de l'avant dans cette section : celle qu'ils ont expérimentée durant la guerre, soit la vie dans les CPR.

Pour les participants, le déplacement engendré par les incursions de l'armée au sein du territoire ixil est à la fois une manifestation de l'agression militaire et un acte de résistance à celle-ci. Face à l'arrivée de la violence dans la région, plusieurs individus ont quitté leurs villages sans leurs possessions, préférant vivre dans des conditions éprouvantes plutôt que de se rendre, ou simplement pour préserver leur vie. Ainsi, le déplacement en soi s'avère une forme de résistance. Il se serait manifesté tant par la création des CPR que par la dispersion volontaire de la population, particulièrement de la municipalité de Chajul; il s'agirait d'une stratégie de défense de la population face aux tentatives de contrôle, aux menaces et aux agressions de l'armée durant la guerre<sup>81</sup>. La population en résistance, installée sur les flancs du Sumal Grande, s'est regroupée dans quatre grandes zones dans le Nord de la région ixil, dans la municipalité de San Gaspar Chajul : Amajchel, Caba, Santa Clara et Xeputul.

Cette relocalisation a impliqué de grands réajustements et transformations dans leur mode de vie; ceux-ci sont dépeints comme des actes de résistance par les membres du collectif<sup>82</sup>. D'abord, les CPR instaurèrent des plans de sécurité, des mécanismes de surveillance et des protocoles de réaction en cas d'urgence qui furent utilisés jusqu'à la fin du conflit armé<sup>83</sup>. Croyant que la population allait devoir mener une résistance à long terme, les CPR établirent des pratiques qui encadraient la vie et l'organisation sociale dans les zones de résistance. Des systèmes réglementant la communication, la production, le commerce, l'éducation et la santé auraient permis aux habitants des CPR de survivre pendant plus de 15 ans, jusqu'à la signature des Accords de paix<sup>84</sup>. Au tournant de la décennie de 1990, lorsqu'elle décida de rendre leur existence publique, la population en résistance affina son organisation politique en tenant des assemblées locales et générales et en envoyant des

---

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 184.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 248.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 241.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 248.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 251.

délégations à la capitale<sup>85</sup>. Le récit insiste sur le fait que, malgré ce qui pourrait sembler être une tragédie – c'est-à-dire les massacres, la fuite occasionnée et la perte des terres impliquée – les CPR auraient réussi à développer et maintenir leurs propres organisation, production et commerce interne jusqu'à la fin du conflit armé<sup>86</sup>. Si les participants dénoncent les horreurs qui leur ont été infligées lors des campagnes contre-insurrectionnelles, ils insistent davantage sur leurs réponses à la violence et sur leurs actes de résistance « héroïque » qui constituent « un fait historique et sans précédent dans la vie épique de la résistance des peuples du Quiché »<sup>87</sup>.

Si les ressources naturelles et le territoire ont eu une fonction déterminante dans la violence contre-insurrectionnelle, ils ont aussi eu un rôle central dans la présentation des stratégies de résistance. Effectivement, il s'agit de symboles récurrents auxquels l'IMH a recours pour décrire l'expérience de résistance des CPR durant le conflit armé interne. Les auteurs enracinent et délimitent cette résistance dans un espace géographique précis : celui des montagnes inhabitées du Nord du Quiché. Les CPR, désirant mettre au point une stratégie viable assurant leur survie à long terme, conclurent que ces reliefs leur offraient la possibilité de se protéger de façon durable. S'il était essentiel d'établir un espace de protection, la population en résistance devait néanmoins trouver une façon de s'alimenter pour assurer sa survie la plus élémentaire.

La deuxième étape déterminante, selon le collectif, consistait à trouver une manière d'assurer la production agricole, dissimulée et à une distance raisonnable des lieux où vivaient les membres des CPR pour ne pas compromettre leur sécurité. Bien que des plans aient été développés afin de cultiver des aliments à proximité des endroits de résidence, les possibilités restaient limitées<sup>88</sup>. C'est pourquoi la population était contrainte de se nourrir des herbes, des plantes, des feuilles et des racines qui se trouvaient dans leur environnement immédiat. Cela aurait mené à la découverte de la *malanga*, une racine présente dans la région qui permit aux CPR de s'alimenter durant les années du conflit armé. Même si le manque de nourriture et de

---

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 252.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 258.

<sup>87</sup> Traduit de: « un hecho histórico sin precedentes en la vida épica de la resistencia de los pueblos en Quiché ». *Ibid.*, p. 234.

<sup>88</sup> Il était impossible de cultiver à une grande échelle, sur des champs étendus, étant donné que cela aurait permis à l'armée de repérer les zones de résidence des CPR.



sel était synonyme de souffrance pour la population réfugiée dans les montagnes, la quête d'aliments est également dépeinte comme un acte de résistance épique<sup>89</sup>. En effet, des habitants des CPR entreprenaient des expéditions de plusieurs jours durant lesquelles quelques personnes partaient à la recherche de nourriture et de vêtements. Les déplacements, lors de ces voyages risqués, s'effectuaient de nuit afin d'échapper au contrôle de l'armée et des patrouilleurs d'autodéfense civile. Ces expéditions, baptisées « les marches de la *malanga* », sont restées gravées dans la mémoire des participants. Pour ceux-ci, elle symbolise le « grand sentiment de solidarité et d'appui aux gestes de résistance face aux agressions répétitives de l'armée et des patrouilleurs des PAC tout au long de la guerre »<sup>90</sup>. La géographie, la terre et les ressources naturelles, dont la *malanga*, occupent ainsi une fonction essentielle, même vitale, dans le récit de la survie et de la résistance des CPR. Tout en dénonçant les agressions de l'État, l'ouvrage réitère les efforts entrepris pour survivre au quotidien afin d'honorer la résistance menée par les habitants des CPR. Cette résistance était située géographiquement dans les sommets du Nord, mais elle était aussi alimentée par ce que la terre et le territoire avaient à offrir, ce pour quoi un participant leur témoigne de sa reconnaissance : « Merci à la rivière, merci à l'endroit qui nous a aidés, qui nous a sauvés »<sup>91</sup>. L'environnement, cible de la violence et à la fois garant de protection, occupe une place fondamentale dans la narration de l'« agression-résistance » du conflit armé interne.

Dans le récit proposé par *El camino*, le territoire est dépeint comme un allié décisif de la population en résistance. Un autre allié des CPR aurait été la guérilla, l'EGP dans ce cas-ci, mais les participants tiennent à se distinguer explicitement de ces groupes insurrectionnels armés en insistant sur le caractère civil des CPR. Effectivement, le collectif affirme que la population se défendit de deux façons aux agressions de l'État: par la résistance civile et par la résistance armée<sup>92</sup>. Un participant raconte que la population ne savait pas ce qu'était un guérillero lorsque l'armée commença à visiter les communautés pour vérifier la présence de la guérilla dans la région<sup>93</sup>. Pourtant, l'État stipulait et stipule toujours que les civils étaient la base

---

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 226.

<sup>90</sup> Traduit de: « el gran sentido de solidaridad y apoyo para gestas de resistencia ante las agresiones del ejército y los patrulleros de las PAC, los cuales se repitieron a lo largo de toda la guerra ». *Ibid.*, p. 226.

<sup>91</sup> Traduit de: « Gracias al río, gracias al lugar que nos ayudó, nos salvó ». *Ibid.*, p. 217.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 262.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 155.

politique des insurgés, justifiant ainsi les campagnes contre-insurrectionnelles qui ciblaient aussi les civils.

Une fois plusieurs milliers de personnes déplacées vers les montagnes, les contacts avec la guérilla devinrent plus fréquents, parce que les territoires des deux groupes se chevauchaient. Le collectif affirme que, face à la peur générée par les agressions de l'État et la nécessité de s'en défendre, les CPR cherchèrent à créer des alliances auprès du mouvement populaire, de l'Église et aussi de la guérilla<sup>94</sup>. Cependant, le livre fait également mention des terrains de mésententes entre les insurgés armés et les CPR, dont les tentatives de la guérilla d'organiser la population civile selon une logique politico-militaire, ce que la population civile des CPR rejeta<sup>95</sup>. Néanmoins, il aurait existé et existerait toujours une profonde reconnaissance chez la population civile du fait que, sans la guérilla, les pertes en vies humaines auraient été bien plus nombreuses<sup>96</sup>. Bien que les habitants des CPR tiennent à s'en dissocier et insistent sur les divergences entre les deux groupes, ils remercient toutefois l'EGP pour la protection qu'elle leur a procurée. Le collectif considère que les groupes guérilleros ont fait partie de la résistance, plutôt que de l'agression exposée plus tôt<sup>97</sup>. Cette interprétation du rôle de la guérilla diffère donc de celle du récit officiel de l'État. Celui-ci justifie la violence et les violations des droits humains par l'armée sur la base de la croyance que l'émergence de la guérilla aurait été l'élément déclencheur de la guerre. Inversement, dans *El camino*, les insurgés armés ne sont pas tenus responsables de la violence commise dans la région. Si les CPR scellèrent une alliance avec la guérilla, qualifiée de « mariage »<sup>98</sup>, il s'agit pourtant d'un acteur marginal dans la narration proposée par le livre, lequel place ainsi la résistance des CPR au centre de l'histoire.

Pour le collectif, l'agression se trouve dans les campagnes contre-insurrectionnelles de l'armée dans la région. La réponse à cette agression aurait été la résistance pacifique des CPR, la population civile réfugiée dans les montagnes. Il existe un autre facteur significatif au sein

---

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 262.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 263.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 265.

<sup>97</sup> Ricardo Falla et Roddy Brett estiment que la responsabilité de la guérilla pour la violence et les violations de droits humains est souvent passée sous silence. Ricardo Falla, *Negreaba de zopilotes: Masacre y sobrevivencia Finca San Francisco, Nentón, Guatemala (1871 a 2010)*, Avanco, Guatemala, 2011, p. 144 et Brett, *The Origins and Dynamics of Genocide*, p. 139.

<sup>98</sup> IMH, *El camino de las palabras de los pueblos*, p. 262.

du récit de cette « agression-résistance » : les ressources naturelles et le territoire occupent une fonction décisive dans la perception de l'agression de l'armée et dans la perception de leur propre résistance. Suivant le ton lancé au début du livre dans le premier chapitre, cette deuxième section dépeint le génocide des années 1980 comme un événement caractérisé par la dépossession territoriale. Le récit commence à dessiner plus nettement le leitmotiv, la structure derrière la persécution de leurs peuples : « l'élimination de l'autochtone » afin de s'approprier ses terres<sup>99</sup>.

#### **4. De la guerre...à la guerre**

La signature des Accords de paix en 1996 marqua officiellement la fin du conflit armé interne. Cette paix, négociée entre l'État et la guérilla, mit fin à 36 années d'hostilité entre les deux parties. Après le démantèlement de l'URSS, il devenait toujours plus incohérent de combattre la menace communiste que représentait la guérilla. Si ce changement majeur sur l'échiquier mondial délégitimait la guerre qui s'éternisait, d'autres enjeux motivaient le gouvernement guatémaltèque à signer l'armistice. Depuis les années 1990, le néolibéralisme prenait son envol dans le continent latino-américain. L'instabilité politique, malgré le retour à un gouvernement civil en 1985 sous l'égide de Vinicio Cerezo, compromettait l'ouverture du pays aux investissements étrangers.

Quant à elle, la guérilla avait réévalué sa stratégie et voyait un plus grand intérêt à poursuivre son combat sur un autre front. En mettant fin à la confrontation armée, elle pouvait mener à bien son projet de fonder un parti et ainsi continuer de défendre ses idéaux sur la scène politique démocratique. Si les deux parties combattantes eurent leur place à la table de négociation des Accords de paix, on ne peut en dire autant de la population civile qui fut pourtant hautement affectée par la violence provoquée par les deux groupes. Plusieurs ont mis en doute la réelle validité de cette paix et ont insisté sur la continuité de la violence durant la période post-conflit. Mais qu'en est-il de la population directement ciblée par les campagnes contre-insurrectionnelles? Dans son chapitre intitulé « La paix atteinte », *El camino* offre une interprétation de la signification des Accords de paix et du contexte post-conflit ainsi que leur

---

<sup>99</sup> Wolfe, « Settler Colonialism... », p. 388.

relation avec le passé qui trouve ses racines jusque dans l'époque coloniale<sup>100</sup>.

#### **4.1 Une même situation...**

Dans la troisième partie d'*El camino*, le collectif se penche sur les enjeux qui affectent les populations du Nord du Quiché depuis la signature des Accords de paix. Le processus de récupération de la mémoire historique commença en 2003 et le livre traite d'événements qui s'échelonnent jusqu'en 2012. Si, jusqu'à présent, le récit s'écrivait au passé, dans « La paix atteinte », les auteurs écrivent l'histoire au présent, une histoire se déroulant parallèlement au processus de récupération de la mémoire historique. Ils en viennent ainsi à analyser les développements récents à la lumière des informations recueillies sur le passé. Inversement, peut-on affirmer que c'est plutôt le présent qui guide leurs réflexions sur le passé? Ou encore, vaut-il mieux parler d'un dialogue entre le passé et le présent, où l'un renvoie constamment la balle à l'autre? En temps de paix, l'agression vécue par les participants serait également déterminée par la spoliation et le pillage de la terre, du territoire et des ressources naturelles des peuples autochtones, comme observé à plusieurs reprises dans le récit d'*El camino*. Face à cette nouvelle agression, l'IMH affirme que la résistance héroïque de ces peuples continue par la défense de leur vie, leur production, leur reproduction, leur organisation sociale, leur culture et leur cosmovision<sup>101</sup>.

Le livre suggère que les Accords de paix seraient à l'origine des nouvelles problématiques affectant les participants depuis 1996. Le problème résiderait dans le fait que « la paix a été signée sans n'avoir résolu ni mis fin au conflit social à l'origine de la guerre »<sup>102</sup>. Les Accords de 1996 auraient donc mené à la mise en place d'une paix illusoire, ne proposant pas de réelles solutions aux causes profondes du conflit armé interne. Ainsi, la nature de cette paix traduirait et entérinerait le discours de l'État sur le conflit armé, à savoir qu'il s'agit d'une guerre ayant été déclenchée afin de combattre la menace de la guérilla. La paix, plus qu'une solution intégrale aux enjeux à l'origine de la guerre, aurait donc consisté essentiellement en un armistice, où l'on aurait simplement déposé les armes. *El camino* indique que, d'une part, la situation se serait aggravée en raison du manque de volonté de la

---

100 Traduit de: « La paz alcanzada ».

101 IMH, *El camino de las palabras de los pueblos*, p. 320.

102 *Ibid.*, p. 275.

part de l'État à respecter les Accords ainsi qu'à la faible incidence de la gauche politique, ce qui n'aurait qu'approfondi les inégalités et la pauvreté. D'autre part, l'État aurait réalisé la transition vers la démocratie sans se défaire du discours de la « sécurité nationale », perpétuant ainsi le même discours justifiant la répression en temps de guerre<sup>103</sup>. Ces observations amenèrent les auteurs à conclure que : « les Accords de paix ont été signés, en réalité, non pas comme une solution au conflit, mais bien pour créer les conditions nécessaires à l'implantation du modèle néolibéral »<sup>104</sup>. À leurs yeux, la paix n'aurait été qu'un instrument de plus permettant à l'État de poursuivre son objectif de s'appropriier les terres des peuples autochtones.

Lorsque la nouvelle de la fin de la guerre se rendit aux oreilles des habitants des CPR, ils tentèrent de rester dans les zones de résistance où ils venaient de passer plusieurs années. Leur intention consistait précisément à éviter un nouveau déplacement et une nouvelle dispersion de la population, comme ceux expérimentés durant la guerre. Les membres des CPR estimaient avoir atteint un niveau d'organisation efficace ayant fait ses preuves<sup>105</sup>. Selon le collectif, le démantèlement des CPR survenu avec la fin de la guerre, s'avérait une façon de disloquer la résistance et ce qu'elle avait construit pendant ces années dans les montagnes. Les participants mobilisent cette raison afin d'expliquer le fait que le gouvernement ait refusé que la population des CPR retourne dans leurs villages d'origine en plus de la relocaliser vers des endroits distincts du pays<sup>106</sup>. Le gouvernement s'était néanmoins entendu avec les habitants des CPR pour leur fournir des denrées alimentaires pendant six mois et un toit pour chaque famille, en plus d'offrir une compensation financière pour les coûts associés au déplacement et à la réinstallation des membres des CPR. Toutefois, les participants retiennent que l'État n'a rempli ses promesses que partiellement, laissant ainsi plusieurs familles dans le besoin<sup>107</sup>. Cela soutient l'idée que la paix de 1996 serait invalide et que les rares promesses de réparation et d'indemnisation n'auraient pas été respectées, contribuant ainsi à perpétuer les effets de la guerre.

---

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 309.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 310.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 272.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 272 et 310.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 278.

À la fin du conflit, les habitants des CPR devaient donc évacuer la zone où certains vivaient depuis une quinzaine d'années. Plusieurs d'entre eux retournèrent dans leurs villages d'origine bien que l'État l'interdisait. *El camino* souligne que les opérations militaires du début des années 1980, et le déplacement qui en résulta, ont libéré de larges pans du territoire qui passaient ainsi sous le contrôle de l'armée<sup>108</sup>. Les pertes de terrains affectèrent environ 10% de la population et le nombre de familles ayant accès à la terre diminua, passant de 61% à 49% entre 1979 et 1999<sup>109</sup>. Une nouvelle population s'était installée sur ces terres, que ce soit en raison de la mise en place des *aldeas modelo* ou bien par des initiatives personnelles où des civils occupèrent des terres afin de combler leurs besoins de subsistance<sup>110</sup>. Parallèlement à l'accaparement des terres de la population réfugiée, le livre rapporte que les forêts commencèrent à être déboisées à partir de 1976<sup>111</sup>. Si la dépossession territoriale se déroula durant la guerre, ce n'est qu'après la signature de la paix que la population des CPR en ressentit les effets. En l'absence d'une politique définitive visant à résoudre la question de l'accès à la terre, des conflits aux niveaux intra et intercommunautaire éclatèrent, en plus d'exacerber certains problèmes dans les *fincas*<sup>112</sup>. Pour les habitants des CPR, la fin des hostilités entre l'armée et la guérilla aurait donc engendré de nouvelles difficultés, ou bien ravivé des difficultés du passé. Durant la guerre, ils eurent à faire face aux agressions de l'armée et trouver des façons d'y survivre, mais la fin du conflit armé les aurait confrontés à ce qui se tramait derrière les campagnes contre-insurrectionnelles : la dépossession territoriale et la spoliation des ressources naturelles.

Pour les participants, l'analyse du passé confirme l'idée que la paix aurait, d'une part, légalisé l'usurpation des terres et des ressources naturelles réalisée durant le conflit armé interne et, d'autre part, aurait ouvert la porte à un nouveau système d'accumulation de capital<sup>113</sup>. Cela les amène donc à voir dans les dernières années de la guerre une continuité du passé, un passé prenant racine dans la période coloniale, ainsi que le début d'un nouveau cycle d'agressions : « comme nous avons pu le voir tout au long de ce récit de [l'initiative de

---

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 269.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 279-280.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 280.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 306.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 280.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 269.

récupération de la] mémoire historique, l'appropriation des territoires autochtones est un enjeu qui date de l'époque coloniale et c'est une situation toujours actuelle »<sup>114</sup>. La situation depuis la signature des Accords de paix se caractériserait par l'ouverture de la région à des projets d'exploitation et d'extraction des ressources naturelles dans la foulée de la vague d'investissements néolibéraux entamée dans les années 1990. Si elle marquait un nouveau cycle d'agressions, elle avait néanmoins un ancrage important dans les années du conflit armé.

L'IMH affirme que, en superposant une carte des territoires historiques autochtones du Nord du Quiché, une carte des zones d'opérations de guerre de l'armée et une carte indiquant les endroits convoités par les entreprises, « il n'est pas difficile de comprendre ou de visualiser l'histoire de la région »<sup>115</sup>. Ce procédé met en lumière le fait que les deux dernières agressions, soit la violence contre-insurrectionnelle, ainsi que l'exploitation et l'extraction des ressources naturelles, sont intrinsèquement liées. L'exercice permettrait également de démontrer que la remilitarisation de la région du Nord du Quiché a été possible grâce à la possession d'enclaves militaires stratégiques établies durant le conflit armé. Ainsi, l'armée pouvait les réactiver afin de permettre la pénétration des entreprises dans la région<sup>116</sup>. Pour les membres de l'IMH, le conflit armé interne aurait donc été l'occasion d'implanter des projets qui allaient porter leurs fruits à plus long terme, ce que les participants interprétèrent comme un prolongement de la guerre.

Le collectif utilise entre autres l'exemple de la Fondation Agros afin d'illustrer la continuité entre l'agression du conflit armé interne ainsi que celle actuellement en cours. Cette fondation mit en place des *agroaldeas* : une forme de village-entreprise où la production agricole était contrôlée par la fondation pour favoriser le développement économique et la commercialisation de produits agroalimentaires. Les participants considèrent qu'il s'agit d'un nouveau type d'*aldea modelo*, compte tenu du fait que ces deux modèles sont des systèmes de contrôle social, territorial et économique<sup>117</sup>. La Fondation Agros constituerait un exemple

---

114 Traduit de: « Como se ha podido ver a lo largo en este relato de Memoria Histórica, la apropiación de los territorios indígenas ha sido una cuestión que viene desde la colonia, situación que en la actualidad se vive de nuevo ». *Ibid.*, p. 268.

115 Traduit de: « no es difícil de entender o de visualizar, lo que históricamente ha ocurrido en la región ». *Ibid.*, p. 282.

116 *Ibid.*, p. 289.

117 *Ibid.*, p. 302.

éloquent de la reconfiguration des modèles et des dynamiques du conflit armé en temps de paix<sup>118</sup>. Les projets de la fondation seraient à replacer dans un contexte plus ample, celui du Décret 60-70 qui instaurait le plan de la Frange transversale du Nord. Effectivement, les auteurs affirment que le « réordonnement » qu'ils expérimentent depuis la signature de la paix prend racine dans le Décret 60-70. Celui-ci aurait été réactivé avec de nouvelles méthodes tout en donnant suite aux mêmes objectifs : la dépossession territoriale et l'expulsion de la population des zones d'intérêt des entreprises nationales et transnationales<sup>119</sup>. D'anciens et de nouveaux acteurs seraient responsables de l'agression en temps de paix. Si l'État se trouvait aux commandes des opérations durant le conflit armé, après 1996, il ne dirigerait plus, mais il accompagnerait dorénavant le capital national et international, sous la tutelle des États-Unis<sup>120</sup>.

#### ***4.2...une même résistance?***

Quelle a donc été la réponse à cette nouvelle agression? L'histoire de cette troisième phase de résistance s'est écrite au présent et au fur et à mesure du déroulement des événements. Le slogan mis de l'avant par le mouvement de résistance annonce la nature de la lutte des participants en temps de paix : « une même situation, une même résistance »<sup>121</sup>. Il indique que les membres du collectif considèrent que la situation à laquelle ils sont confrontés n'est nulle autre qu'une répétition de ce qu'ils ont vécu durant le conflit armé interne. Et face à une répétition de l'histoire, ils décident d'opposer une même résistance.

Si la résistance durant le conflit armé a consisté en la formation des CPR, celle mise de l'avant dans le contexte post-conflit n'est pas aussi clairement définie et identifiée. Bien que le livre relate des épisodes telles l'opposition des habitants de la communauté de Salquil à l'entreprise minière Geominas et la rédaction du *Memorial de memoriales*<sup>122</sup>, il ne s'attarde pas aussi longuement sur les actes de résistance initiés depuis la signature de la paix. Une grande portion du chapitre tâche surtout de décrire et divulguer de l'information sur les projets d'exploitation et d'extraction des ressources naturelles dans la région. Il dresse de nombreuses listes et énumérations sur les projets qui ont jadis tenté d'être instaurés dans la région, ceux en

---

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 310.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 338.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 320.

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 325.

<sup>122</sup> Voir p. 93 du chapitre 3.



cours de négociation ou ceux déjà installés. Le chapitre aborde plus profondément quelques cas : celui de l'entreprise hydroélectrique italienne ENEL, la centrale hydroélectrique de la rivière Xacbal, le projet d'extraction de barytine à Salquil par l'entreprise Geominas ou encore le projet de réserve naturelle de Visis Cabá<sup>123</sup>. Si ces études de cas contribuent à décrire l'agression en temps de paix, l'objectif du chapitre « La paix atteinte » est précisément d'informer et de mettre par écrit ces informations.

Ici, plutôt que de relater le récit d'une résistance épique, les participants s'attardent à faire le point sur la situation, tout en tentant de stimuler un mouvement d'opposition à cette situation. L'information se trouverait donc la base de cette nouvelle résistance; elle permettrait de mettre en relation l'agression militaire du conflit armé interne avec celle vécue dans le présent. Effectivement, comme annoncé au début du livre, le processus de récupération de la mémoire historique aurait mené à la création d'un nouveau collectif de délégués communautaires dont l'objectif était de « donner suite au travail de l'IMH de façon ponctuelle et d'approfondir le travail de connexion entre le présent et le passé, le passé et le présent, à propos de cette problématique »<sup>124</sup>. Pour les auteurs du livre, il existe une complémentarité entre les enjeux de mémoire historique et de protection du territoire et des ressources naturelles, ce qui témoigne également d'une continuation du passé dans le présent. Leur analyse nous renseigne à la fois sur la nature de la résistance à mener en temps de paix, mais notamment sur le rôle de la mémoire historique et de la raison d'être d'*El camino* au sein de la résistance en contexte post-conflit. Effectivement, la mémoire historique, tout comme la divulgation d'informations sur les projets d'exploitation et d'extraction des ressources naturelles, servirait d'éclairage sur la nature du nouveau cycle d'agressions. C'est ici où le rôle de la mémoire historique prend tout son sens; après avoir interprété les différentes agressions et résistances du passé, les participants sont en mesure de comprendre et de confronter leur présent à la lumière du passé. Le livre et la mémoire historique consisteraient donc en une forme de guide permettant d'orienter les actions et la résistance du présent pour parvenir à édifier un futur meilleur.

Il convient cependant d'indiquer quel est l'avenir désiré par l'IMH. À la fin de

---

123 Voir Annexe 3. IMH, *El camino de las palabras de los pueblos*, p. 328-337.

124 Traduit de: «... que diera seguimiento puntual al trabajo de Memoria Histórica y profundizar el trabajo de conectar presente con pasado y pasado con presente en torno a esta problemática ». *Ibid.*, p. 30.

l'ouvrage, les auteurs formulent leur principale revendication, celle de la tenue de consultations communautaires et du respect de leurs résultats. Ces consultations sont l'occasion pour la population de se prononcer sur la mise en place d'un projet d'exploitation et d'extraction des ressources naturelles sur leur territoire, tel que le stipule la Convention 169 de l'Organisation Internationale du Travail<sup>125</sup>. Il s'agit d'un instrument légal et international accordé aux peuples autochtones leur permettant de refuser l'implantation d'un projet économique de cette nature. Bien que la Convention 169 ait été ratifiée à l'occasion des Accords de paix, cette clause a été ignorée à plusieurs reprises par le gouvernement ainsi que les entreprises extractives. C'est la demande principale formulée par les participants, pour qui le développement aspiré « est le changement de vie, pour une bonne vie, qui se génère à partir de nos propres communautés. Notre développement repose sur notre autogestion. C'est nous les peuples [autochtones] qui devons décider de notre propre développement, pas les entreprises ni l'État »<sup>126</sup>. La récupération de la mémoire historique ferait le point sur le passé et donnerait ainsi un sens, un souffle afin de légitimer et de poursuivre un développement autonome et un mouvement de résistance contre les agressions répétées de l'État.

Bien que le contexte politique depuis 1996 diffère de celui du conflit armé, les participants perçoivent des éléments de continuité entre la situation post-conflit et celle des années 1970 et 1980, comme démontré au cours des lignes précédentes<sup>127</sup>. Le conflit armé était lui-même déterminé par une histoire plus longue, trouvant ses origines au moment de la conquête et de la réforme libérale de 1871. Au fil de son récit, *El camino* identifie une ligne directe entre la période coloniale, le génocide des années 1980 ainsi que la période post-conflit. La narration de ces épisodes historiques, les ramenant tous à la question territoriale, dépasse ainsi « l'événement » et permet de visibiliser la structure derrière l'histoire de la région : une logique perpétuelle de l'élimination visant à s'accaparer les terres<sup>128</sup>. Ces divers épisodes historiques ont engendré plusieurs vagues de dépossession territoriale et de spoliation des ressources naturelles. Si le livre a documenté les résistances du passé, son existence doit

---

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 396.

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 305.

<sup>127</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>128</sup> Lorsqu'il se réfère au colonialisme de peuplement et à la logique de « l'élimination de l'autochtone », Wolfe écrit qu'il s'agit bien plus d'une structure qu'un événement. Le récit d'*El camino* permet de visibiliser la structure historique dirigeant leur histoire, allant au-delà de la simple narration d'événement. Wolfe, « Settler Colonialism... » p. 390.

être comprise comme une nouvelle manifestation de cette histoire de résistance dans le contexte post-conflit. La mémoire historique s'avère une façon de répondre aux besoins actuels en stimulant une nouvelle mobilisation.

\*\*\*

Le présent chapitre s'est penché sur le processus de récupération et de reconstruction de la mémoire historique entrepris par l'IMH et a tâché de disséquer les résultats de cette initiative. Pour ce faire, il s'est attardé sur l'élaboration d'un récit commun, ce qu'Elizabeth Jelin appela un « labeur de la mémoire ». Ce labeur permit aux participants d'exercer leur agentivité épistémologique en relatant l'histoire de la résistance « épique » de leur peuple aux agressions répétées des États coloniaux, libéraux, contre-insurrectionnels et néolibéraux<sup>129</sup>, inscrivant ainsi leur initiative mémorielle au sein du cadre narratif de « mayanista vindication » décrit par Hale<sup>130</sup>. Les expériences et les souvenirs individuels, une fois discutés, débattus et mis en commun, se trouvent à l'origine de la création d'un ouvrage volumineux servant à orienter les actions dans le présent, dans l'optique d'un meilleur futur. Nouvellement affectés par la dépossession territoriale, les participants fouillèrent l'histoire afin de s'expliquer leur présent, toujours grandement rythmé par les legs du passé. La mémoire historique constitue une façon de rompre avec la victimisation héritée de la guerre et du langage des droits humains qui leur a apposé l'étiquette de « victime innocente ». Pour le collectif, la mémoire historique aurait donc un potentiel émancipateur considérable, car « qui récupère la mémoire, récupère ses droits »<sup>131</sup>.

Bien que le format d'*El camino* laisse l'impression d'un processus abouti, Sebastián nous partage que de nouvelles histoires restent à ajouter<sup>132</sup>. Au fil des années, des personnes disparues durant le conflit armé sont réapparues, des exhumations ont été réalisées et, au fil et à mesure que chemine la résistance, des échos inédits fournissent un éclairage inattendu sur le

---

129 Pour Jelin, la mémoire implique un travail qui lui-même suppose un pouvoir de transformation sociale. Jelin, *State Repression and the Labors of Memory*, p. 5.

130 Voir p. 10 de l'introduction.

131 Traduit de: « quien recupera memoria, recupera derechos ». IMH, *El camino de las palabras de los pueblos*, p. 319.

132 Entrevue avec Don Sebastián, le 2 juillet 2017.

passé et le présent des membres de l'IMH. *El camino* n'est en rien une mémoire figée, cristallisée; il s'agit plutôt qu'une manifestation du processus dynamique qu'est la mémoire<sup>133</sup>.

---

<sup>133</sup> Jelin, *La lucha por el pasado*, p. 284.

### CHAPITRE 3 - LE PASSÉ AU TEMPS PRÉSENT :

#### Le cas du mouvement pour la restitution des terres de Tzabal

La question du territoire constituait un des fils conducteurs du récit historique proposé par *El camino de las palabras de los pueblos*. Le collectif lui accorda une place centrale dans la trame narrative du livre, et ce, depuis la colonisation espagnole. Parallèlement aux efforts déployés par l'IMH afin de récupérer la mémoire historique du passé récent et lointain, de nouvelles menaces planaient sur la région ixil. C'est ce dont traite le dernier chapitre d'*El camino* qui s'attarde à décrire l'agression survenue en temps de paix, soit la vague d'investissements néolibéraux, amorçant ainsi un nouveau cycle de dépossession territoriale. Dans ce contexte, les terres de la microrégion de Tzabal furent usurpées, affectant significativement ses habitants. Face à cette situation, ils se sont organisés afin de regagner leur dû. Si l'objectif avoué d'*El camino* consistait à narrer l'histoire de la résistance du peuple ixil afin de la stimuler et de la remotiver dans le présent, comment s'est déployée cette nouvelle résistance dans la période post-conflit? Comment les récits sur le passé s'appliquent-ils en pratique dans le contexte de l'usurpation des terres de Tzabal? Quelle est la fonction de la mémoire historique dans une résistance du présent?

Après s'être attardé sur la mise en récit et l'interprétation du passé, le présent chapitre explore les façons dont ces récits s'appliquent dans le présent et comment ils contribuent à stimuler la résistance. S'il a déjà été mentionné que la mémoire répond aux besoins du présent, les prochaines lignes tâchent de cerner les contours du recours à la mémoire dans le cas du mouvement pour la restitution des terres de Tzabal, dans la municipalité de Nebaj, située dans la région ixil. Ce chapitre s'appuie sur les entretiens réalisés en 2017 avec les activistes impliqués dans cette mobilisation citoyenne, dont certains prirent également part aux travaux de l'IMH, afin de saisir plus aisément le rôle et le rapport à la mémoire dans une mobilisation sociale à l'échelle locale. Si une grande partie de ces activistes vécurent dans les CPR durant le conflit armé, des ex-patrouilleurs se joignèrent également à cette lutte afin de récupérer les terres sur lesquelles ils vivent. De plus, ce chapitre cherche à cerner la nature et l'usage des discours mémoriels au sujet d'enjeux territoriaux d'aujourd'hui. À la fois, il porte sur les

façons dont la population locale interprète la dépossession en temps de paix, parfois contemplée comme une « guerre par d'autres moyens » et même un nouveau génocide<sup>1</sup>. Avant de se plonger dans cette étude de cas, le chapitre présentera, dans les deux premières sections, les prémices nécessaires à la compréhension de l'analyse de sources : les enjeux territoriaux au sein des récits sur le passé ainsi que l'histoire de la nationalisation des terres de Tz'albal.

## 1. L'enjeu de la terre

### 1.1 La place de la terre dans les récits sur le passé

L'usurpation territoriale, orchestrée par l'État et l'armée, constitue un phénomène plus effacé dans le rapport de la CEH et les procès de justice transitionnelle, comme dans le cas du procès contre Ríos Montt. Respectivement, ceux-ci se sont plutôt attardés à favoriser un climat de réconciliation<sup>2</sup>, puis à relever les faits historiques faisant office de preuves dans la démonstration de la culpabilité de l'accusé, en fonction de la définition juridique de la notion de « génocide »<sup>3</sup>. L'identification de ces objectifs permet d'expliquer pourquoi la dimension territoriale ne fait pas l'objet d'un traitement approfondi dans ces discours sur le passé récent du pays, ceux-ci se dédiant davantage à décrire la violence en termes de droits humains<sup>4</sup>.

*El camino* détenait une plus grande liberté de mise en récit, puisqu'il s'agissait d'une initiative autonome. Quelques années après la signature des Accords de paix, les problématiques liées à la terre ainsi que le lien entre la violence contre-insurrectionnelle et les

---

1 Cette idée se retrouve dans plusieurs des entrevues que j'ai réalisées. Du côté de la littérature scientifique, cette expression est tirée du titre de l'ouvrage collectif de McAllister et Nelson, *War by Other Means*.

2 Un des trois objectifs établis dans le mandat de la CEH est : « d'élucider en toute objectivité, équité et impartialité les violations de droits humains et les actes de violence qui ont causé des souffrances à la population guatémaltèque, en lien avec le conflit armé ». Bien que ce principe n'exclue pas d'office les enjeux territoriaux, ceux-ci ne sont pas à proprement parler une violation de droits humains. Traduit de: « Esclarecer con toda objetividad, equidad e imparcialidad las violaciones a los derechos humanos y los hechos de violencia que han causado sufrimientos a la población guatemalteca, vinculados al enfrentamiento armado ». Dans CEH, *Memoria del silencio*, chapitre 1, p. 24.

3 Je me réfère ici à la définition élaborée par la Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide en 1948 : « le génocide s'entend de l'un quelconque des actes ci-après, commis dans l'intention de détruire, ou tout ou en partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux, comme tel : a) Meurtre de membres du groupe; b) Atteinte grave à l'intégrité physique ou mentale de membres du groupe; c) Soumission intentionnelle du groupe à des conditions d'existence devant entraîner sa destruction physique totale ou partielle; d) Mesures visant à entraver les naissances au sein du groupe; e) Transfert forcé d'enfants du groupe à un autre groupe ».

4 Kathryn Sikkink soutient l'idée que la répression a été réinterprétée à l'aide du langage des droits humains, dans Jelin, *La lucha por el pasado*, p. 49.

objectifs économiques de l'oligarchie devinrent plus apparents. Considérant que la mémoire répond aux fonctions du présent, la question de l'intégration des enjeux territoriaux dans les récits sur le passé se pose de façon encore plus déterminante, si l'on tient compte de leur importance dans le contexte post-conflit. Comme démontré précédemment, la fin de la guerre a inauguré un nouveau cycle de dépossession territoriale dans l'histoire du pays<sup>5</sup>. La signature des Accords de paix ouvrit la porte à de nombreux projets extractifs, souvent situés dans les zones les plus affectées par les campagnes contre-insurrectionnelles. Le cessez-le-feu permit aussi de prendre connaissance de dynamiques moins visibles de la guerre, bien que latentes, telle la dépossession territoriale, l'« empreinte invisible du conflit armé »<sup>6</sup>. Une panoplie de conflits de terre trouvent leur origine dans les années de la guerre et du génocide, et même dans le passé plus lointain.

Cette nouvelle configuration politique et économique constituait l'arrière-plan du processus de création d'*El camino*. La dépossession territoriale en temps de paix, qui affecta entre autres la région ixil, fut considérée comme l'agression du moment par le collectif. Si l'un des objectifs de ce document, rappelant les mots de Don Miguel et de Don Santiago de l'IMH, était de passer à l'action : « pas seulement pour penser, mais aussi pour agir »<sup>7</sup>, et que « cette histoire [nous] aide à faire un changement »<sup>8</sup>, il convient de se demander si ces discours mémoriels ont eu des répercussions hors des pages de l'ouvrage en question. Peut-on affirmer que le recours à la mémoire historique ait permis d'articuler un mouvement de résistance, soit une mobilisation sociale, comme l'évoquent les membres du collectif?

## ***1.2 La signification de la terre dans la cosmovision maya***

La question de l'accès à la terre est une constante dans l'histoire du Guatemala. Selon Bettina Durocher, les dynamiques agraires doivent être comprises en tant qu'expression structurelle d'un modèle de développement de concentration de la richesse dans les mains de quelques individus, au-delà de leur caractère conflictuel du point de vue socio-économique<sup>9</sup>. La terre constitue donc un espace de pouvoir et, dès la conquête, elle détient une sensibilité

---

<sup>5</sup> Voir p. 40 du chapitre 1.

<sup>6</sup> González Urzúa, *La lucha por la recuperación...*, p. 1.

<sup>7</sup> Traduit de: « no sólo para pensar sino que también actuar ». Entrevue avec Don Miguel, le 18 juillet 2017.

<sup>8</sup> Traduit de: « esa historia nos va a ayudar a hacer un cambio ». Entrevue avec Don Santiago, le 9 août 2017.

<sup>9</sup> Camacho Nassar, *Tierra, identidad y conflicto en Guatemala*, p. 19.

politique primordiale<sup>10</sup>. Il convient cependant d'établir ce qui est entendu par la notion de « terre ». La définition du géographe Carlos Camacho stipule que la terre consiste, dans un premier temps, en un moyen de production dont les droits de possession sont susceptibles d'être contestés et, dans un deuxième temps, en l'incarnation d'un territoire ethnique, national, traditionnel, sacré et communautaire auquel s'ajoute un ensemble de valeurs historiques, culturelles et idéologiques<sup>11</sup>. La terre détient ainsi, de façon simultanée, des dimensions matérielle et symbolique.

Afin de saisir la signification d'une mobilisation citoyenne comme celle des habitants de Tzabal, il convient pareillement de présenter la dimension spirituelle de la terre, l'incarnation du territoire, dans la cosmovision maya, et celle des Ixils spécifiquement. Si les différents moments d'usurpation territoriale ont impliqué la perte de terres et le déplacement de milliers d'individus, la compréhension de ces phénomènes demeurerait fragmentaire en l'absence d'une discussion sur la signification de la relation spirituelle que les Ixils entretiennent avec la terre. Le terme cosmovision se réfère aux

« visions du monde et de la vie de diverses cultures, dans lesquelles des éléments terrestres non humains et d'autres éléments extraterrestres au sens propre ne sont pas seulement présents dans les cosmogonies et mythes fondateurs, mais tiennent aussi une place réelle dans la culture contemporaine, marquant l'organisation sociale et la vie quotidienne des groupes concernés »<sup>12</sup>.

À la définition plus générale de la terre offerte par Camacho, il faut ajouter que la dimension spirituelle revêt une importance particulière dans le cas des Ixils, pour qui l'identité culturelle et ethnique est profondément ancrée dans sa géographie<sup>13</sup>. La terre apparaît comme la manifestation spatiale la plus tangible du territoire ixil : elle devient alors « un espace historique d'appartenance et d'identité »<sup>14</sup>.

La notion de « territoire », ou de « terre », se réfère à l'espace vital d'un peuple, ou d'une communauté, qui englobe sa mémoire historique, son champ symbolique et sa

---

10 González Urzúa, *La lucha por la recuperación...*, p. 21.

11 Camacho Nassar, *Guía para la investigación...*, p. 23.

12 Nadia Belaïdi citée dans Julien Barbosa, Julie Canovas et Jean-Claude Fritz, « Les cosmovisions et pratiques autochtones face au régime de propriété intellectuelle : la confrontation de visions du monde différentes », *Revue internationale d'éthique sociétale et gouvernementale*, [en ligne], Vol. 14, No. 1, 2012, p. 2.

13 Durocher, *Los dos derechos de la tierra*, p. 13.

14 *Ibid.*, p. 27.



reproduction sociale, matérielle et culturelle<sup>15</sup>. De plus, la cosmovision maya conçoit que l'être humain forme un tout avec la nature, particulièrement avec les montagnes et les forêts; celles-ci répondent à des fonctions plus spirituelles qu'économiques<sup>16</sup>. Le territoire détient ainsi un caractère sacré, lequel dérive entre autres de l'histoire d'une longue possession ancestrale et du fait que les aïeux continuent d'alimenter le cycle de la vie et de la mort; le territoire incarne ainsi la mémoire et les récits historiques des peuples mayas<sup>17</sup>. De cette façon se dessine un triangle où l'identité, la mémoire et le territoire se trouvent imbriqués l'un dans l'autre; il s'agit d'un trait essentiel de la cosmovision ixil.

À cet égard, la perte de territoire ou de terre implique, au-delà des considérations matérielles mettant en jeu la survie alimentaire d'une population, un affront à l'identité des peuples mayas. D'abord, la dépossession territoriale altère les systèmes traditionnels de production et d'exploitation des ressources naturelles<sup>18</sup>. De plus, comme l'ont été les campagnes de la terre brûlée durant le conflit armé, une atteinte au territoire consiste en une profanation de l'identité et de la mémoire des peuples mayas. Ces opérations armées ont parsemé le territoire de sépultures considérées indignes et ont brûlé les champs de maïs, deux éléments qui incarnent le cycle de la vie et de la mort, elles sont donc porteuses d'une double fonction génocidaire selon la cosmovision maya<sup>19</sup>. La perte de territoire et d'identité sont donc appréhendées en une forme de génocide<sup>20</sup>. Ce détour est un passage obligé afin de saisir l'articulation et l'imbrication entre l'identité, la mémoire et le territoire pour saisir les discours mémoriels dans le mouvement pour la restitution des terres de Tzalbal.

## **2. La nationalisation des terres de Tzalbal**

À trente minutes du village de Nebaj, la principale concentration urbaine de la région ixil, se trouve la communauté de Tzalbal, joignable par une route de terre quelque peu accidentée. La région ixil, située dans le Nord du département du Quiché, est composée de

---

15 Camacho Nassar, *Guía para la investigación...*, p. 23.

16 Durocher, *Los dos derechos de la tierra*, p. 149.

17 *Ibid.*, p. 173.

18 Camacho Nassar, *Tierra, identidad y conflicto en Guatemala*, p. 203.

19 Durocher, *Los dos derechos de la tierra*, p. 173.

20 Cette idée sera développée davantage plus loin, voir p. 107-112 du présent chapitre.

trois municipalités dont Santa María Nebaj, elle-même dotée d'un chef-lieu éponyme<sup>21</sup>. Dans cette municipalité se trouve la microrégion de Tzalbal comportant environ 15 000 habitants dans douze communautés et, dont la plus importante se dénomme aussi Tzalbal; celles-ci, ainsi que toutes les autres communautés de la municipalité de Nebaj ont été inscrites dans le Second Registre de la propriété de Quetzaltenango en 1903<sup>22</sup>.

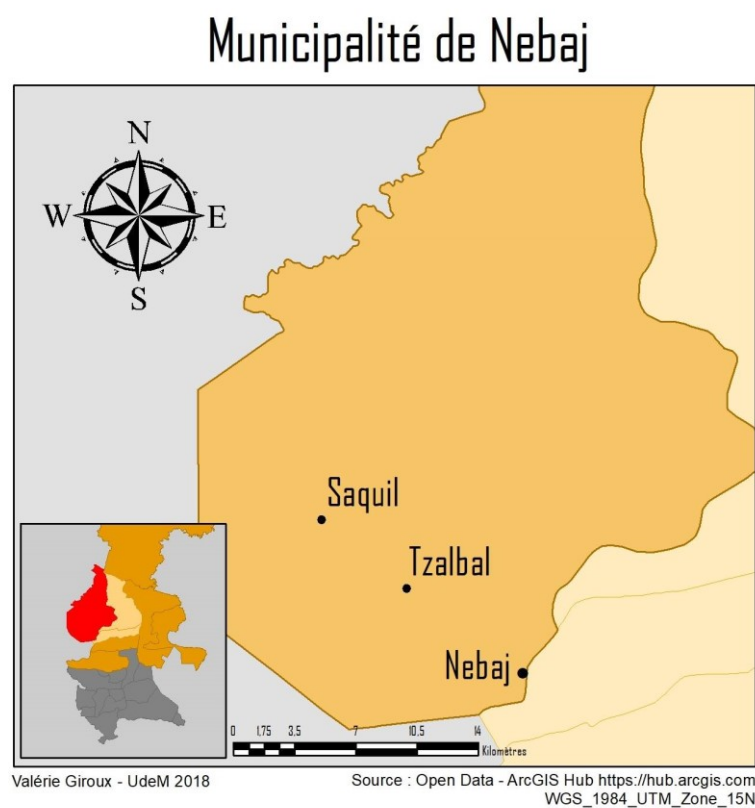


Figure 6 - Municipalité de Nebaj

Cela faisait de la municipalité et de ses habitants les propriétaires en bonne et due forme de ce terrain communal. Toutefois, en 1984, en plein cœur du conflit armé et alors qu'un bon nombre de ses résidents se trouvait dans les Communautés de population en résistance – composées de civils, bien que liées à la guérilla – les terres de la microrégion de Tzalbal passèrent aux mains de l'État en devenant officiellement un « bien de la nation ». C'est l'annonce que fit le Fonds des terres (Fontierras) en 2011 aux habitants de Tzalbal, leur

<sup>21</sup> La région ixil est composée de trois municipalités : Santa María Nebaj, San Gaspar Chajul et San Juan Cotzal.

<sup>22</sup> Les 12 communautés de Tzalbal sont: Xoloche, Tu Chabuc, Canaquil, Batzsuchil, Tzalbal La Laguna, Tzijulché, Corralcay, Xecoxo, Tzalbal, Janlay, Chuche et Vipecbalam.

apprenant ainsi qu'ils vivaient sur des terres qui n'étaient plus les leurs.

### ***2.1 Tzalbal, paysage de guerre***

Rien ne prédisposait Tzalbal à occuper un rôle et une position si stratégiques au cours du conflit armé interne. De façon générale, les *Nebajenses*<sup>23</sup> estiment que la vie était plutôt paisible avant l'arrivée des groupes armés dans la région. C'est ce dont témoigne Don Felipe, né en 1948, qui affirme bien se souvenir de cette époque: « Quand j'étais jeune, il n'y avait pas de vols ni de choses perfides. Nous mangions bien, nous suivions la coutume [maya], nous faisions des célébrations à la maison. Tout était tranquille, il ne se passait rien ». Pour lui, la vie dans sa communauté était calme, voire idyllique : la nourriture ne manquait jamais et il pouvait pratiquer librement sa culture. Il ajoute que : « nous ne savions pas ce qu'était la guerre »; ils ne connaissaient pas le sens du mot ni les réalités du quotidien en temps de guerre<sup>24</sup>. Plusieurs voix se joignent à celle de Don Felipe et appuient la perception que « tout était tranquille »<sup>25</sup>. L'idée nostalgique d'une vie dépourvue d'incidents et de violence, à la veille du conflit armé, renforce la croyance que celui-ci a consisté en une rupture, opposant ainsi une vie de quiétude et de paix laissant ensuite place à une existence de brutalité et de souffrance.

Si quelques individus ont dépeint ces années de vie dans leurs communautés de façon exclusivement positive, d'autres y voyaient des années empreintes d'exploitation sur les chantiers de construction des routes publiques et les plantations de la côte du Pacifique. Une proportion significative des personnes interrogées entrevoit cette période d'une manière idéalisée; la vision d'un havre de paix à laquelle ils se rapportent est souvent employée pour se référer à la réalité vécue dans leurs communautés natales ou de résidence. Les événements plus « traumatiques » dans les mémoires individuelles sont associés à des épisodes survenus à l'extérieur de leurs communautés et impliquant la responsabilité d'agents extérieurs, tels

---

23 Le terme « Nebajense » désigne les habitants de la municipalité de Nebaj.

24 Traduit de: « Cuando me crecí, no había robo, no hay cosas perfidas, como comemos bien, hacía su costumbre de antes, se hace unas celebraciones en la casa, tranquilo, no hay » et « No sabemos qué es guerra ». Entrevue avec Don Felipe, le 20 juillet 2017.

25 Entrevues avec Don Manuel, le 18 juillet 2017; Don Rigoberto, le 3 juillet 2017; Don Tomás, le 13 juillet 2017; Doña Magdalena, le 13 juillet 2017.

l'État, les *finqueros* ou encore les *ladinos* de façon plus générale<sup>26</sup>.

La présence de l'EGP dans la région précipita l'arrivée de l'armée dans le Nord du Quiché. En 1976, la région était alors militarisée de façon significative et l'armée implanta des bases militaires dans la *finca* La Perla, les chefs-lieux des trois municipalités ixil en plus de quelques autres communautés<sup>27</sup>. Don Tomás me partage sa perception du changement survenu dans la région : « Auparavant, bien, tout était tranquille, il ne se passait rien. Mais soudainement, quand nous sommes allés à Nebaj, alors là, quelqu'un nous intercepta et nous donna un papier d'identification, pour entrer et sortir. Je ne savais pas ce qu'ils voulaient »<sup>28</sup>. C'est ainsi que, promptement, l'armée renforça sa présence dans la région.

Le massacre de Panzós en 1978 marqua le passage vers une forme de violence contre-insurrectionnelle plus meurtrière et constitua un prélude au génocide à venir<sup>29</sup>. Dans les années subséquentes, l'armée commit un grand nombre de violations de droits humains dans le Quiché, le département ayant connu le plus de massacres durant le conflit armé<sup>30</sup>. La politique de la terre brûlée, instaurée sous le règne de Romeo Lucas Garcia, détruisit entièrement ou partiellement quatre-vingt-dix communautés du territoire ixil. Cela signifie qu'entre 70% et 90% des communautés de la région ont été anéanties en l'espace de trois années, soit de 1980 à 1983<sup>31</sup>. Tz'albal figure sur la liste des maints villages rasés lors des campagnes de la terre brûlée. La CEH répertoria de multiples violations des droits humains dans cette communauté, dont les bombardements de 1980 et de 1982, sans oublier les maintes persécutions telles la

---

26 La majorité des personnes interviewées, soit 14 sur 20, sont nées et/ou vivent dans une des communautés de la microrégion de Tz'albal. Il est possible d'affirmer que le conflit de terre le plus important qu'a connu la région concerne la *finca* La Perla appartenant à José Luis Arenas. Les personnes interrogées n'ont pas été affectées par la dépossession de ces terres, qui sont situées plus loin, au Nord de Nebaj et de Chajul. Cela peut expliquer pourquoi Durocher stipule que les Ixils ont l'habitude de dire qu'il n'y avait pas de conflits terriens avant l'arrivée des *ladinos* dans la région. Durocher, *Los dos derechos de la tierra*, p. 33.

27 Leticia González S., « Más allá de la montaña: la región Ixil » dans dir. Manolo E. Vela Castañeda, *Guatemala, infinita historia de las resistencias*, Secretaría de la Paz de Presidencia de la República, Magna Terra Editores, Guatemala, 2011, p. 190.

28 Traduit de: « Anteriormente pues todo era tranquilo, nada había aquí pero de repente, cuando íbamos en Nebaj, entonces allí había alguien que nos detiene y nos daba un papel para identificar, al entrar, al salir, no sé para qué querían eso ». Entrevue avec Don Tomás, le 13 juillet 2017.

29 Grandin, *The Last Colonial Massacre*, p. 2 et 132.

30 327 massacres ont été commis dans le département du Quiché, qui occupe environ 13% du territoire national, tandis que 626 massacres ont été commis à l'échelle nationale. CEH, *Guatemala, memoria del silencio*, chapitre 3, p. 257.

31 *Ibid.*, p. 347.

torture et les disparitions forcées<sup>32</sup>. De son côté, *El camino*, relève que: « l'ampleur de l'agression militaire était telle qu'il n'est possible de préciser le nombre de fois que l'armée pénétra dans la zone de Tzalbal. En 1980, la population s'est déplacée totalement, l'armée avait rasé le village et détruit des maisons, des semences et des récoltes »<sup>33</sup>.

Si Tzalbal fut le théâtre d'une panoplie d'actes de violence, une fois que ceux-ci s'atténuèrent, l'armée put asseoir et accroître sa mainmise sur la région. Pour ce faire, elle mit en place des *aldeas modelo* où tous les mouvements et les activités de la population civile étaient surveillés et contrôlés par les patrouilles d'autodéfense civile. Le village modèle de Tzalbal, avec un panneau à son orée où était inscrit « Tzalbal, née de nouveau »<sup>34</sup>, fut donc construit aux côtés des ruines encore fumantes des communautés rasées par l'État quelques semaines ou quelques mois plus tôt. L'armée commença ainsi à rassembler une cinquantaine de familles des villages environnants à cet endroit. Tomás, un résident de Tzalbal et forcé de patrouiller au sein des PAC durant le conflit armé, se rappelle qu'« il y avait une base militaire à Tzalbal en 1983, tout le monde était entassé, ils nous réunissaient tous les matins pour faire le compte »<sup>35</sup>. En contrôlant les corps et les territoires, l'armée tentait ainsi de combattre la guérilla par un autre moyen : le développement<sup>36</sup>. En mettant en place de tels dispositifs, comme le relève Durocher, l'armée expropriait par le fait même les propriétaires des terrains où ces *aldeas modelo* s'installaient<sup>37</sup>.

Pendant que cette dépossession territoriale s'opérait, une grande partie de la population de Tzalbal et de la région ixil avait trouvé refuge dans les sommets du Nord du Quiché, où elle se constitua en CPR. Effectivement, entre mars 1983 et octobre 1983, en raison des campagnes contre-insurrectionnelles, il est estimé que plus de 29 000 individus d'origine

---

32 *Ibid.*, p. 334, 346, 358, 393 et 836.

33 Traduit de: « La magnitud de la agresión militar fue tal que no es posible precisar la cantidad de veces que el ejército penetró en la zona de Tzalbal. En 1980 la población se desplazó totalmente, el ejército había arrasado la aldea y destruido casas, siembras y trojas ». IMH, *El camino de las palabras de los pueblos*, p. 424.

34 Traduit de: « Tzalbal, aldea renacida ». Falla, *Negreaba de zopilotes*, p. 367.

35 Traduit de: « había un destacamento en Tzalbal en el año 83, todo amontonado tiene la gente aquí, toda la mañana nos juntaban aquí, siempre contaban cuantas personas había ». Entrevue avec Don Tomas, le 13 juillet 2017.

36 Grandia, *El despojo recurrente al pueblo q'eqchi'*, p. 107.

37 Durocher, *Los dos derechos de la tierra.*, p. 75.

maya ixil durent quitter leurs communautés<sup>38</sup>. L'une d'entre elles était Tzalbal. C'est ainsi que plusieurs nouveaux « Tzalbal » furent recréés dans les replis montagneux où étaient installés les CPR<sup>39</sup>.

## ***2.2 La terre de Tzalbal : de la guerre à la paix***

Si la fuite de la population vers ces zones de refuge a été dépeinte comme une forme de résistance par l'IMH, il n'en reste pas moins que cela facilita l'appropriation des terres laissées vacantes suite à cet exode. Le 11 mai 1984, alors que Tzalbal était légalement constituée en *aldea modelo*, la propriété communale de Nebaj fut démembrée d'une partie de son territoire. Effectivement, alors que la population de Tzalbal se trouvait réfugiée dans les CPR du Nord du Quiché, ou bien sous le contrôle de l'armée dans l'*aldea modelo*, trente-trois *caballerías* et huit *manzanas* (soit près de 1500 hectares) du territoire de Tzalbal passèrent aux mains de l'État<sup>40</sup>. Le maire de l'époque, Jacinto de Paz Pérez, fut contraint par l'armée de signer un document faisant officiellement de ces terres un « bien de la nation ». Ce transfert de propriété se réalisa loin du vu et su de tous et, surtout, sans l'approbation des habitants desdites terres, comme en témoigne Don Rigoberto, ex-PAC et résident de Tzalbal : « seule l'armée gouvernait à l'époque, et comme c'était leur ordre, les fonctionnaires du gouvernement, de l'INTA, sont venus »<sup>41</sup>.

En 1996, une fois les Accords de paix signés, les membres des CPR entrevoyaient la possibilité de demeurer dans les montagnes du Nord du Quiché, où certains vivaient depuis environ quinze ans; celles-ci étaient plus fertiles et plus vastes que leurs anciennes parcelles. Toutefois, l'État leur interdit d'y rester et même de retourner dans leurs communautés de résidence précédant la guerre. Il leur proposa plutôt de s'installer dans des colonies dans la

---

38 Sentencia por Genocidio y Delitos contra los Deberes de Humanidad contra el pueblo Maya Ixil, 10 mai 2013, p. 32.

39 Esta tierra es nuestra. « Población desarraigada y restitución de la tierra de Tzalbal », *Centro de Medios Independientes*, [en ligne], 26 décembre 2014, <https://cmiguate.org/poblacion-desarraigada-y-restitucion-de-la-tierra-de-tzalbal/> (page consultée le 31 mars 2018).

40 Voir p. 91 pour la carte indiquant le territoire nationalisé. Voir l'annexe 4 pour accéder au document de l'INTA indiquant les terres de la microrégion de Tzalbal

41 Traduit de: « sólo el ejército gobernaba en ese tiempo y como era orden de él vinieron los funcionarios del gobierno INTA ». L'INTA est l'organisme gouvernemental administrant les propriétés terriennes. Aujourd'hui, il s'agit de Fontierras. Entrevue avec Don Rigoberto, le 3 juillet 2017.

municipalité d'Uspantán et dans le département de Retalhuleu. Ce nouveau déplacement supposait une désarticulation de l'organisation communautaire atteinte dans les CPR en plus d'une éventuelle dilution de la culture ixil<sup>42</sup>. Si une poignée d'individus saisissent ce que certains considéraient comme une opportunité intéressante, la majorité de la population réintégra ses lieux d'origine. Dans certains cas, les terres où ils vivaient avant la guerre avaient été appropriées<sup>43</sup>.

## Microrégion de Tzalbal

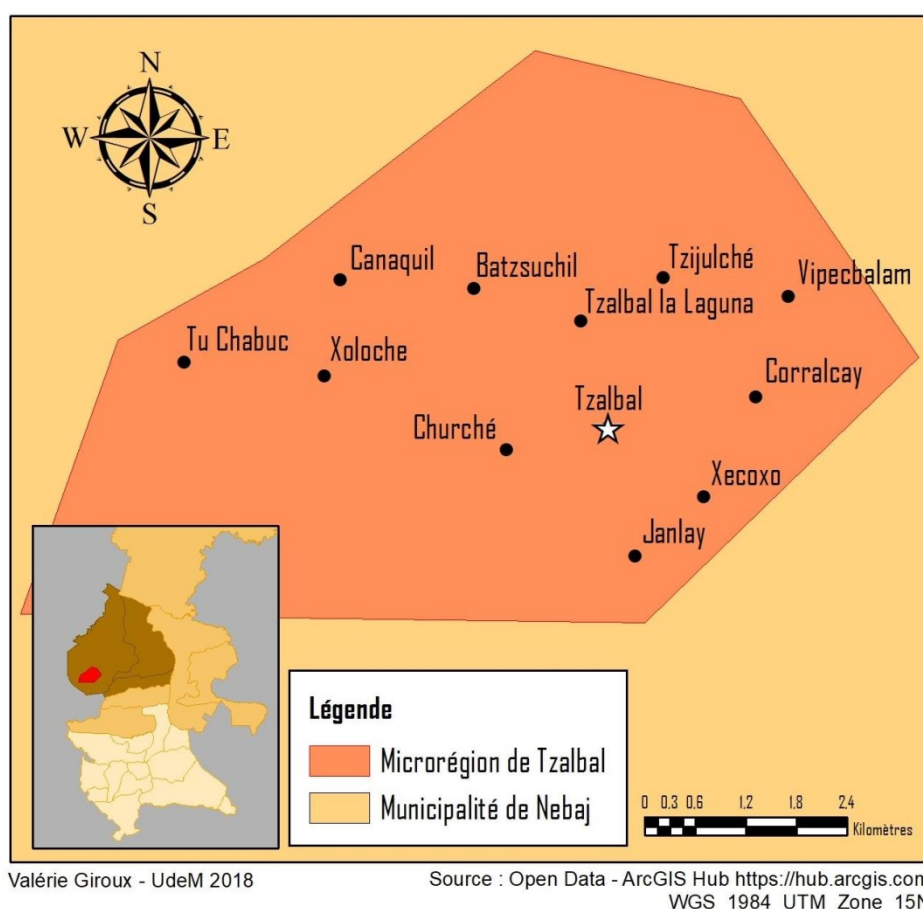


Figure 7 - Microrégion de Tzalbal

<sup>42</sup> Durocher, *Los dos derechos de la tierra*, p. 81.

<sup>43</sup> AVANCSO, *Despojos y resistencias*, p. 57 et Entrevue avec Don Felipe, le 20 juillet 2017.

Le cas de l'usurpation des terres de Tzalbal est à replacer dans un contexte bien plus ample. La volonté d'ouverture du pays aux capitaux étrangers, dans le cadre de la prolifération des investissements néolibéraux dans le continent latino-américain, aurait incité l'État guatémaltèque à mettre fin au conflit armé et à signer la paix avec la guérilla. En ce qui concerne la région ixil, une préoccupation majeure de ces communautés fut l'arrivée de mégaprojets hydroélectriques dans leur territoire. Cela se traduirait donc par une nouvelle dépossession territoriale menée, cette fois-ci, par des entreprises transnationales<sup>44</sup>.

### **3. Les discours mémoriels dans le mouvement pour la restitution des terres de Tzalbal**

Maintenant que l'histoire locale de Tzalbal ainsi que les implications identitaires et symboliques du territoire pour les Ixils ont été présentées, le lecteur est à même de mieux appréhender la signification de la nationalisation des terres de Tzalbal pour ses habitants. Cette section s'attardera sur la nature et les fonctions de la mémoire et des récits historiques dans ce mouvement pour la défense du territoire. Les différents recours à la mémoire historique ont stimulé la résistance à Tzalbal et ont offert une lecture nouvelle des causes et de la nature du conflit armé interne et du passé plus lointain. Les récits historiques véhiculés par cette mobilisation citoyenne apportèrent un éclairage singulier sur la situation de leurs terres aujourd'hui. Aux yeux des narrateurs, résidents de Tzalbal et pour la plupart âgés entre 50 et 70 ans, qu'ils aient vécu dans les CPR ou qu'ils aient fait partie des patrouilles d'autodéfense civile dans le village modèle de Tzalbal durant le conflit armé, ces circonstances révéleraient que l'usurpation territoriale était une dimension intrinsèque aux objectifs des campagnes contre-insurrectionnelles des années précédentes dans la région et qu'elle serait la manifestation de la guerre par d'autres moyens, voire d'un nouveau génocide. Les lignes suivantes traitent de la question dont la mémoire et les récits historiques servent à expliquer les passés et le présent de violence, mettant ainsi en relation les questions mémorielles et de violations de droits humains avec les dynamiques du néolibéralisme post-conflit.

---

<sup>44</sup> González Urzúa, *La lucha por la recuperación...*, p. 75.



### ***3.1 Geominas : les balbutiements du néolibéralisme dans la région ixil***

En 2000, une licence d'exploration était accordée à Geominas, filiale de l'entreprise minière états-unienne Double Crown Resources. La présence de barytine, utilisée par l'industrie pétrolière, aux alentours de la communauté de Salquil, dans la municipalité de Nebaj, suscita l'intérêt de cette compagnie. Un an plus tard, Geominas obtint le droit d'exploitation à ciel ouvert dudit métal sur une zone de neuf kilomètres carrés, appelée Corralcub<sup>45</sup>. Si le maire de la municipalité de Nebaj approuva les opérations de Geominas en 2003, la population ne fut pas consultée au moment d'autoriser la création d'un tel projet. C'est à l'occasion de la visite de l'ingénieur et représentant de la compagnie, Jorge Luis Avalos Austria, en février 2010, que la communauté apprit que Geominas détenait la permission d'exploiter la barytine de Corralcub. Face à cette annonce, les habitants de la communauté de Vijolom II manifestèrent leur opposition à ce projet non consenti en expulsant Avalos Austria<sup>46</sup>.

Don Sebastián, ayant accompagné de près la mobilisation contre cette entreprise, affirma que ce cas inaugura le mouvement pour la défense du territoire dans la région depuis la signature des Accords de paix<sup>47</sup>. Il raconte que, face à cette nouvelle, les résidents des autres communautés de la région s'alarmèrent, préoccupés que de tels permis puissent exister sur leur territoire sans qu'elles en aient eu connaissance. Ainsi, les résidents de Tz'albal et d'autres communautés convoquèrent des assemblées communautaires afin de réagir à cette situation inquiétante aux yeux de plusieurs. À ces occasions, les habitants de ces communautés signifièrent leur refus face à l'exploitation des ressources naturelles sur leur territoire, tandis qu'une partie de la population voyait d'un bon œil l'arrivée de tels projets économiques considérant qu'ils pouvaient être une source d'emploi et que la lutte contre le « développement » était en quelque sorte une nouvelle manifestation du communisme. Les habitants ayant pris le parti de la défense de leurs terres écrivirent le *Memorial de Memoriales*, le « Mémorial des mémoriaux », soit un ensemble de sept communiqués communautaires contenant les revendications des peuples mayas du Nord du Quiché. Celles-ci consistaient en : la demande d'une nouvelle loi minière, l'annulation des permis déjà existants,

---

<sup>45</sup> IMH, *El camino de las palabras de los pueblos*, p. 429.

<sup>46</sup> Conversation informelle avec Don Sebastián, le 12 juillet 2017.

<sup>47</sup> Entrevue avec Don Sebastián, le 2 juillet 2017.

la fin de l'octroi de nouveaux permis, la garantie de la vie des défenseurs du territoire et le respect de l'opinion des communautés affectées par les projets d'exploitation des ressources naturelles<sup>48</sup>. Ce mémorial fut transmis au Congrès de la République du Guatemala en mai 2010, afin que ces revendications soient prises en considération par le gouvernement et qu'elles soient connues publiquement.

La venue de Geominas dans la région amena les résidents des villages voisins de Salquil, près du site minier convoité par l'entreprise, à se remémorer la première incursion d'explorateurs miniers en ce même endroit, à la veille du génocide des années 1980. Don Santiago, résident de Salquil, affirme que la compagnie était arrivée pour la première fois à la fin des années 1970. Selon la mémoire des habitants, Geominas se retira lorsque la violence gagna en intensité. Ce n'est qu'en 2000, au lendemain de la signature des Accords de paix, qu'elle réapparut<sup>49</sup>. Pour lui, ainsi que pour d'autres habitants de la région, le retour des investisseurs miniers dans les hautes terres de Nebaj à la suite des massacres des années 1980 ne serait pas anodin. Cet événement aurait aussi amené les personnes opposées à ce projet d'extraction minière à reconsidérer les causes et la nature même de la violence ayant ravagé la région dans les années 1980<sup>50</sup>. Au moment des événements, un habitant de la région stipulait : « tout serait occupé par des entreprises si nous n'avions pas survécu, mais le problème c'est qu'ils reviennent encore, mais d'une autre façon »<sup>51</sup>. Aujourd'hui, le cas de l'entreprise Geominas semble être une affaire du passé, étant donné que la compagnie aurait visiblement renoncé à exploiter la barytine<sup>52</sup>. Cette histoire peut être perçue comme l'origine du mouvement pour la défense du territoire dans la municipalité de Nebaj dans le contexte post-conflit. L'opposition au projet de Geominas, incarnée par la création du Mémorial des mémoriaux, constitua la naissance d'un nouveau cycle de mobilisation sociale à venir dans la région. Le départ vraisemblablement définitif de l'entreprise démontrerait le succès des efforts

---

48 Memorial de Memoriales de las comunidades del Norte del departamento del Quiché.

49 Entrevue avec Don Santiago, le 9 août 2017.

50 Voir José Luis Sanz et Julio López. « La semilla y la piedra », 2011, 57 minutes, [en ligne], <https://vimeo.com/70703529> (page consultée le 10 avril 2017).

51 Traduit de: « Todo estaría ocupado por empresas si no hubiéramos sobrevivido. Pero el problema es que ellos ya vienen de nuevo, ahora de otra forma ». *Ibid.*

52 Si la compagnie semble s'être retirée, j'ai été informée que certains habitants affirment que des camions de l'entreprise circulent la nuit, ce qui laisse supposer à certains que l'entreprise extrait la barytine de nuit de façon illégale. Entrevue avec Don Santiago, le 9 août 2017.

déployés par les habitants de la région, inaugurant ainsi une première mobilisation réussie et concluante dans la région depuis la signature de la paix.

### ***3.2 Une nouvelle qui dérange: la nationalisation des terres de Tzalbal***

Près d'un an après la création du *Mémorial des mémoriaux*, en mai 2011, un représentant de Fontierras arriva à Tzalbal pour annoncer que les terres sur lesquelles la population vivait appartenaient à l'État depuis 1984. Très rapidement, les communautés concernées et leurs 15000 habitants affectés par cette amputation territoriale convoquèrent des rencontres et une assemblée générale afin de faire le point sur la situation, mettre en commun l'information, en plus de statuer sur la démarche à adopter devant de telles circonstances. Ils décidèrent de demander la restitution des terres nationalisées durant le conflit armé interne, de créer une commission sur la question, ainsi que de recourir à des services juridiques afin d'annuler l'appropriation des terres de Tzalbal du titre de propriété terrienne de la municipalité de Nebaj.

L'annonce de cette nouvelle ne signifiait pas pour autant que les habitants de Tzalbal étaient expulsés de la zone nationalisée, bien que planait, et plane toujours, la menace d'une évacuation, d'un nouveau déplacement forcé, ou encore de l'implantation d'un projet d'exploitation des ressources naturelles. Comme l'explique Ramón Cadena, l'avocat en charge du cas des terres de Tzalbal : en arrière-plan de tout cela, il existe plusieurs entreprises souhaitant construire des barrages hydroélectriques dans la région<sup>53</sup>. Effectivement, les résidents de Tzalbal se disent inquiets face à l'éventualité que le gouvernement puisse autoriser à sa guise un tel projet sans leur consentement. C'est pourquoi ils, ex-membres des CPR et ex-patrouilleurs, choisirent de se mobiliser afin d'obtenir l'annulation de la nationalisation de 1984 pour s'assurer l'accès et la possession des terres sur lesquelles ils vivent. Il convient également de souligner que certains habitants de Tzalbal, surtout des ex-PAC appuyant l'armée et le pouvoir oligarchique selon les narrateurs, s'opposent à cette lutte qu'ils considèrent une nouvelle manifestation du communisme qu'ils avaient voulu éradiquer durant le conflit armé. Il ne va pas sans dire que leurs mémoires sont par le fait même exclues de la lutte pour la récupération des terres de Tzalbal. Ainsi, les narrateurs au centre de cette

---

<sup>53</sup> « Comunidad de Tzalbal Quiché, busca recuperar sus tierras », [en ligne], <https://www.youtube.com/watch?v=AFDt7uj-ps8>, (page consultée le 30 novembre 2017).

étude optèrent alors pour demander la « restitution » de leurs terres, considérant que celles-ci avaient été usurpées lors de cette manœuvre juridique. Pour ce faire, leur stratégie consistait à déposer un recours juridique tout en exerçant une pression continue sur le gouvernement en place<sup>54</sup>.

Lorsque les habitants de Tzalbal apprirent que leurs terres avaient été nationalisées durant le conflit armé, certains cherchèrent tout de suite à réunir le plus de renseignements possibles afin de mieux saisir ce qui s'était produit en 1984. Selon *El camino*, au lendemain de la visite de l'ingénieur de Fontierras, le premier réflexe a consisté à puiser de l'information dans le passé<sup>55</sup>. Ainsi, la mémoire occupa une fonction essentielle dès le début de cette mobilisation citoyenne. Les activistes de Tzalbal se tournèrent donc vers les personnes qui vivaient dans la communauté durant le conflit armé, soit plusieurs ex-patrouilleurs. Parce qu'elle se trouvait réfugiée dans les CPR, la majeure partie de la population n'avait jamais eu connaissance de cette histoire. Toutefois, lorsque Tzalbal se constitua en *aldea modelo*, des dizaines de familles y furent rassemblées; bien que les membres de ces familles eurent à collaborer avec l'armée, la mémoire de ceux appuyant cette lutte devint alors précieuse afin de comprendre ce qui avait mené à la nationalisation des terres en 1984. Bien que les résidents du village modèle ne savaient pas que leurs terres avaient été usurpées durant le conflit armé, ils purent se remémorer des détails qui permirent de reconstituer cet événement.

D'abord, les souvenirs de ceux qui avaient vécu dans le village modèle de Tzalbal durant la guerre réussirent à identifier le maire en place à l'époque. Puis, certains se remémorèrent qu'une poignée de patrouilleurs civils avaient été réunis afin de mesurer et de photographier les terrains environnants. Un ex-patrouilleur spécifia que l'armée leur avait indiqué que l'objectif était de répartir les terrains parmi les familles qui résidaient à Tzalbal à ce moment<sup>56</sup>. Un autre intervenant affirma que, malgré le fait que certains avaient trouvé la chose suspecte, personne n'avait osé s'y opposer, ni même poser de questions en raison du climat de peur qui régnait. Finalement, *El camino* rapporte aussi qu'un homme âgé observa que des représentants de l'INTA – l'organisme gouvernemental administrant les propriétés

---

<sup>54</sup> Voir l'annexe 5 pour accéder à la lettre que les communautés de Tzalbal envoyèrent à Fontierras.

<sup>55</sup> IMH, *El camino de las palabras de los pueblos*, p. 425.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 426.

terriennes – étaient présents lorsque les patrouilleurs étaient partis mesurer les terres entourant Tzalbal :

« j’ai été dans les patrouilles civiles, l’armée a donné l’ordre, elle a dit “cherchez huit éléments/types et rapidement” m’a dit l’armée, que je prépare sa nourriture pour trois à quatre jours, c’est ce que m’a dit l’armée, j’ai cherché les huit personnes, ces huit personnes ont accompagné l’INTA. C’est l’INTA qui est venu. C’était comme ça les quarts à chaque quatre jours pour appuyer l’INTA »<sup>57</sup>.

Ainsi, à l’aide de la mémoire de ces individus, les habitants de la région commencèrent, peu à peu, à reconstituer, à reconstruire l’histoire de la nationalisation des terres durant le conflit armé. Malgré les divisions créées par la guerre - certains s’unirent aux CPR tandis que d’autres rejoignèrent volontairement ou non les PAC- plusieurs habitants de Tzalbal s’allierent afin de défendre leur bien commun : leur territoire. Bien qu’elle se produisit en 1984, les souvenirs, qui reposaient dans la mémoire de certaines personnes, furent réactivés. Ils acquirent un nouveau sens et une nouvelle importance vingt-sept années après les faits. Le recours à la mémoire se trouvait au cœur des premières démarches entamées pour mettre en marche cette mobilisation communautaire.

### ***3.3 La lutte des abuelos***

Une fois que les bases de la mobilisation communautaire furent établies, la Commission des terres, formée par les représentants des villages de la microrégion de Tzalbal, commença à réunir de l’information sur l’usurpation de ces terres<sup>58</sup>. Une première étape fondamentale consistait à consulter et à examiner le titre de propriété terrienne de la municipalité de Nebaj, auquel les terres de Tzalbal correspondaient. S’il s’agissait d’une démarche visant à former un dossier de preuves qui permettrait aux résidents de la région d’annuler la nationalisation de leurs terrains, cette étape s’est avérée fondamentale dans la reconstruction de l’histoire de l’inscription des terres municipales. Effectivement, le titre de propriété se trouvait dans le Registre de la propriété terrienne de Quetzaltenango et indiquait que l’inscription avait été

---

<sup>57</sup> Traduit de: « yo estuve en la patrulla civil el ejército dio la orden, dijo, busque ocho elementos/tipos y ágil [rápido] me dijo el ejército, que prepare su comida para tres o cuatro días, así me ordenó el ejército, lo busqué las ocho personas, estas ocho personas acompañó el INTA. Es el INTA que vino. Así fue los turnos de cada 4 días para apoyar el INTA ». *Ibid.*, p. 426.

<sup>58</sup> Les communautés de Tzalbal reçurent l’assistance juridique de la Commission internationale de juristes (CIJ) afin de faire valoir leurs revendications pour la restitution de leurs terres.

complétée en 1903. Cela faisait de la municipalité et de ses habitants les titulaires en bonne et due forme des 1428 *caballerías*, soit 608 kilomètres carrés, qui constituaient la terre communale de Nebaj. Ces archives rendaient également compte d'une longue histoire de démarches juridiques entamées par les représentants communautaires de Nebaj au début du XXe siècle, révélant ainsi l'acharnement et la détermination dont ils avaient dû faire preuve afin d'obtenir le titre de propriété tant convoité.

Cet épisode devint un fait marquant pour les activistes impliqués dans le mouvement pour la récupération des terres de Tz'albal. Cette histoire, auparavant peu ou totalement méconnue, se tailla une place cruciale dans le récit des habitants de la microrégion. Elle aurait émergé, selon Don Sebastián, des démarches juridiques entreprises pour la restitution des terres de Tz'albal. À la lumière des renseignements contenus dans ces archives, un des avocats impliqués dans ce dossier les informa que leurs ancêtres avaient lutté pendant dix-neuf ans afin d'enregistrer les terres au nom de la communauté. Ainsi, en plus de rendre compte de l'ampleur de la tâche entreprise par leurs aïeux, ces documents révélaient que ceux-ci avaient déboursé 7000 pesos pour obtenir le titre de propriété, bien que le double leur était réclamé à l'origine. Don Sebastián affirme que cela signifie possiblement que les *abuelos*, leurs ancêtres, avaient réussi à négocier le prix de cette transaction et qu'ils avaient dû travailler dans les *fincas* pour réunir la somme demandée<sup>59</sup>.

La prise de connaissance de ces documents impliqua donc la découverte d'un passé généralement méconnu par les habitants de la région. Celui-ci devint une sorte de moment fondateur, une origine à laquelle les narrateurs se réfèrent fréquemment, témoignant des efforts, des sacrifices et de la détermination des *abuelos* afin d'assurer leur accès à la terre. Dans certains cas, cette histoire prend des allures presque mythiques, rappelant les récits « épiques » de la résistance du peuple ixil véhiculés dans *El camino*. Le témoignage de Don Tomás renvoie à cette idée:

« Ils [les ancêtres] allaient à Xela [Quetzaltenango] à pied et ils apportaient des *tostadas*, des *pinoles*, seulement ça, avec un peu d'eau pour la route, ils les mangeaient comme ça, sans plus, avec de l'eau froide. Alors, ils y allaient aussi à

---

<sup>59</sup> Conversation informelle avec Don Sebastian, le 18 juillet 2017. Pour un aperçu des processus menés par les peuples autochtones afin d'inscrire leurs terres dans le registre de propriété terrienne voir Falla, *Negreaba de zopilotes*, Introduction.

pied, il n'y avait pas de voitures avant. Ils ont souffert pour que nous ayons nos terrains. »<sup>60</sup>

Il relate ici l'histoire des longs voyages à pied effectués par les *abuelos* pour se rendre à Quetzaltenango. Les dix-neuf années nécessaires à l'inscription de leurs terres dans le registre terrien suggèrent que quelques, voire plusieurs, expéditions de la sorte ont été requises afin de mener à terme cette entreprise. Don Tomás entrevoit dans ces déplacements un passé difficile en raison des conditions éprouvantes dans lesquelles ils se déroulaient. Néanmoins, il dépeint à la fois une résistance triomphante visant à garantir aux générations futures l'accès à des terres.

Face à l'appropriation de leurs terres par l'État, celles que ses ancêtres ont défendues, Don Tomás renchérit : « Ils nous ont enlevé notre terrain, nous en souffrons en ce moment, nous devons aussi voyager et nous avons peu de ressources économiques, mais nous luttons pour qu'il nous revienne, pour que revienne ce que nos ancêtres nous ont laissé ». <sup>61</sup> En se référant ainsi au passé, il trace un parallèle entre la souffrance et le combat de ses aïeux, les comparant avec celles expérimentées par sa communauté dans le présent. Si le titre de propriété terrienne porte l'histoire d'un combat ancestral, ce document trouve également écho dans la mobilisation actuelle des habitants de Tzalbal. Pour Don Tomás, le recours au passé permet de prendre conscience de la réussite de l'entreprise de ses ancêtres pour ainsi motiver une nouvelle initiative visant à récupérer le titre de propriété.

Don Rigoberto offre des paroles semblables : « Nous luttons actuellement comme ont lutté nos grands-parents, c'est ce que nous voyons, leur force. Ils ont marché, à pied, pour aller à la capitale, pour aller à Xela [Quetzaltenango], ils ne se sont pas reposés, et ça, sans chaussures, sans vêtements »<sup>62</sup>. Bien qu'il magnifie probablement les voyages effectués par

---

60 Traduit de: « Ellos se iban a Xela a pie y llevaban tostadas, pinoles, solo para echar agua en el camino, ellos lo comen así no más, con agua fría, entonces se iban también a pie, nada que habían carro antes. ellos sufrieron para que tuviéramos nuestro terreno ». Les *tostadas* et les *pinoles* sont des aliments. Entrevue avec Don Tomás, le 13 juillet 2017.

61 Traduit de: « nos quitaron nuestro terreno, estamos sufriendo ahorita, estamos viajando, no contamos con muchos recursos económicos pero estamos haciendo la lucha para que nos regrese a nuestros manos, lo que nuestros antepasados nos dejaron a nosotros ». Entrevue avec Don Tomás, le 13 juillet 2017.

62 Traduit de: « Estamos luchando como lucharon nuestros abuelos, así pues eso estamos viendo pues, la fuerza. Ellos caminaron a pies para ir a la capital, para ir a Xela, ellos no tienen descanso, sin zapatos, sin ropa ». Entrevue avec Don Rigoberto, le 3 juillet 2017.

ses aïeux, le passé sert d'exemple pour la résistance à mener dans le présent. Au cours d'une réunion de la Commission des terres en juillet 2017, alors qu'il livrait un discours, il se mit à imiter un *abuelo* de 1903 qui marchait, chargé de sacs. Cette performance spontanée illustrait la lutte de leurs ancêtres et toute la souffrance par laquelle ils étaient passés pour pouvoir assurer des terres pour les générations à venir<sup>63</sup>. Don Sebastián joint sa voix à celles de Don Tomás et Don Rigoberto en affirmant que cette histoire lui a beaucoup appris, qu'il s'agit d'une histoire très éloquente, car c'est elle qui leur a permis de vivre sur ces terres aujourd'hui<sup>64</sup>.

Finalement, le recours à l'histoire de l'acquisition du titre de propriété délégitime l'appropriation par l'État des terres de Tzalbal. Don Rafael abonde dans ce sens : « La terre, nous la tenons de nos ancêtres [...] le gouvernement ne nous en a pas fait cadeau, mais elle nous vient bien de nos grands-parents. Peut-être que certains pensent que le gouvernement donne des terres, non, jamais »<sup>65</sup>. L'exposition des démarches ayant mené à l'inscription des terres de toute la municipalité dans le registre terrien dans le passé est une façon de valider le droit de possession des habitants de la région dans le présent, en faisant d'eux les propriétaires en bonne et due forme. Cette histoire confère donc une forme de légitimité aux revendications actuelles pour la restitution des terres de Tzalbal.

La décision de placer ce long processus, ayant porté ses fruits en 1903, en tant que moment fondateur dans la prise de possession légale ou légitime des terres de Tzalbal par leurs habitants n'est pas un choix anodin. Pour plusieurs narrateurs, tels Don Tomás, Don Rigoberto, Don Sebastián ou encore Don Rafael, le bien-fondé de leur démarche repose sur la reconnaissance du principe même de titre de propriété terrienne. Doña Juana, quant à elle, remet en question la pertinence de cette stratégie : « [ce] papier est une violence... nous

---

63 J'ai fait cette observation lors d'une réunion de la Commission des terres en juillet 2017. La réunion s'est déroulée en ixil, pour la majeure partie, ce qui limitait grandement ma compréhension de celle-ci. Néanmoins, certains mots en espagnol, tels « 1903 », « titre de propriété » ou la mention de la ville de Xela (Quetzaltenango), m'ont permis de saisir ce en quoi consistait la mise en scène de Don Rigoberto.

64 Entrevue avec Don Sebastián, le 2 juillet 2017.

65 Traduit de: « La tierra la tenemos de nuestros antepasados ellos son de la tierra, lo dejaron a nosotros y compramos otro poco y el gobierno no nos regaló nuestro sino que son nuestros abuelos. Tal vez algunos piensan que el gobierno regala tierra, no, nunca ». Entrevue avec Don Rafael, le 12 juillet 2017.



sommes ici depuis des milliers d'années »<sup>66</sup>. À son avis, la présence millénaire de son peuple sur ces terres fonde la légitimité de leur droit à occuper le territoire, plus que la possession d'un titre de propriété terrienne ne prenant pas en compte la présence ancestrale des Ixils. Lucía, elle aussi, assure que ces terres sont les leurs si la population continue de les travailler et de les défendre, bien qu'il n'y ait pas de preuves sur papier<sup>67</sup>. Ainsi, certains narrateurs affirment que c'est le démembrement de 1984 qui consiste en un acte de violence, plutôt que l'existence même dudit document, lequel émane du système juridique occidental et non de la conception cosmogonique maya de la terre.

Ce phénomène renvoie à ce que Steve J. Stern nomma « la tragédie du succès » dans le contexte du Pérou colonial; l'idée veut qu'en ayant recours à l'appareil colonial de justice et d'autres mécanismes du colonialisme dans le but de faire valoir leurs intérêts, les autochtones légitimaient, par le fait même, le système colonial<sup>68</sup>. Effectivement, en choisissant ce type de démarche, le mouvement pour la restitution des terres de Tz'albal valide le modèle de propriété terrienne instauré avec la réforme libérale de Justo Rufino Barrios en 1871. Carlos Camacho stipule néanmoins que, pour les Mayas, « cinq siècles de superposition d'un autre système juridique leur ont appris que reconnaître ce dernier était précisément une des stratégies pour défendre leurs droits ancestraux »<sup>69</sup>. En ce sens, cela peut expliquer pourquoi il existe diverses stratégies privilégiées par les habitants de Tz'albal; certains perçoivent leur légitimité à occuper leurs terres dans la présence préhispanique de leur peuple, d'autres misent sur l'autorité accordée par le système juridique occidental afin de fonder leur droit à vivre sur ce territoire<sup>70</sup>.

---

66 Traduit de: « El papel es una violencia... estamos aquí desde miles de años ». Entrevue avec Doña Juana, le 18 juillet 2017.

67 Entrevue avec Lucía, le 19 juillet 2017.

68 Steve J. Stern, *Peru's Indian Peoples and the Challenge of the Spanish Conquest: Huamanga to 1640*, University of Wisconsin Press, Madison, 1982, p. 158-183.

69 Traduit de: « Cinco siglos de superposición de otro derecho les enseñó que reconocerlo era precisamente una de las estrategias para defender sus derechos ancestrales ». Camacho Nassar, *Tierra, identidad y conflicto en Guatemala*, p. 261. C'est également l'idée à laquelle se réfère Miguel de León Ceto, une autorité ancestrale de Nebaj, au sujet des recours juridiques utilisés contre les barrages hydroélectriques Vega 1 et Vega 2: « Nosotros solo estamos utilizando las mismas herramientas jurídicas que históricamente ellos han utilizado para aprovecharse de los recursos de las comunidades » dans Héctor Cordero, « Alcaldía indígena de Nebaj se opone a hidroeléctricas la región Ixil », Prensa Libre, [en ligne], 5 juillet 2017, <http://www.prensalibre.com/ciudades/quiche/impiden-construccion-de-megaproyectos-en-la-region-ixil> (page consultée le 11 juillet 2018).

70 On retrouve également ce phénomène dans l'ouvrage de Florencia E. Mallon. Au sujet d'une communauté mapuche au Chili qui entreprit également des démarches juridiques afin de récupérer ses terres usurpées; elle

Pour justifier leur droit à occuper le territoire, Doña Juana se réfère à la présence millénaire de son peuple sur ces terres, tandis que d'autres narrateurs renvoient à l'inscription de celles-ci dans le registre de propriété en 1903. D'un côté, il existe des silences sur la présence préhispanique des *Nebajenses* dans les discours de certains narrateurs et de l'autre, sur l'inscription des terres dans le registre de propriété dans les discours d'autres narrateurs. Ces différents recours au passé révèlent les divisions au sein des habitants de Tzabal sur la façon dont il faut appréhender la nationalisation de ces terres. Lorsqu'ils apprirent que leurs terres avaient été usurpées pendant le conflit armé, certains considérèrent fondamental que le titre de propriété terrienne retrouve son état original. Toutefois, d'autres estimèrent qu'il était d'une moindre importance étant donné que leur droit à occuper le territoire ne s'appuie pas sur ce document. Durant mon séjour à Tzabal, j'ai été informée des divisions au sein de la communauté au sujet de la signification de la spoliation de leurs terres et l'attitude à adopter face à cela; certaines personnes considèrent comme vaine la lutte pour la restitution des terres parce que la présence ancestrale des Ixils était d'une plus grande valeur que le titre de propriété terrienne. Ces mésententes reposent avant tout sur le choix du moment historique qui fonde le droit des *Nebajenses* à occuper ce territoire. Ainsi, la sélection des événements dans les récits historiques véhiculés par ce mouvement s'avère déterminante dans la légitimation de la mobilisation et des revendications pour la restitution des terres de Tzabal.

### ***3.4 Les dépossession du passé***

Aux yeux de plusieurs activistes militant au sein de le mouvement pour la restitution des terres de Tzabal, la spoliation des terres de Tzabal trouve écho dans une histoire plus longue. Si certains situent leur légitimité à occuper ces lieux par la présence millénaire de leur peuple sur ces sols ou bien dans l'inscription de leurs terrains dans le registre de la propriété en 1903, il existe une tendance plutôt répandue à replacer les tentatives d'appropriation territoriale dans un passé plus lointain. Dans un bulletin de mars 2016 rédigé par le mouvement afin de diffuser l'information au sujet des enjeux territoriaux dans la région, un

---

écrit: « Not all members of the community, however, agreed that a takeover was necessary. Although the majority was in agreement, several considered the strategy foreign to local practice, which had always involved struggle through the courts and staying within the law ». Florencia E. Mallon, *Courage Tastes of Blood: The Mapuche Community of Nicolás Ailió and the Chilean State, 1906-2001*, Duke University Press, Durham and London, 2005, p. 5-6.

article se consacre à situer la nationalisation des terres de Tz'albal dans le cours de l'histoire de la domination des peuples autochtones. Cette domination serait basée sur une dépossession territoriale continue, ce qui aurait été la tâche principale de l'État et des gouvernements successifs<sup>71</sup>. Les modifications non consenties effectuées au titre de propriété de la municipalité de Nebaj consisteraient en une manifestation contemporaine d'un long processus entamé dès la conquête et s'étant accentué avec la réforme libérale de 1871. Si les nombreuses déposessions ont été justifiées soit « au nom de Dieu, du roi, de la nation, du propriétaire terrien, de l'entrepreneur ou bien du progrès », elles auraient été rendues possibles par l'adoption de plusieurs lois<sup>72</sup>. Le récit de l'usurpation historique des territoires mayas inscrit la nationalisation des terres de Tz'albal en continuité avec une succession de lois implantées durant l'époque coloniale et la réforme libérale, qui visaient, elles aussi, à légaliser la dépossession territoriale<sup>73</sup>. Les gouvernements militaires au pouvoir durant les années du conflit armé interne auraient assuré la continuité de l'accaparement territorial, ce qui permit le démembrement du titre de propriété communale de Nebaj<sup>74</sup>.

Les témoignages des narrateurs inscrivent aussi l'usurpation de leurs terres dans une histoire plus longue. Don Manuel associe cette usurpation à une nouvelle menace d'invasion. Il affirme qu'ils n'autoriseront plus d'invasions, comme celle que son peuple a connue il y a plusieurs siècles durant laquelle « ils nous ont enlevé tout ce qui leur plaisait »<sup>75</sup>. Il se rapporte ici à la conquête qui se produisit il y a plus 500 ans; celle-ci aurait été la première invasion expérimentée par son peuple. Il poursuit : « à présent, ils nous ont enlevé [quelque chose] une fois de plus et, cela, nous n'allons pas le permettre »<sup>76</sup>. En invoquant la conquête, il établit un parallèle avec la spoliation actuelle qui s'opère dans sa communauté, qu'il considère comme une nouvelle invasion. Bien que la conquête et la période coloniale eurent un impact très limité dans la région, il s'agit tout de même d'une référence importante de la narration de Don Manuel ainsi que dans l'article. Le même phénomène se retrouve dans le témoignage de Don

---

71 Resistencia de los pueblos. « Memorias de despojo », mars 2016, [en ligne], [https://fr.scribd.com/doc/304928653/B-16-Memorias-del-Despojo#fullscreen&from\\_embed](https://fr.scribd.com/doc/304928653/B-16-Memorias-del-Despojo#fullscreen&from_embed) (page consultée le 5 mars 2018), p. 2.

72 Traduit de: « en nombre de Dios, del rey, de la nación, del finquero, del empresario o del progreso ». *Ibid.*, p. 2.

73 *Ibid.*, p. 2-3.

74 *Ibid.*, p. 3.

75 Traduit de: « quitaron lo que dio la gana ». Entrevue avec Don Manuel, le 19 juillet 2017.

76 Entrevue avec Don Manuel, le 19 juillet 2017.

David; celui-ci affirme que : « ça fait déjà un moment que cette persécution existe, selon ce qu'ils [les ancêtres] nous disaient depuis 500 ans jusqu'à aujourd'hui »<sup>77</sup>. D'après eux, il existerait une continuité directe entre la conquête et la menace à laquelle ils sont confrontés à l'heure actuelle. Ainsi, les narrateurs font référence à la conquête en raison de son potentiel illustrateur; elle permet de démontrer plus puissamment ce que représente la dépossession territoriale du présent tout en l'ancrant dans la longue durée et en visible la structure derrière l'histoire de leur peuple : l'accaparement de leurs terres. La dépossession actuelle devient ainsi une longue continuation de la conquête, la toute première invasion.

### ***3.5 La mémoire revisite les causes du conflit armé***

Si le recours à un passé lointain est courant dans les témoignages recueillis, ils sont également parsemés de références au passé plus récent, soit les années 1970. Pour certains narrateurs, elles consistent en une prémisse à la nationalisation des terres survenue en 1984; la mémoire de cette décennie est donc mobilisée afin d'expliquer ce qui a mené aux démembrements des terres de Tzalbal. Les principaux projets d'exploitation hydroélectrique, présentement en cours de négociation dans la région, commencèrent à être étudiés à partir de 1976, soit quelques années avant l'apogée de la violence<sup>78</sup>. Cela n'est pas passé inaperçu par la population locale, tel que le corroborent les souvenirs de Don Sebastián: « Si je ne me trompe pas, en 1977, 78, ils ont enquêté, une enquête ou un diagnostic, je ne sais pas comment ça s'appelle, ici dans la région ixil, [pour savoir] quels types de minéraux ou de ressources il y a ici. Plusieurs techniciens, ingénieurs de plusieurs pays étaient ici, à Nebaj »<sup>79</sup>.

De son côté, Don Manuel se rappelle que, dès 1976, des individus « passaient chercher quelque chose ici dans la communauté »<sup>80</sup>. À ces yeux, le fait que des personnes se soient montrées intéressées aux ressources naturelles de la région lui permet d'analyser la violence des années 1980 et la situation des terres de Tzalbal sous un nouveau jour :

---

77 Traduit de: « ya viene hace rato esa persecución según lo que nos comentaban desde que más de 500 años hasta ahorita ». Entrevue avec Don David, le 19 juillet 2017.

78 Un catalogue répertoriant les moyennes et grandes centrales hydroélectriques de l'Institut national d'électrification (INDE) de 2001. IMH, *El camino de las palabras de los pueblos*, p. 134.

79 Traduit de: « Si no me equivoco en 1977 al 78, se investigó, se hizo una investigación o un diagnóstico, no sé cómo le llaman, aquí en el área ixil de qué tipos de minerales o de qué recursos hay aquí. Todos los técnicos, los ingenieros de muchos países estuvieron aquí en Nebaj ». Entrevue avec Don Sebastián, le 2 juillet 2017.

80 Traduit de: « ya pasaba buscando algo aquí en la comunidad ». Entrevue avec Don Manuel, le 19 juillet 2017.

« Ils ont commencé, comme ça, à explorer l'endroit en premier pour voir ce qu'il y avait ici, et ensuite ils ont fait un plan pour commencer une guerre ici, pour nous évacuer d'ici, pour nous tuer, parce qu'ils veulent la terre et maintenant ils veulent profiter de la rivière »<sup>81</sup>.

L'annonce de la nationalisation des terres aurait permis aux habitants des communautés affectées par cette mesure de comprendre autrement les motifs derrière les opérations contre-insurrectionnelles dans la région. En effet, à la lumière du présent, la population a connaissance du statut de ses terres et se trouve ainsi en mesure d'offrir une nouvelle lecture de l'histoire. La mise en commun de plusieurs informations, telles la spoliation des terres et les études sur les ressources naturelles réalisées en 1976, permet de reconsidérer les causes du conflit armé. Ainsi, Don Manuel avance que l'objectif de la violence aurait été de déplacer la population dans le but de s'approprier ses terrains et ressources naturelles. À ses yeux, la nationalisation des terres de Tzalbal, alors que ses habitants étaient réfugiés dans les montagnes, confirmerait son hypothèse.

Du même avis, Don Carlos stipule que : « le plan du gouvernement, le plan des militaires, c'est d'exterminer la population, c'est ça, la population, ensuite nous retirer la terre »<sup>82</sup>. Selon Don Carlos et Manuel, la dépossession territoriale ne constitue pas qu'un simple effet collatéral de la violence. Au contraire, ils proposent que cela explique pourquoi l'armée s'attaqua à leur communauté au cours de ces années, qu'elle fait partie intégrante des campagnes contre-insurrectionnelles. Leur objectif consisterait à déplacer la population, afin de prendre possession de ses terres<sup>83</sup>. Cette induction constitue une reconsidération majeure des raisons à l'origine de la participation de l'État dans ce conflit. Bien qu'elle ne soit pas soulevée en tant que cause du conflit armé, ni par le discours officiel de l'État, ni par le rapport de la CEH, cette interprétation consiste en une vérité sociale que certains résidents de Tzalbal mobilisent pour expliquer la violence. Cette logique correspond également à

---

81 Traduit de: « Ellos empezó así de explorar el lugar primero que hay aquí y después ellos hicieron un su plan para hacer una guerra aquí así para sacar a nosotros para matar a nosotros para que ellos quieren la tierra ahorita están que quieren quitar el río ». Entrevue avec Don Manuel, le 19 juillet 2017.

82 Traduit de: « Su plan del gobierno, su plan de militares es terminar la población, cabal la población, después quitar la tierra, robar la tierra ». Entrevue avec Don Carlos, le 12 juillet 2017.

83 Cette idée est présente dans les entrevues avec Don Carlos, le 12 juillet 2017; Don Manuel, le 19 juillet 2017; Don Miguel, le 18 juillet 2017; Don Sebastián, le 2 juillet 2017; Doña Angélica, le 21 juillet 2017 et Javier, le 21 juillet 2017. Elle se retrouve également dans AVANCSO, *Despojos y resistencias*, p. 156.

l'affirmation de Wolfe « the primary motive for elimination is not race (or religion, ethnicity, grade of civilization, etc.) but acces to territory »<sup>84</sup>.

Les enjeux du présent, la dépossession en temps de paix dans ce cas-ci, les amènent à revisiter le passé. Ainsi, ce n'est qu'une fois la guerre terminée que l'accaparement territorial devint une dimension plus apparente du conflit armé. La lutte menée par les narrateurs n'est pas qu'un mouvement visant à annuler la nationalisation des terres de Tzabal, laquelle affecte ses habitants dans le présent. Il s'agit également d'un combat afin de faire valoir leur interprétation historique des causes ayant conduit l'État à commettre des actes d'extrême violence envers ses citoyens, à raser leurs villages, à brûler leurs champs et à les déplacer de leurs communautés. L'histoire de cette nationalisation a une portée plus grande que la simple volonté de récupérer des terres usurpées sur papier : elle consiste aussi en une opportunité de revisiter la nature du conflit et du génocide dont les Ixils ont été la cible.

### ***3.6 Une guerre par d'autres moyens***

Si l'histoire de l'appropriation des terres communales s'est avérée une occasion de reconsidérer les causes et la nature du conflit armé interne, les discours mémoriels des activistes impliqués dans ce mouvement tendent aussi à remettre en question l'idée qu'ils vivent actuellement une ère de paix. La venue, ou le retour, des compagnies d'exploitation des ressources naturelles dans la région est considérée comme une nouvelle menace pour plusieurs narrateurs, dont Doña Daniela. Au sujet de ces entreprises, elle affirme que « même s'il n'y a pas de guerre en ce moment, ils ne tuent pas [...], mais maintenant, ils cherchent la façon d'entrer [...] ils cherchent la façon d'entrer, de détruire »<sup>85</sup>. Pour elle, leur arrivée signifierait donc une nouvelle invasion, une nouvelle destruction. Elle précise que, bien que la guerre soit terminée, l'intention d'anéantir demeure. Par le fait même, elle associe l'œuvre des gouvernements militaires des années du conflit armé à celle des entreprises détenant des intérêts économiques dans la région.

Don Sebastián, membre de l'IMH et militant pour la restitution des terres de Tzabal,

---

<sup>84</sup> Wolfe, « Settler Colonialism... », p. 388.

<sup>85</sup> Traduit de: « aunque no hay guerra ahorita, no matan, [...] pero ahorita busca la manera para entrar [...] ellos buscan como hay que entrar, destruir ». Entrevue avec Doña Daniela, le 18 juillet 2017.

formule une réflexion semblable : « la guerre n'est pas terminée, ils ont seulement changé de vêtements, ils ont enlevé leurs casques militaires et ils ont laissé leurs armes, mais l'idéologie... l'objectif est d'enlever [...] surtout la terre, les rivières, les minéraux »<sup>86</sup>. Il propose explicitement que la guerre n'a jamais été achevée et il estime, tout comme Doña Daniela, que les gouvernements militaires du passé et les entreprises d'aujourd'hui partagent le même objectif : celui de s'approprier leurs terres et leurs ressources naturelles. Ce contexte amène les narrateurs à croire que l'usurpation de leurs terres est intimement liée à l'arrivée de telles entreprises dans leur région, et bien au-delà, laissant supposer qu'il existe un projet d'exploitation des ressources naturelles derrière l'accaparement de leurs terres. L'éventualité de les perdre au profit de ces entreprises, poursuivant les mêmes objectifs que les gouvernements contre-insurrectionnels, signifierait que la guerre continue par d'autres moyens. C'est pourquoi les habitants de Tzalbal ont exposé aux représentants de Fontierras que cette nationalisation ne ferait que provoquer de la conflictualité, de la violence et une nouvelle victimisation de la population ayant vécu dans ce village modèle durant ces années<sup>87</sup>.

Doña Juana soulève une autre manifestation du continuum de la violence et de l'alliance entre les intérêts des entreprises et des gouvernements en temps de paix. Elle signale que la base militaire de San Juan Cotzal, dans la municipalité voisine de Nebaj, est toujours en service. Il en serait ainsi parce que la centrale hydroélectrique Palo Viejo s'y trouve, ce qui l'amène à certifier que « la guerre de fusils s'est terminée, mais la guerre économique continue contre les peuples autochtones et les ressources naturelles »<sup>88</sup>. Pour elle, la nouvelle guerre, soit la « guerre économique » se traduirait entre autres par la remilitarisation de la région, reconduite afin de protéger ces mêmes intérêts. La remilitarisation, ou simplement le maintien des infrastructures militaires implantées durant le conflit armé, consisterait en une indication que la guerre n'a pas dit son dernier mot.

---

86 Traduit de: « La guerra no ha terminado, sólo que cambiaron la ropa, sólo quitaron la ropa militar, quitaron los cascos militares y dejaron las armas pero la ideología, el objetivo es quitar [...] más que esta tierra, más que los ríos, más que son los minerales ». Entrevue avec Don Sebastián, le 2 juillet 2017.

87 Resistencia de los pueblos. « De tierras, territorios y soberanías », décembre 2014, [en ligne], [https://fr.scribd.com/document/270452314/B-13-Queremos-Respeto-sobre-tierras-territorios-y-soberanias#fullscreen&from\\_embed](https://fr.scribd.com/document/270452314/B-13-Queremos-Respeto-sobre-tierras-territorios-y-soberanias#fullscreen&from_embed) (page consultée le 5 mars 2018), p. 33.

88 Traduit de: « Se acabó la guerra de fusiles pero sigue la guerra económica contra los pueblos indígenas y los recursos naturales ». Entrevue avec Doña Juana, le 18 juillet 2017.



C'est pourquoi, en se référant à la nationalisation des terres, Don Manuel envisage: « peut-être que du sang va couler de nouveau, qu'il va y avoir une autre dispute, qu'il va y avoir une autre guerre »<sup>89</sup>. Il suggère même qu'il est possible qu'on tente de les évincer de leur territoire à nouveau. Plusieurs habitants de Tzabal ont fui leur communauté afin de se réfugier dans les montagnes durant les campagnes contre-insurrectionnelles. L'usurpation de leurs terres en 1984 laisse planer l'éventualité d'un nouveau déplacement forcé, en temps de paix cette fois-ci. Celui des années 1980 a impliqué une violence d'une ampleur considérable, ce qui amène Don Manuel à envisager que la nationalisation des terres de Tzabal puisse engendrer un nouvel évincement à feu et à sang.

Le démembrement du titre de propriété terrienne de Nebaj a donc été perçu, par plusieurs, comme une nouvelle pratique contre-insurrectionnelle, comme une tentative d'étouffer les initiatives de développement local selon les modalités dictées par les communautés même. Cette spoliation, parce qu'elle a impliqué la remilitarisation de la région et la continuation des objectifs des gouvernements militaires du conflit armé, est contemplée comme une guerre par d'autres moyens. Effectivement, plusieurs narrateurs affirment que l'usurpation de leurs terres, du moins sur papier, consiste en une nouvelle persécution<sup>90</sup>. Cette dépossession consisterait en une nouvelle façon de faire taire toute tentative d'organisation et de développement communautaire, comme le gouvernement voulut le faire avec la persécution des leaders communautaires, les massacres de civils et la politique de la terre brûlée durant le conflit armé. Les campagnes contre-insurrectionnelles se déploieraient ainsi autant par la dépossession physique que territoriale.

La répression, la violence contre-insurrectionnelle et la fermeture des espaces politiques fait alors la place, une fois la paix signée, à l'économie néolibérale, laissant ainsi de côté les revendications sociales réprimées dans les années 1960 et 1970<sup>91</sup>. Selon Samuel Moyn et Greg Grandin, les processus de justice transitionnelle, l'essor du discours des droits humains et de la mémoire aurait réduit les demandes politiques au niveau des revendications

---

<sup>89</sup> Traduit de: « De plano va a correr sangre otra vez va a haber otra pelea va a haber otra guerra ». Entrevue avec Don Manuel, le 19 juillet 2017.

<sup>90</sup> Persécution est le mot utilisé par Don Carlos, le 12 juillet 2017 et Doña Magdalena, le 13 juillet 2017.

<sup>91</sup> Greg Grandin, « The Instruction of Great Catastrophe: Truth Commissions, National History, and State Formation in Argentina, Chile, and Guatemala », *The American Historical Review*, Vol. 110, No. 1, 2005, p. 47-48.



essentiellement legalistes ou politiques, laissant ainsi de côté les demandes socio-économiques ayant provoqué les ripostes dictatoriales et violentes en Amérique latine<sup>92</sup>. En soulignant les manœuvres économiques entreprises durant le conflit armé et ayant produit leur fruit dans le contexte post-conflit, comme c'est le cas de l'usurpation des terres de Tzalbal, il est possible de saisir plus amplement la violence au Guatemala, voire en Amérique latine, en temps de Guerre froide. Au-delà des violations de droits humains plus connues, nous sommes plus à même de constater les objectifs politiques structurels de ces régimes répressifs au travers de leurs agissements économiques et extractifs<sup>93</sup>, ce que les discours mémoriels des activistes de Tzalbal permettent de mettre en lumière.

### ***3.7 Un nouveau génocide***

Lors de notre entretien, Don Sebastián souleva un paradoxe qui ne serait aucunement anodin selon lui. Les habitants de Tzalbal ont d'abord sollicité la restitution de leurs terres auprès d'Otto Pérez Molina qui œuvra comme président de la République de 2012 à 2015. Molina est également connu pour avoir été aux commandes des opérations génocidaires dans la région ixil de 1982 à 1983, à la veille de la nationalisation des terres de Tzalbal. Les résidents de Tzalbal devaient alors réclamer la restitution de leurs terres à l'un des principaux exécuteurs du génocide des Ixils<sup>94</sup>. Bien que Molina s'était engagé à annuler cette nationalisation par la promulgation d'un accord gouvernemental, le processus n'aboutit pas, sous le prétexte que cette demande n'était pas conforme du point de vue légal<sup>95</sup>. Les habitants de Tzalbal reçurent cette réponse comme un refus révélant le manque de volonté politique du gouvernement de Molina, voire sa complicité dans l'usurpation de leurs terres. Une des manifestations de la continuité des dynamiques du conflit armé peut résider dans le fait que Molina, malgré sa responsabilité dans l'exécution des campagnes contre-insurrectionnelles, ait pu diriger le pays une fois les Accords de paix signés. Toutefois, certains narrateurs ont

---

92 Samuel Moyn, *Not Enough : Human Rights in an Equal World*, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge, 2018, 296 p. et Grandin, « The Instruction of Great Catastrophe », p. 47-48.

93 Horacio Verbitsky et Juan Pablo Bohoslavsky, *The Economic Accomplices to the Argentine Dictatorship : Outstanding Debts*, Cambridge University Press, New York, 2016, 394 p.

94 Entrevue avec Don Sebastian, le 2 juillet 2017.

95 Pour plus de détails sur l'accord gouvernemental, voir Collectif Guatemala, « À Tzalbal, la lutte pour la restitution de la terre durant le conflit armé interne continue », [en ligne], <http://collectifguatemala.org/A-Tzalbal-la-lutte-pour-la-restitution-de-la-terre-nationalisee-durant-le> (page consultée le 31 mars).

interprété le refus de restituer leurs terres comme une façon de donner suite au génocide des années 1980. Si la nationalisation des terres de Tzabal avait été orchestrée en temps de guerre, soit dans le passé, celle-ci fut réactualisée lorsque la tentative de récupération échoua en temps de paix. L'usurpation territoriale se manifestait alors simultanément dans le passé et le présent. Bien qu'elle fût officiellement réalisée en 1984, elle aurait été réitérée en 2014 lorsque le projet avorta. Pour les habitants de Tzabal, ce refus démontrait une continuation du conflit armé, voire du génocide.

Certains narrateurs ont recours au terme « génocide » afin de désigner la situation que connaissent les résidents de Tzabal dans le contexte actuel. Lors d'une manifestation pour exiger l'annulation de la nationalisation, Miguel de León Ceto, une autorité communautaire, déclara : « Aujourd'hui, ils disent qu'il n'y a pas eu de génocide, mais alors pourquoi ont-ils volé la terre ? Ils sont venus tuer, assassiner et voler nos terres. Ils ont tué nos enfants, brûlé les maisons, volé la terre »<sup>96</sup>. Ici, Ceto associe étroitement l'usurpation de la terre au génocide et aux massacres du conflit armé. D'une phrase à l'autre, les références aux assassinats et à l'appropriation territoriale s'entremêlent. Ceto lie par le fait même les massacres et l'usurpation territoriale, suggérant que ces deux phénomènes sont équivalents puisqu'ils répondent à une même logique.

Cette interprétation du conflit armé correspond à l'expression « écocide-génocide » employée par des chercheurs d'AVANCSO afin de désigner les années du conflit armé<sup>97</sup>. Ils le dénommèrent ainsi parce que ces années ont été déterminées par la concrétisation d'un génocide, par une série de massacres et par des opérations de la terre brûlée. À l'étiquette de « génocide », s'ajoute celle d'« écocide », car le « génocide n'a pas seulement été dirigé à l'endroit des peuples mayas »; celui-ci aurait également tâché de détruire les maisons et les cultures agricoles, de tuer les animaux domestiques et sauvages et de bombarder au napalm les zones avoisinantes. Tout cela aurait fait partie intégrante de la stratégie contre-

---

<sup>96</sup> *Ibid.*

<sup>97</sup> Traduit de: « el genocidio no sólo fue dirigido contra los habitantes de las comunidades mayas ». AVANCSO, *Despojos y resistencias*, p. 54.

insurrectionnelle de l'armée<sup>98</sup>. Pour ces chercheurs, tout comme pour Ceto, les attaques envers la population civile sont indissociables de la violence ciblant les éléments de la nature.

Ces deux phénomènes découleraient donc d'une même intention, celle d'exterminer un peuple, les ressources assurant sa survie ainsi que ses référents identitaires et symboliques. Si Ceto et les chercheurs d'AVANCSO situent cet « écocide-génocide » dans le passé, certains narrateurs avancent qu'il se poursuit; ils lient leur situation actuelle à la violence du passé en identifiant la menace qu'ils connaissent aujourd'hui comme un nouvel écocide. Le bulletin d'information de 2016 propose une interprétation du contexte post-conflit renvoyant à cette idée : « Finalement, ce que le système encourage est [...] à nouveau un développement pervers qui anéantit non seulement les personnes, les communautés et les peuples, mais aussi la nature même »<sup>99</sup>. Cet extrait souligne que le contexte économique et politique d'après-guerre reproduit certaines pratiques de la guerre, soit l'annihilation des individus, de la terre et des ressources naturelles; c'est ce à quoi les habitants de la région ont fini par associer le terme « génocide », plutôt qu'à une définition juridique stricte.

De tels propos se retrouvent également dans les entrevues. En se référant à la nationalisation des terres de Tzabal, Don David avance que « ce qui se passe en ce moment, c'est un écocide, c'est la même chose, la même chose, ils veulent nous tuer, ils vont enlever les biens de notre peuple ou de notre communauté, c'est ce que leur arrivée me fait voir »<sup>100</sup>. Pour lui, l'éventualité de l'implantation d'un projet minier ou hydroélectrique, rendu possible par l'usurpation de ces terres, équivaut à un écocide. Celui-ci impliquerait une appropriation des biens de la population. Il mentionne aussi que cet écocide pourrait amener une nouvelle vague d'assassinats. Par ailleurs, en prononçant « c'est la même chose, la même chose », Don David suggère que l'écocide qu'ils vivent à présent consisterait en une répétition d'un phénomène semblable survenu dans le passé, bien qu'il ne précise pas à quel passé il se réfère.

---

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>99</sup> Traduit de: « Al final pareciera ser que lo que impulsa el sistema es [...] de nuevo un desarrollo perverso que aniquila no solamente a las personas, comunidades y pueblos, sino también a la propia naturaleza ». Resistencia de los pueblos. « Memorias de despojo ».

<sup>100</sup> Traduit de: « lo que viene ahorita es un ecicidio es de lo mismo de los mismo que nos quieren matar van a estar quitando los bienes naturales de nuestro pueblo o de nuestra comunidad es lo que me hace ver de que las comunidades con su llegada ». Entrevue avec Don David, le 19 juillet 2017.

Si Don David reste évasif sur le sujet, d'autres narrateurs formulent des interprétations plus explicites, certains allant jusqu'à apposer l'étiquette de « génocide » à la dépossession exercée dans le contexte post-conflit. C'est également le cas de Javier qui affirme que son peuple vit présentement un nouveau génocide : « c'est un autre génocide, parce qu'ils veulent tuer l'humanité, la terre mère. Ce n'est pas qu'ils veulent le faire, mais ils sont déjà en train de le faire »<sup>101</sup>. La perte de territoire, en plus des difficultés économiques qu'elle suppose, a des implications directes sur l'identité des Ixils, ce pour quoi certains perçoivent la dépossession territoriale comme un génocide<sup>102</sup>. En raison de la centralité de la terre dans leur cosmovision, la spoliation de territoire engendre un bouleversement des bases identitaires des Mayas, ce qui signifie qu'un tel phénomène peut se situer « au bord de l'abîme de l'ethnocide »<sup>103</sup>. Le sort réservé à la nature serait intrinsèquement lié à celui de la population qui vit sur ces territoires; le génocide et l'appropriation territoriale deviennent ainsi synonymes<sup>104</sup>. L'expression « mort sociale » s'avère utile afin de concevoir les effets de l'aliénation territoriale chez les peuples autochtones, en raison de la relation qu'ils entretiennent avec la terre et le territoire<sup>105</sup>.

Se considérant impliqués dans un combat pour assurer leur survie, les habitants de Tzalbal interprètent la nationalisation de leurs terres comme un génocide semblable à celui années 1980<sup>106</sup>, tel que le suggère Juana : « C'est la continuité du génocide, ils viennent violenter des vies »<sup>107</sup>. Ici, toutefois, la notion de génocide à laquelle les narrateurs renvoient s'apparente davantage à un génocide culturel considérant qu'une éventuelle expropriation des résidents de leurs terres engendrerait une « mort sociale » plutôt qu'une atteinte à l'intégrité

---

101 Traduit de: « Ya es otro genocidio, porque quieren matar a la humanidad, y a la madre tierra, no es que lo quieren hacer, sino que ya lo están haciendo ». Entrevue avec Javier, le 21 juillet 2017.

102 Durocher, *Los dos derechos de la tierra*, p. 27.

103 Camacho Nassar, *Tierra, identidad y conflicto en Guatemala*, p. 204.

104 Cette association n'est pas seulement du ressort des Ixils. On retrouve ce type d'association dans le témoignage de George Poitras, de la nation Cri Mikisew, qui affirme que: « If we don't have land and we don't have anywhere to carry out our traditional lifestyles, we lose who we are as a people. So, if there's no land, then its equivalent in our estimation to genocide of a people » dans Jennifer Huseman et Damien Short, « "A Slow Industrial Genocide": Tar Sands and the Indigenous Peoples of Northern Alberta », *The International Journal of Human Rights*, Vol. 16, No. 1, 2012, p. 229.

105 Il s'agit de l'expression employée par Andrea Smith pour se référer au contexte nord-américain. Andrea Smith, *Conquest: Sexual Violence and the American Indian Genocide*, Duke University Press, Durham and London, 2005, p. 121.

106 Huseman et Short, « "A Slow Industrial Genocide" », p. 230.

107 Traduit de: « Es la continuidad del genocidio [...] Vienen a violentar vidas ». Entrevue avec Doña Juana, le 18 juillet 2017.

physique, comme l'a impliqué le génocide des années 1980<sup>108</sup>. La catégorie de « structural genocide », formulée par Patrick Wolfe, renvoie à cette idée de « mort sociale » ou bien de génocide culturel. Elle s'avère particulièrement utile afin de se référer à l'expérience partagée par les narrateurs. Ce terme décrit un génocide s'échelonnant sur une période historique étendue, reconnaissant par le fait même « its being abeyance [...] rather than being a thing of the past » tout en visualisant la relation empirique entre le déplacement spatial, les tueries de masse ainsi que l'assimilation bioculturelle<sup>109</sup>.

Aucune instance juridique ne pourrait admettre que de tels agissements constituent un génocide physique comme c'est le cas de Ríos Montt qui a été jugé sur la base des tentatives de détruire physiquement une ethnie, les Mayas ixil dans ce cas-ci. Cependant, d'après certains narrateurs, le génocide n'est pas qu'une affaire du passé et il peut être saisi au travers d'un autre prisme : celui du territoire. Ce terme en est venu à désigner la violence des années 1980 qui se manifeste à présent sous un nouveau jour. Comme Jacques Sémelin le propose, peut-être vaut-il mieux éviter que le monde juridique impose une camisole de force aux sciences sociales<sup>110</sup>. Quant à lui, Ricardo Falla s'ingénie à décroiser la conception juridique du génocide en suggérant qu'il existe un « génocide de basse intensité » dans certaines communautés affectées par les campagnes contre-insurrectionnelles. Falla décèle une série de manifestations de ce type de génocide soulevées par les survivants du massacre de la communauté de Finca San Francisco en 1982, dont la continuation de la pauvreté et de la marginalisation qui « continue de tuer lentement les groupes humains ayant subi le génocide dans son sens strict » et dont les réparations se font toujours attendre<sup>111</sup>. Il resterait encore des agissements en conformité avec les attitudes à l'origine du génocide, dont des attitudes racistes, menaçant ainsi de « répéter le génocide de plusieurs autres façons, même s'il ne s'agit pas de massacres massifs, comme ceux ayant ensanglanté le territoire du Guatemala en

---

108 Dans la Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide, contrairement à un génocide physique qui se caractérise par « the death of members of a group or injuring their health or physical integrity », un génocide culturel se définit ainsi: « destroying the specific characteristics of the group ». Une des manifestations d'un génocide culturel est: « forced and systematic exile of individuals representing the culture of a group », il s'agit précisément de la menace qui plane sur les habitants de Tz'albal d'après les narrateurs.

109 Wolfe, « Settler Colonialism... », p. 403.

110 Jacques Sémelin cité dans Falla, *Negreaba de Zopilotes*, p. 33.

111 Traduit de: « Genocidio de baja intensidad: marginación que sigue matando lentamente a los grupos humanos que sufrieron el genocidio en sentido estricto ». *Ibid.*, p. 376.

1982 »<sup>112</sup>. Par conséquent, plus qu'un seul acte de génocide, il y existerait une politique génocidaire, dans une logique de mort silencieuse, étant donné que la même dynamique persiste, soit celle de détruire les pauvres et les peuples autochtones<sup>113</sup>. Ceci nous permet d'éviter de percevoir ce phénomène simplement comme ce que Dirk Moses appelle « genocidal moments », mais plutôt comme une structure soutenant et modelant une histoire plus longue<sup>114</sup>. Ce « génocide structurel » de Wolfe ou bien ce « génocide de basse intensité » de Falla se manifesteraient également par les tentatives d'étouffer la mémoire du génocide des années 1980<sup>115</sup>.

Effectivement, peut-être faut-il comprendre ce phénomène sous un nouvel angle, soit en prenant en compte l'interprétation des personnes qui y ont survécu. Les récits véhiculés par les activistes de Tz'albal reflètent précisément cette idée : certes, la violence a diminué en intensité, mais le génocide n'est pas terminé, il se présente sous un autre visage. Les versions du passé mobilisées par cette lutte citoyenne constituent des outils de résistance; il ne s'agit pas uniquement d'un combat contre les récits hégémoniques, mais le recours à la mémoire confère une forme de légitimité et d'autorité aux revendications de ce mouvement. Celui-ci ancre la situation des terres de Tz'albal dans l'histoire du conflit armé et du génocide ainsi que dans un passé remontant jusqu'à la conquête.

\*\*\*

Ce chapitre visait à démontrer les façons dont la mémoire et les récits historiques sont incorporés dans un mouvement de la défense du territoire dans le Guatemala post-conflit. À la lumière de la transformation et de la continuation de la violence au lendemain de la signature des Accords de paix, les activistes se mobilisant pour changer leur présent font appel au passé afin de comprendre et de confronter des enjeux contemporains. Partant de la prémisse que la mémoire répond aux besoins du présent, l'objectif consistait à mettre en relief l'imbrication entre ces diverses temporalités. Ainsi, ce chapitre s'est attardé à démontrer comment les

---

112 Traduit de: « repetir el genocidio de muchas otras formas, aunque no sea con masacres masivas, como las que ensangrentaron el territorio de Guatemala en 1982 ». *Ibid.*, p. 240 et 376.

113 *Ibid.*, p. iv, 244 et 299.

114 Wolfe, « Settler Colonialism... », p. 403.

115 *Ibid.*, p. 240.

activistes de l'après-guerre ont recours au passé « precisely as a way of marching in the streets today »<sup>116</sup>.

En se centrant sur un mouvement précis, l'ambition était de broser un portrait des rapports à la mémoire véhiculés dans une mobilisation citoyenne de la base et au niveau local. L'étude du cas du mouvement pour la restitution des terres de Tzalbal a ouvert une fenêtre sur cette question. L'analyse des récits mémoriels de ces activistes ne prétend pas être représentative de la myriade de discours sur le passé par les survivants du génocide ou des mouvements sociaux diffusés dans le Guatemala d'après-guerre, ni même ceux présents dans la région ixil. De plus, les activistes impliqués dans ce mouvement ne constituent pas un bloc monolithique : il n'existe pas de mémoire homogène ou unique au sein de cette organisation, et encore moins chez la population de Tzalbal en général considérant qu'un pan de la population n'estime pas légitime la lutte pour la récupération des terres car elle est contemplée comme une nouvelle manifestation du communisme ou comme une opposition au « développement économique ». L'intention était plutôt de présenter différentes subjectivités et, pour reprendre les mots de Weld, « to make an argument about why [history] matters »<sup>117</sup>. Ainsi, les narrateurs exercent leur agentivité politique et épistémologique afin de vivre dans un présent meilleur.

---

<sup>116</sup> Weld, *Paper Cadavers*, p. 4.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 7.

## CHAPITRE 4 - LA JEUNESSE POST-CONFLIT ET LE FUTUR DE LA MÉMOIRE

Les générations futures se trouvent au cœur des luttes mémorielles et territoriales des narrateurs ayant vécu les horreurs du conflit armé interne. L'espoir d'offrir un avenir plus prometteur à leurs enfants et leurs petits-enfants motiva plusieurs individus, à la fois des survivants du génocide et des activistes du mouvement pour la restitution des terres de Tzabal dont certains sont également des membres de l'IMH, à se mobiliser, espérant que la violence demeure une affaire du passé. Si, jusqu'à présent, l'intention de cette étude consistait à mettre en lumière le contenu des mémoires des narrateurs et leur signification dans le présent, ce chapitre abordera la dimension intergénérationnelle de la mémoire ainsi que le sens que les nouvelles générations accordent au passé. Les lignes à venir se penchent sur la récupération et la continuation des luttes entamées par les survivants du conflit armé. Face au vieillissement et au décès des témoins directs du conflit armé interne, la question de la transmission de la mémoire auprès des nouvelles générations se révèle un enjeu particulièrement significatif. Effectivement, c'est la jeunesse qui déterminera le futur de la mémoire: elle hérite de la guerre, la « guerre par d'autres moyens » est son présent et elle construit à la fois cette période post-conflit.

Dans les chapitres précédents, l'ambition était d'illustrer l'imbrication du passé et du présent, le lien entre la violence contre-insurrectionnelle et les projets économiques du contexte post-conflit et même la continuation du passé dans le présent. Ce chapitre vise à compléter le panorama des temporalités en mettant en conversation les préoccupations mémorielles en lien avec le futur. Un aperçu d'initiatives mémorielles urbaines, soit les cas de l'organisation H.I.J.O.S. et l'artiste Rebeca Lane, miroite la variété de façons dont la jeunesse post-conflit entre en dialogue avec le passé. Puis, un détour théorique jettera les bases de la notion de mémoire intergénérationnelle. Ensuite, le chapitre se concentrera sur le cas de l'Université Ixil, située sur les terres dépossédées de Tzabal, en s'appuyant sur les entretiens menés avec ses étudiants ainsi que des observations réalisées dans cette institution. Elle sera la plateforme privilégiée pour se pencher sur le recours à la mémoire chez les nouvelles générations ixils, les dynamiques de la mémoire intergénérationnelle et de sa fonction dans la



praxis, soit leur implication dans la lutte pour la restitution des terres de Tzabal. En jettant un regard sur ces cas, nous constaterons que les mémoires se modèlent selon une diversité de facteurs, dont le milieu de vie, l'ethnicité, l'âge ou encore le genre, comme en témoigne Elizabeth Jelin : « Living through a war at five, at twenty-five, or at sixty produces very different subjective phenomena, as does whether one is close to where events take place or far away, and whether one is a man or a woman »<sup>1</sup>. Le passé prend un sens particulier, lorsque médité en fonction du futur; la jeunesse, symbolisant le devenir, l'espoir, joue un rôle singulier et concret dans l'application du principe de « plus jamais », portant le rêve d'un avenir meilleur. Les générations futures représentent par conséquent le champ de possibles.

## 1. La jeunesse post-conflit

À Tzabal, sur un pan des murs extérieurs de la salle communale, se trouve une peinture dédiée aux enfants disparus durant le conflit armé interne. On peut y voir des représentations de montagnes, surplombées par l'inscription « Les enfants d'aujourd'hui, nous voulons que reviennent les enfants enlevés par la guerre »<sup>2</sup>. Sous le mot « Disparus »<sup>3</sup> se retrouve une colonnade de noms figurant à l'extrême gauche de la peinture : il s'agit des noms de quinze enfants disparus lors du conflit armé. La représentation artistique est signée « Membres des familles des enfants disparus »<sup>4</sup>.

Son message est d'une éloquence particulière : il illustre le lien entre le passé et le présent, entre deux générations si proches dans le temps qui n'ont pourtant jamais fait connaissance. La répression du conflit armé a empêché leur rencontre. L'emploi du terme « enfant » afin de désigner les membres de ces deux générations distinctes témoigne d'une identité commune, démontrant ainsi un lien d'appartenance entre la jeunesse de ces temps discordants. Bien que les enfants « d'aujourd'hui » n'aient pas connu la violence du passé, la fresque laisse entendre que ceux-ci souhaitent enrayer les crimes de l'histoire. Or, les références à l'enfance ont une teinte singulière; la jeunesse incarne en quelque sorte l'espoir d'un futur prometteur.

---

<sup>1</sup> Jelin, *State Repression and the Labors of Memory*, p. 90.

<sup>2</sup> Traduit de: « Los niños de hoy queremos que vuelvan los niños que se llevó la guerra ».

<sup>3</sup> Traduit de: « Desaparecidos ».

<sup>4</sup> Traduit de: « Familiares de niñez desaparecida ».



Figure 8 : Murale aux quinze enfants victimes de disparition forcée durant le conflit armé, Tzalbal<sup>5</sup>

La jeunesse post-conflit, soit la génération ayant vu le jour à la fin du conflit armé interne, ou même à la veille de la signature des Accords de paix, est au centre des préoccupations des narrateurs. Après tout, la jeunesse semble souvent incarner ces promesses d'avenir; à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les intellectuels et les élites guatémaltèques considéraient l'enfance et la jeunesse comme une phase déterminante dans la « perfection de la civilisation » et de l'humanité<sup>6</sup>. Bien que les Accords de paix de 1996 annonçaient une paix « ferme et durable »<sup>7</sup>, de larges pans de la société guatémaltèque remettent en question la réelle valeur de la « fermeté » et de la « durabilité » de cette paix. La jeunesse guatémaltèque des années 1990, qui devait être la génération de l'espoir, héritait par conséquent d'une paix très relative. C'est elle qui récoltait les fruits de la violence<sup>8</sup>. Dans ces conditions, à quelle « perfection de la civilisation » et de l'humanité pouvait-elle aspirer?

<sup>5</sup> Photo tirée du site *Mapeo de la memoria*, [en ligne],

<http://mapeo.memorialparalaconcordia.org/article.php?id=161> (page consultée le 16 mai 2018).

<sup>6</sup> Deborah T. Levenson, *Adiós Niño: The Gangs of Guatemala City and the Politics of Death*, Duke University Press, Durham and London, 2013, p. 14.

<sup>7</sup> Traduit de: « Acuerdos de paz firme y duradera ». Les qualificatifs se réfèrent aux Accords de paix, dont le nom officiel est: « Accords de paix ferme et durable ».

<sup>8</sup> Je reprends l'expression du titre de Robert Carmack, voir Carmack, *Harvest of Violence*.

### *1.1 Conjoncture sociohistorique pour la jeunesse post-conflit*

Si les Accords de paix ne firent pas table rase avec le passé, la jeunesse post-conflit naquit dans un contexte de transition politique où la réconciliation nationale était le mot d'ordre. Les promesses de paix, de démocratie et d'unité nationale s'adressaient avant tout aux nouvelles générations; celles-ci devaient être porteuses de ce projet politique. Hormis les nombreuses manifestations de « la guerre par d'autres moyens » qui semble se livrer au Guatemala depuis la fin du conflit armé<sup>9</sup>, la nouvelle génération se heurte à de multiples défis. En milieu rural, particulièrement dans la municipalité de Nebaj, où se trouve Tzalbal, le faible accès à la terre, et surtout à des terres de qualité, pousse environ 40% de la population ixil à migrer de façon saisonnière pour travailler dans les plantations de la côte du Pacifique<sup>10</sup>. Selon Bettina Durocher, face aux conditions de vie « préoccupantes » de la région<sup>11</sup>, cette option semble être la seule alternative pour que la population ixil assure sa survie économique, tout comme ce fut le cas durant les décennies précédant le conflit armé<sup>12</sup>.

De façon générale, Durocher constate que la « génération post-guerre » fait face à la rareté d'avenues économiques viables, menant plusieurs au désespoir et incitant certains à rejoindre des groupes criminels comme les *Maras*, reconnus pour être composés de membres très jeunes<sup>13</sup>. D'après Deborah Levenson, les *Maras* commencèrent à adopter des pratiques particulièrement meurtrières à partir des années 1990, alors que les membres nés durant les années les plus violentes du conflit armé atteignirent l'âge adulte<sup>14</sup>. Ceux-ci n'auraient connu que « the stories of cadavers and not of the struggles for social justice »<sup>15</sup>. Bien qu'on retrouve davantage de *Maras* dans les grands centres urbains, ces groupes sont également présents dans

---

9 Voir McAllsiter et Nelson, *War by Other Means*.

10 Durocher, *Los dos derechos de la tierra*, p. 23.

11 *Ibid.*, p. 23.

12 Ce manque d'opportunités économiques engendre aussi un autre type de migration : celle vers les États-Unis. *Ibid.*, p. 84.

13 Durocher, *Los dos derechos de la tierra*, p. 82.

14 Pour une discussion sur les *Maras* de la ville de Guatemala, voir également Katherine Saunders-Hastings, *Order and Insecurity Under the Mara: Violence, Coping, and Community in Guatemala City*, thèse de Ph.D., University of Oxford, Faculté de droit, 2015, 638 p.

15 Levenson, *Adiós Niño*, p. 6.

de petites agglomérations urbaines en milieu rural tel le village de Nebaj<sup>16</sup>.

La génération post-conflit de la région ixil grandit au sein de ce climat socio-économique, lui-même entremêlé avec l'arrivée de projets extractifs et à la (re)militarisation de la région. La jeunesse ixil est alors héritière d'un lourd passé et d'un présent chargé d'embûches. Lorsque je demandai à Lucía, née en 1990, quels souvenirs elle garde de son enfance, elle me répondit : « Je me rappelle un peu de la signature des Accords de paix. La seule façon de le visualiser c'était la monnaie, c'était la seule chose qui avait changé. Il y avait encore une base militaire [à Tz'albal] »<sup>17</sup>. Près d'une semaine après la ratification de ces accords, le Congrès adopta une nouvelle réglementation sur la monnaie<sup>18</sup>. Cette loi établit que les pièces de monnaie d'un quetzal, la devise nationale, allaient être marquées, d'un côté, par l'emblème national et, de l'autre, par une illustration où figurent une « colombe stylisée » ainsi que les inscriptions « Paix », « PAIX FERME ET DURABLE » et « 29 décembre 1996 », la date de la signature des Accords de paix<sup>19</sup>. Aux yeux de Lucía, il s'agissait donc la seule chose qui avait changé après le 29 décembre 1996 : l'armée était toujours présente. Son souvenir témoigne de la façon dont un enfant de l'époque a pu interpréter la transition vers la paix. Tout comme les autres narrateurs, Lucía perçoit avant tout des éléments de continuité dans cette période de transition. Son témoignage offre une fenêtre sur le monde qui accueillit la génération post-conflit.

### ***1.2 Des initiatives mémorielles de la jeunesse post-conflit : H.I.J.O.S. et Rebeca Lane***

La relativité manifeste de la paix et la rareté des avenues économiques viables dans le Guatemala post-conflit peuvent donner l'impression que rien de bon n'est réservé aux nouvelles générations. Toutefois, plutôt que de se pétrifier devant le poids du passé ou de se poser uniquement en observateurs passifs, plusieurs jeunes entrent activement en dialogue avec l'histoire du conflit armé et ses legs. Par le fait même, ils abordent des questions

---

16 Plusieurs narrateurs m'ont partagé que des groupes *mareros* sont présents dans la région et qu'il y a beaucoup de vols maintenant. Certains se sentent insécures la nuit et certains disent même qu'ils ont peur de sortir de leur demeure la nuit, ce qui n'était pas le cas avant le conflit armé.

17 Traduit de: « Recuerdo un poco sobre la firma de la paz. La única forma de visibilizarlo era las monedas, era lo único que cambió. Todavía había un destacamento militar ». Entrevue avec Lucía, le 19 juillet 2017.

18 Ley de especies monetarias, Decreto número 139-96 del Congreso de la República.

19 Traduit de: « Páz », « PÁZ FIRME Y DURADERA » et « 29 de diciembre de 1996 ». Ley de especies monetarias, Decreto número 139-96 del Congreso de la República.

concernant le présent et le futur, tentant de bâtir une société plus juste en suivant les traces de leurs parents et de leurs ancêtres.

Composée de membres de la génération post-conflit, l'organisation H.I.J.O.S. est un des groupes de jeunes militants ayant maintenu une présence soutenue et visible sur la place publique depuis la signature des Accords de paix. L'acronyme a deux sens; le mot *hijos* signifie « fils », et il renvoie à « Fils et filles pour l'identité et la justice contre l'oubli et le silence »<sup>20</sup>. Par le fait même, son nom indique que H.I.J.O.S. est formé par les enfants des personnes disparues durant le conflit armé. Cette organisation vit d'abord le jour en Argentine en 1995 et le modèle s'implanta dans d'autres pays comme le Chili, l'Uruguay, la Colombie, le Mexique et le Guatemala. Les revendications et les actions y prirent des formes particulières selon chaque contexte national. En plus de réclamer la vérité et la justice sur les disparitions forcées réalisées par l'État durant le conflit armé<sup>21</sup>, les membres de H.I.J.O.S. inscrivent leur militantisme en continuité avec l'œuvre de leurs parents disparus, eux-mêmes activistes<sup>22</sup>. L'organisation se mobilise afin de maintenir vivante la mémoire historique de leurs êtres chers, mais également pour défendre les idéaux de justice sociale pour lesquels ceux-ci ont lutté. Par ailleurs, H.I.J.O.S. accueille plusieurs membres dédiés à cette mission, même s'ils n'aient aucun lien de parenté avec une personne disparue.

L'organisation fit sa première apparition au Guatemala le 30 juin 1999 en perturbant le défilé militaire annuel de la ville de Guatemala avec la tenue d'une contre-manifestation appelée « Marche de la mémoire » qui devint ensuite une tradition annuelle et ouvra la porte à d'autres actions et commémorations<sup>23</sup>. Présentement composée d'une quinzaine de membres actifs, H.I.J.O.S. reste toutefois un mouvement essentiellement urbain, ce qui se reflète dans son art de rue qui représente davantage de disparus ladinos<sup>24</sup>. Bien que leur mission soit avant

---

20 Traduit de: « Hij@s por la Identidad y la Justicia contra el Olvido y el Silencio ».

21 Ana Yolanda Contreras, « Por las calles de ciudad de Guatemala: memoria y justicia a través del grafiti callejero del colectivo H.I.J.O.S. », *A contracorriente*, Vol. 6, No. 3, 2009, p. 170.

22 Ana Ros, *The Post-Dictatorship Generation in Argentina, Chile and Uruguay: Collective Memory and Cultural Production*, Palgrave Macmillan, New York, 2012, p. 28.

23 Pour une conversation plus détaillée sur l'art de rue et l'affichage réalisés par H.I.J.O.S., voir Kevin A. Gould et Alicia Ivonne Estrada, « Framing Disappearance: H.I.J.@S., Public Art and the Making of Historical Memory of the Guatemalan Civil War », *ACME*, Vol. 13, No. 1, 2014, p. 100-134 et Contreras, « Por las calles de ciudad de Guatemala ».

24 L'article de Kevin A. Gould et d'Alicia Ivonne Strada cité ci-dessus offre une analyse intéressante de l'art de rue de H.I.J.O.S. ainsi que son adhésion au récit historique dénommé « Revolutionary Framework » de Charles

tout attachée aux questions qui concernent les disparus et la répression de la capitale durant le conflit armé, H.I.J.O.S. se positionne sur la scène publique au sujet d'autres enjeux liés aux droits humains et à la défense du territoire dans le reste du pays, dont la région ixil, notamment lors du procès contre Ríos Montt<sup>25</sup>.

L'organisation dirige ses efforts vers des enjeux qui concernent à la fois le passé et le présent. Le slogan largement diffusé « nous sommes tous les enfants d'une même histoire »<sup>26</sup> met en lumière la dimension intergénérationnelle de l'activisme de H.I.J.O.S., celui-ci prenant indéniablement racine dans le passé; l'histoire appartient autant à la jeunesse qu'à leurs parents disparus et la génération sacrifiée par le conflit armé. L'organisation postule des propositions mémorielles et politiques opposées à celles de l'État, désigné comme oligarque et génocidaire. Cela amène Kevin A. Gould et Alicia Ivonne Estrada à qualifier H.I.J.O.S. de « counterhistorical movement » considérant que le groupe, plutôt que de simplement rappeler au public les événements et les individus du passé, cherche activement à résister aux mémoires et récits historiques officiels afin de promouvoir des récits alternatifs<sup>27</sup>. À cela, il est possible d'ajouter que la mémoire, comme dans le cas du mouvement pour la restitution des terres de Tz'albal, sert de point de départ afin de comprendre et de confronter les problématiques contemporaines, les concevant, elles aussi, comme des « enfants de l'histoire ».

Si H.I.J.O.S. s'engage politiquement afin d'aborder des questions relatives au passé et à la mémoire historique, des membres de la génération post-conflit ont recours à une variété de moyens pour faire face à ces enjeux ainsi que leurs répercussions dans le présent. Cette implication politique se manifeste également dans le monde artistique et, entre autres, sur la scène hip-hop.

Les chansons de l'artiste Rebeca Lane offrent une fenêtre sur la façon dont le hip-hop et les productions culturelles peuvent consister en un véhicule pour les mobilisations mémorielles et politiques. Née dans la ville de Guatemala en 1984, en plein cœur du conflit armé, elle tient son nom de sa tante, une des 40 000 personnes disparues, une activiste

---

Hale où les ladinos sont les protagonistes et où les Mayas ont une représentativité et une agentivité réduite, *Ibid.*, p. 10.

<sup>25</sup> Conversation informelle avec un membre de H.I.J.O.S., le 14 juillet 2018.

<sup>26</sup> Traduit de: « Todos somos hijos de una misma historia ».

<sup>27</sup> Gould et Estrada, « Framing Disappearance », p. 104.

impliquée dans la guérilla<sup>28</sup>. Ce lien familial, et avec la répression du passé, est hautement significatif dans son œuvre et dans son identité. <sup>29</sup> Ses textes abordent une variété d'enjeux sociaux; ses rythmes constituent des canaux pour le militantisme mémoriel ainsi que d'autres enjeux politiques. Si les références à l'histoire récente du pays sont récurrentes dans ses vers, certaines compositions abordent frontalement des questions mémorielles et intergénérationnelles, comme dans le cas de la chanson *La cumbia de la memoria* (2016). La chanson aborde le désir de maintenir en vie la mémoire historique en se penchant sur le génocide commis dans la région ixil, créant ainsi un pont entre la répression ainsi que les mémoires urbaines et rurales. Sur le rythme entraînant du genre musical de la cumbia, moins typique de la région ixil que les mélodies de la marimba, Lane se dresse contre l'oubli en proclamant :

« Bien sûr que oui, oui il y a eu un génocide  
Ce corps le sait parce qu'il n'y a pas d'oubli en lui  
Tu essaies d'effacer l'histoire, j'écris la mémoire  
Écoute cette chanson, c'est une sentence condamnatoire »<sup>30</sup>.

Face à l'annulation de la sentence reconnaissant José Efraín Ríos Montt coupable du génocide maya ixil et de crimes contre l'humanité, la chanson devient un espace pour lutter contre l'oubli. Ces vers font également office de justice symbolique, considérant que celle-ci n'a pas été assurée par l'État en raison de l'annulation de la sentence condamnant l'accusé. Malgré cela, les besoins de vérité, de mémoire et de justice sont pourvus par des voies alternatives, soit par l'art et par les nouvelles générations.

En plus faire de cette chanson un acte de mémoire et de justice, Lane s'attarde à exposer les éléments de continuité entre le passé et le présent, impliquant ainsi directement les jeunes générations : « Après tant de massacres durant le temps de la guerre, et ne pense pas

---

28 Rebeca Lane, *Biography/Bio*, [en ligne], <https://www.rebecalane.com/about> (page consultée le 15 mai 2018).

29 Sandra Goindouin, « Rebeca Lane: “libre, atrevida y loca”, la liberación del cuerpo por una rapera feminista de Guatemala », *Amerika*, Vol. 16, 2017, p. 1.

30 Traduit de: « Claro que sí, sí hubo genocidio; Lo sabe este cuerpo porque en él no hay olvido; Intentas borrar la historia yo escribo la memoria; Escucha esta canción es sentencia condenatoria ». Rebeca Lane, « La cumbia de la memoria », *Alma mestiza*, 2016.



que cela est resté dans les années 80 »<sup>31</sup>. Le passé les concerne et les affecte, car celui-ci est inachevé : il se perpétue dans le présent. Plus loin, elle identifie une manifestation concrète de ce phénomène : « Plan Sofia le disait, il faut tuer des majorités, quel hasard que dans ces terres aujourd'hui il y ait de l'exploitation minière »<sup>32</sup>. En traçant un parallèle entre le Plan Sofia, le plan militaire orchestrant le génocide dans la région maya ixil, et l'exploitation minière dans ces mêmes endroits, la rappeuse établit un lien entre les problèmes du passé et du présent, engageant plus concrètement les nouvelles générations, directement affectées par ce dernier enjeu. Toutefois, ces apparentes fatalités n'empêchent pas Lane de postuler : « Ce qu'ils craignent, c'est que nous ayons perdu la peur, nous renaissions de la terre avec tous nos morts »<sup>33</sup>. Ainsi, en refusant de se laisser dominer par la peur, héritée du conflit armé, elle appelle à la résistance en faisant renaître symboliquement les morts, ceux-ci étant le moteur de la lutte à mener. Bien que l'artiste ne se réfère pas explicitement au rôle des nouvelles générations dans la préservation de la mémoire historique, ses appels à l'insoumission mémorielle se traduisent par une incitation au maintien de la résistance dans le présent.

Pour H.I.J.O.S. et Rebeca Lane, le passé est sans contredit une affaire du présent. Leurs appartenances familiales et leurs filiations politiques constituent la base de leur militantisme mémoriel. L'engagement des membres des nouvelles générations révèle une identification inextricable avec un passé qu'ils n'ont pourtant pas vécu directement. Ils choisissent néanmoins, par la voie du militantisme politique et de la culture, de faire du passé un de leurs chevaux de bataille afin de changer la société dans laquelle ils vivent. Les jeunes générations constituent certainement des acteurs significatifs pour le « futur du passé »<sup>34</sup>.

### ***1.3 La mémoire intergénérationnelle***

Les cas de figure de l'organisation H.I.J.O.S. et des chansons de Rebeca Lane sont des exemples parmi la myriade de chemins empruntés par la génération post-conflit afin d'entrer

---

31 Traduit de: « Después de tanta masacre en tiempos de la guerra, y no pienses que eso sólo se quedó en los ochentas ». *Ibid.*

32 Traduit de: « Plan Sofia lo decía, hay que matar mayorías, que casual que en estas tierras hoy haya minería ». *Ibid.*

33 Traduit de: « Lo que ellos temen es que ya perdimos el miedo, renacimos de la tierra con todos nuestros muertos ». *Ibid.*

34 L'expression « le futur du passé » est d'Ana Ros. Elle l'utilise pour qualifier le rôle de la génération post-dictature dans les pays du Cône Sud qui abordent des enjeux historiques et mémoriels dans des productions culturelles, voir Ana Ros, *The Post-Dictatorship Generation in Argentina, Chile and Uruguay*, p. 6.



en dialogue avec le passé. Ces rapports avec le passé sont eux-mêmes déterminés par la série de marqueurs identitaires des personnes qui les propulsent; leurs mémoires sont indéniablement teintées de leur association avec les disparus du conflit armé et de leur identité en tant que *ladinos* vivant en milieu urbain. Afin de saisir les rouages de la dimension intergénérationnelle de la mémoire, il convient de fournir des bases théoriques permettant de se pencher plus aisément sur les questions suivantes : comment la jeunesse post-conflit interprète-t-elle un passé de violence qu'elle n'a pas vécu? Quelles fonctions l'histoire et la mémoire occupent-elles dans leur quotidien et dans leur façon de comprendre le monde qui les entoure?

Le concept de génération « postmémoire » se révèle un outil particulièrement utile afin d'approcher ce que Luisa Passerini appela les « mémoires des mémoires »<sup>35</sup>. Effectivement, bien que la génération « d'après » n'ait pas connu les horreurs de la guerre et du génocide, elle peut toutefois hériter des souvenirs et du trauma de la génération précédente qui, elle, a vécu en chair et en os ces années de violence. Pour ce faire, la définition par Marianne Hirsch de la « postmémoire » s'avère utile :

« [the] guardianship of a traumatic personal and generational past with which some of us have a "living connections", and that past's passing into history or myth. At stake is not only a personal/familial/generational sense of ownership protectiveness, but an evolving ethical and theoretical discussion about the workings of trauma, memory and intergenerational acts of transfer »<sup>36</sup>.

Hirsch, en se penchant sur le cas des enfants des survivants de l'Holocauste, propose que les membres de la génération « d'après », bien qu'ils n'aient pas expérimenté les événements en question, peuvent développer une connexion si profonde avec le passé et les souvenirs de la génération précédente, qu'ils l'intègrent personnellement comme une forme de mémoire en soi<sup>37</sup>. De façon générale, ce concept incarne la relation que la génération « d'après » entretient avec le traumatisme de la génération « d'avant », au point que celle-ci fasse partie intégrante son identité. Le « post » dans « postmemory », spécifie Hirsch,

---

35 Luisa Passerini, citée dans Susana Kaiser, *Postmemories of Terror: A New Generation Copies with the Legacy of the "Dirty War"*, Palgrave Macmillan, New York, 2005, p. 3.

36 Marianne Hirsch, *The Generation of Postmemory: Writing and Visual Culture After the Holocaust*, Columbia University Press, New York, 2012, p. 2.

37 *Ibid.*, p. 3.

« reflects an uneasy oscillation between continuity and rupture »<sup>38</sup>.

Si Hirsch s'est avant tout dédiée à théoriser les mémoires de la génération « d'après », Susan Rubin Suleiman s'est penchée sur la génération « 1.5 », partant une fois de plus du cas de l'Holocauste. Cette génération d'« entre-deux » est formée, non pas par les *enfants des survivants*, mais bien par les *enfants survivants* du génocide, trop jeunes pour avoir « an adult understanding of what was happening to them, but old enough to have *been there* during the Nazi persecution of the Jews »<sup>39</sup>. S'il semble laborieux d'évaluer a posteriori la compréhension des enfants survivants au moment du déroulement du génocide, Suleiman spécifie que l'âge de onze ans semble une balise pratique afin de les associer à une génération ou une autre, en se basant sur le consensus en psychiatrie et en psychologie cognitive<sup>40</sup>. Bien que cette génération n'ait que des souvenirs fragmentaires de la violence, Kirsten Weld, qui s'est penchée sur le cas des jeunes travailleurs de l'Archive historique de la police nationale (AHPN) de la ville de Guatemala<sup>41</sup>, les qualifie de « génération en transition ». Elle atteste que les personnes ayant grandi en temps de guerre sont toutefois affectées par celle-ci : « carrying the war with them both consciously and unconsciously »<sup>42</sup>.

Trois des narrateurs que j'ai interviewés font partie de ces générations dites « post »<sup>43</sup>. Javier et Lucía, nés respectivement en 1987 et 1990, ont connu le dernier souffle du conflit armé, bien qu'ils ne détenaient pas « la compréhension d'un adulte » à ce moment-là; cela en fait des membres de la génération « 1.5 ». Claudia, née en 1999, appartient à la génération « postmémoire », la génération d'après. Afin d'attribuer ces qualificatifs aux narrateurs,

---

38 *Ibid.*, p. 5-6.

39 Susan Rubin Suleiman, « The 1.5 Generation: Thinking About Child Survivors and the Holocaust », *American Imago*, Vol. 59, No. 3, 2002, p. 277.

40 Si Suleiman choisit cette balise plus générale, elle s'attarde également à détailler ces catégories en trois sous-groupes: 1) les enfants trop jeunes pour se rappeler (enfants de bas âge à trois ans), 2) les enfants assez âgés pour se souvenir, mais trop jeunes pour comprendre (enfants de quatre à dix ans), 3) les enfants assez âgés pour comprendre, mais trop jeunes pour être responsables (enfants de onze à quatorze ans), voir Suleiman, « The 1.5 Generation », p. 282.

41 L'Archive Historique de la Police Nationale est un ancien centre de détention et bureau de la Police Nationale (PN) de la ville de Guatemala. En 2005, des millions de documents d'archives concernant les opérations de la PN durant le conflit armé interne révélaient de nouvelles informations sur certaines violations de droits humains commises par cette institution. Un processus de numérisation fut entamé aux lendemains de cette découverte afin de préserver ces documents. Plusieurs jeunes bénévoles participèrent à cette tâche; voir Weld, *Paper Cadavers*, p. 183-210.

42 *Ibid.*, p. 184.

43 Suleiman explique que le chiffre 1.5 reste toutefois arbitraire, que dans certains cas, les chiffres 1.3 ou 1.7 peuvent être plus adéquats pour identifier la génération à laquelle correspond un individu.

l'année de la signature des Accords de paix, soit 1996, a été considérée comme balise temporelle pour délimiter la fin du conflit armé. Bien qu'un des propos essentiels du présent mémoire soit de démontrer la continuité de la violence au-delà de la signature desdits accords, l'année 1996 marque, à tout le moins, le dépôt officiel des armes par l'État et la guérilla. Si la campagne de la terre brûlée et les massacres qui l'accompagnaient ont été perpétrés au début des années 1980, la région ixil demeura toutefois hautement militarisée après ces années en raison de l'existence des PAC ainsi que des bombardements sur les CPR. Avec la ratification des Accords de paix, la violence se transforma, mais le feu ne pouvait plus être ouvert comme ce fut le cas durant le conflit armé, laissant ainsi place à la « guerre par d'autres moyens » discutée à plusieurs reprises au cours de ce mémoire. La jeunesse post-conflit forme une génération considérant qu'elle est une « collectivity, which also includes an imagined community, of people who share a set of historical opportunities and limitations that provide them, in a certain sense, with a “shared destiny” »<sup>44</sup>. Les narrateurs issus de ces divers « post » se trouvent au cœur du présent chapitre.

#### ***1.4 Les nouvelles générations dans les entretiens***

La jeunesse occupe une place centrale au sein des préoccupations des personnes interrogées dans le cadre de ce mémoire. Dans le mouvement pour la récupération des terres de Tz'albal, un bon nombre d'activistes affirment lutter d'abord et avant tout au nom des générations à venir. Don Sebastián me partage : « ce n'est pas moi, mais [ce sont] mes enfants ou mes petits-enfants qui vont vivre les conséquences de l'arrivée des mégaprojets, même si on peut déjà les voir »<sup>45</sup>. Dans le même ordre d'idées, Don Tomás stipule : « nous allons mourir bientôt, mais nos enfants vont souffrir ensuite. C'est pour ça que nous luttons, pour qu'ils aient une bonne vie parce que si nous les [les entreprises] laissons entrer, c'est sûr qu'ils vont laisser mourir nos enfants de cette façon »<sup>46</sup>. Pour Don Sebastián et Don Tomás, l'arrivée de projets d'exploitation des ressources naturelles porte atteinte aux vies des générations futures davantage qu'à leurs propres personnes. Par conséquent, Don Manuel considère que, à

---

<sup>44</sup> Jelin, *State Repression and the Labors of Memory*, p. 91.

<sup>45</sup> Traduit de: « yo no soy, sino mis hijos o mis nietos, lo que va a sufrir la consecuencia, lo que va a dejar los megaproyectos, aunque ya se ve ahora ». Entrevue avec Don Sebastián, le 2 juillet 2017.

<sup>46</sup> Traduit de: « ya nos vamos a morir, pero nuestros hijos se van a quedar sufriendo, por esto estamos luchando para que tengan una buena vida porque si los dejamos entrar esto seguro que van a dejar matar a nuestros hijos de esta forma ». Entrevue avec Don Tomás, le 13 juillet 2017.

l'image des *abuelos* ayant lutté en 1903 pour assurer que les générations à venir aient des terres sur lesquelles vivre, les habitants de Tzalbal d'aujourd'hui doivent en faire autant : « nos grands-pères, nos grands-mères, ils ont lutté et nous devons lutter à nouveau pour que la terre soit garantie pour les enfants aussi »<sup>47</sup>. Il existe ainsi une dimension intrinsèquement intergénérationnelle à la cause du mouvement pour la récupération des terres de Tzalbal.

Par ailleurs, l'aspect intergénérationnel de cette mobilisation se manifeste dans le discours de certaines narratrices qui mettent l'accent sur la fonction maternelle de la terre. Lucía explique: « La terre nous donne à manger et nous donne la vie. À partir de là, nous comprenons qu'il est important de défendre la terre, nous l'identifions comme une mère, il faut imaginer qu'ils sont en train de détruire notre mère »<sup>48</sup>. Le parallèle établi entre la terre et de la figure maternelle suppose une filiation; toutes deux prodiguent une forme de legs afin d'assurer la vie ou la survie d'autres individus considérés comme leurs héritiers. La maternité, tout comme la Terre Mère, incarne « the ability to (re)generate life », associant ainsi la vie humaine et la nature, la terre<sup>49</sup>. Comme l'explicite nettement Wolfe, ces deux conceptions sont intimement liées : « Land is life-or at least, land is necessary for life »<sup>50</sup>. Ainsi, la mise en place de projets d'exploitation et d'extraction des ressources naturelles affectant l'environnement bouleverse également les conditions nécessaires à la reproduction biologique et l'éducation des jeunes générations, portées par les femmes dans ce cas-ci, en concordance avec les attentes culturelles de leurs communautés<sup>51</sup>.

Effectivement, dans la cosmovision maya, la terre est associée à la féminité<sup>52</sup>, comme l'illustre le propos de Doña Magdalena : « En tant que femme, nous savons très bien que nous

---

47 Traduit de: « nuestros abuelos nuestras abuelas [porque] ellos nos lucharon y tenemos que luchar otra vez para que quede la tierra segura para los niños también ». Entrevue avec Don Manuel, le 19 juillet 2017.

48 Traduit de: « la tierra nos da de comer y nos da vida. Desde eso entendemos que es importante defender a la tierra, la identificamos como madre, hay que imaginar que están destruyendo a nuestra madre ». Entrevue avec Lucía, le 19 juillet 2017.

49 C'est effectivement le lien qu'explicite Brittany Luby en se référant au rôle des femmes Anishnabek dans la résistance et leur adaptation au projet hydroélectrique Whitedog Generating Station durant les années 1950. L'association entre les femmes et la Terre Mère en tant que figures maternelles, en tant que génératrices de vie, se retrouvent également chez les Mayas. Brittany Luby, « From Milk-Medicine to Public (Re)Education Programs : An Examination of Anishnabek Mothers' Responses to Hydroelectric Flooding in the Treaty #3 District, 1900-1975 », *Bulletin canadien de l'histoire médicale*, Vol, 32, No. 2, 2015, p. 368.

50 Wolfe, « Settler Colonialism... », p. 387.

51 Luby, « From Milk-Medicine... », p. 365.

52 Lorena Cabnal explique que la Terre Mère détient un rôle dans la cosmovision, situé dans un ordre hétérosexuel, en tant que reproductrice et pourvoyeuse de vie. Lorena Cabnal, « Acercamiento a la construcción

représentons la terre [...], nous allaitons, alimentons nos enfants, nous donnons le sein, comme la terre. La terre souffre, nous allons la défendre »<sup>53</sup>. Elle expose un lien entre la terre et la maternité; toutes deux donnent la vie. En tant que sage-femme, Doña Magdalena est bien au fait de l'association entre la terre, les femmes et la transmission de la vie: « les sages-femmes, nous utilisons les herbes, les médicaments naturels pour nos patientes... Qu'est-ce qui se passerait s'ils devenaient contaminés... »<sup>54</sup>. Les éléments de la nature se trouvent donc directement impliqués dans la reproduction biologique de leur communauté; une fois de plus, leurs pensées se dirigent vers les nouvelles générations.

Elizabeth Jelin affirme que les mémoires de plusieurs femmes sont façonnées par les rôles traditionnels de genre en tant que nourricières et soignantes<sup>55</sup>. Dans ce cas-ci, cette observation s'applique aux raisons pour lesquelles elles se mobilisent pour la récupération des terres de Tzabal. Ces luttes sont empreintes de dimensions genrées et à caractère intergénérationnel; la perception de leur responsabilité implique de prendre soin de la vie des jeunes générations, qui ne peut qu'être garantie qu'avec l'accès à la terre. Lucía et Doña Magdalena, bien qu'elles énoncent différemment de Don Sebastián et Don Tomás le besoin de lutter pour leurs terres, tous soulignent la nécessité de les défendre au nom des générations à venir.

La jeunesse se retrouve également au cœur des préoccupations mémorielles, comme pour le projet de *El camino de las palabras de los pueblos*. Comme discuté plus tôt, un des désirs des participants à cette initiative était que les nouvelles générations connaissent leur histoire<sup>56</sup>. De surcroît, lorsque j'ai demandé aux narrateurs ce qu'ils désirent pour les enfants et leurs petits-enfants, cet enjeu refit surface. Don Enrique, un membre de la première

---

de la propuesta de pensamiento epistémico de las mujeres indígenas feministas comunitarias de Abya Yala », *Feminista Siempre*, [en ligne], <https://porunavidavivible.files.wordpress.com/2012/09/feminismos-comunitario-lorena-cabnal.pdf> (page consultée le 12 juillet 2018).

53 Traduit de: « Pues como mujer sabemos muy bien que representamos la tierra [...], damos de mamar, alimentamos nuestros hijos, damos pecho, al igual que la tierra, la tierra está sufriendo, la vamos a defender ». Entrevue avec Doña Magdalena, le 13 juillet 2017.

54 Traduit de: « como comadrona que soy utilizamos los montes o más bien medicinas naturales para nuestras pacientes... que pasaría si esto se va contaminar... ». Entrevue avec Doña Magdalena, le 13 juillet 2017.

55 Jelin allègue que la répression des dictatures latinoaméricaines ont amené les femmes à sortir de l'espace domestique. Toutefois, elle estime que ces interventions sur la scène publique constituaient en une dramatisation de leur rôle de femmes et qu'elles répondaient à une logique de l'affecte. Jelin, *La lucha por el pasado*, p. 69.

56 Voir le chapitre 2 à la p. 128.

génération, me partagea : « mon souhait le plus important est [qu'ils] connaissent l'histoire, parce que celui qui ne connaît pas son histoire est un peuple sans mémoire, est un peuple qui tend à répéter les mêmes actions »<sup>57</sup>. Pour Don Enrique, il est indispensable que ses enfants soient informés du passé de leur région, il me raconte même qu'ils se disent très affectés lorsqu'ils entendent son récit de vie, mais qu'il est primordial qu'ils en aient conscience afin que « tout cela ne se reproduise pas »<sup>58</sup>. Don Miguel souhaite également que ses enfants connaissent son histoire; face à la militarisation de la région en lien avec l'arrivée des mégaprojets et des luttes pour la défense du territoire qui en découlent, il appréhende qu'une situation semblable au conflit armé puisse se reproduire<sup>59</sup>. C'est également pour cette raison que Doña Juana désire que ses enfants vivent en paix, mais que pour cela « nous devons rester attentifs »<sup>60</sup>. Dans le même ordre d'idées, Don Felipe espère que la lutte continue « parce que toujours, même si une entreprise quitte, il y en a une autre, une autre »<sup>61</sup>.

Mais qu'en est-il de la jeune génération? Bien qu'elle se situe au cœur des luttes mémorielles et territoriales, s'intéresse-t-elle à l'histoire de ses aînés et de la région de façon plus générale? Une poignée de narrateurs considère que leurs enfants manifestent un intérêt pour le passé<sup>62</sup>. De cet avis, Don Carlos, issu de la génération ayant connu la guerre, estime néanmoins que ce n'est pas le cas de la majorité des jeunes<sup>63</sup>. Dans le cas qui nous concerne, les jeunes narrateurs démontrent un intérêt particulier pour l'histoire. Héritiers d'un passé de violence, ils sont ce que Dina Wardi appelle des « memory candles »: « They have been assigned the heavy burden of continuously reminding society of the dictatorship's crimes and of pursuing truth and justice. They cannot afford to forget or give up »<sup>64</sup>. Il convient toutefois de se distancier de la conception fataliste d'un passé traumatique, où les individus reçoivent passivement un passé dépourvu de contingence et sur lequel ils n'ont aucun pouvoir. Bien que

---

57 Traduit de: « yo anhelo es muy y tan importante conocer la historia, porque el que no conoce su historia es un pueblo sin memoria, es un pueblo que tiende a repetir las mismas consecuencias ». Entrevue avec Don Enrique, le 13 juillet 2017.

58 Traduit de: « que todo esto no se vuelve a repetir ». Entrevue avec Don Enrique, le 13 juillet 2017.

59 Entrevue avec Don Miguel, le 18 juillet 2017.

60 Traduit de: « tenemos que estar atentos ». Entrevue avec Doña Juana, le 18 juillet 2017.

61 Traduit de: « porque siempre, aunque se mueve una empresa, hay otro, otro ». Entrevue avec Don Felipe, le 20 juillet 2017.

62 Entrevues avec Don Enrique, le 13 juillet 2017; Don Santiago, le 9 août 2017 et Don Tomás, le 13 juillet 2017.

63 Entrevue avec Don Carlos, le 12 juillet 2017.

64 Dina Wardi, citée dans Kaiser, *Postmemories of Terror*, p. 183.

le fardeau du passé leur ait été imposé, ces jeunes narrateurs ont exercé, en quelque sorte, le choix de confronter le passé en s'intéressant à l'histoire plutôt que d'en faire fi comme ce semble être le cas pour plusieurs des membres de leur génération.

Les narrateurs des générations « post », soit Claudia, Lucía et Javier, ont acquis leurs connaissances sur le passé d'abord et avant tout en milieu familial. Claudia affirme que ses parents lui ont raconté l'histoire du conflit armé; ils considéraient qu'il est nécessaire de connaître le passé afin de comprendre la situation actuelle. De plus, ses parents l'amenaient à des réunions dans la communauté ou la région; celles-ci portaient sur des enjeux territoriaux, des enjeux de droits humains et des rencontres entre femmes. Claudia se serait ainsi familiarisée avec l'histoire<sup>65</sup>. De son côté, Lucía me partage que : « très jeune, mes parents me racontaient ce qu'ils avaient vécu, mais je ne leur prêtais pas attention »<sup>66</sup>. Ce n'est que plus tard, adolescente, qu'elle s'intéressa aux enjeux territoriaux, ce qui l'amena à se pencher sur l'histoire du conflit armé. À partir de ce moment, « ils [mes parents] ont commencé à me raconter beaucoup de choses. Parfois, ça me rendait triste, mais aussi ils ont commencé à raconter des choses drôles et nous commençons à rire »<sup>67</sup>. Les deux jeunes femmes, particulièrement dans le cas de Lucía, se familiarisèrent avec l'histoire par le biais d'enjeux contemporains, telles les questions territoriales, les amenant ainsi à se tourner vers le passé afin de mieux lire leur présent. Javier, quant à lui, en apprit sur le sujet en discutant avec ses parents, ses grands-parents, ses voisins, les aînés de la communauté et aussi dans les livres<sup>68</sup>. Au-delà des murs de la maison, la communauté constitue également un terrain d'apprentissage.

Dans le cas des trois jeunes narrateurs, l'apprentissage de l'histoire passe avant tout par les canaux familiaux et communautaires, ceux-ci s'avérant des espaces de prédilection pour la transmission de la mémoire et de savoirs sur le passé. Ces étudiants possédaient de prime

---

65 Entrevue avec Claudia, le 9 août 2017.

66 Traduit de: « desde pequeña se me lo contaban mis papás lo que vivieron. Pero nunca le puse atención ». Entrevue avec Lucía, le 19 juillet 2017.

67 Traduit de: « Ellos salían y me contaban muchas cosas. A veces daba tristeza, después empezaron a contar cosas chistosas y nos reíamos. Contaron lo de la fuerza aérea. Dijeron que la fuerza aérea se aprovecharon para quitar la tierra ». Entrevue avec Lucía, le 19 juillet 2017.

68 Entrevue avec Javier, le 21 juillet 2017.



abord des connaissances historiques, les incitant ainsi à s'inscrire à l'Université Ixil afin de rassasier leur soif de savoirs.

## **2. La proposition de l'Université Ixil**

C'est dans ce contexte qu'il faut situer les entretiens réalisés avec les étudiants de l'Université Ixil. Cette université communautaire, localisée à Tz'albal, est une initiative mémorielle, historique et académique peu courante. Cet établissement se révèle un terrain d'étude particulièrement révélateur pour se pencher sur la transmission de la mémoire et de l'histoire auprès des nouvelles générations. Le cas de l'Université Ixil permet d'explorer les façons dont elles reçoivent et s'approprient ce passé, en plus du sens que celui-ci prend dans leur présent.

### ***2.1 L'Université Ixil et ses étudiants***

Les Accords de paix promettaient des investissements accrus dans le domaine de l'éducation dans le but de favoriser un climat de réconciliation et de propulser un programme d'éducation à la démocratie, la paix et la citoyenneté afin de promouvoir les droits humains et une nouvelle culture politique qui serait portée par la jeunesse<sup>69</sup>. Toutefois, cette promesse ne s'est jamais matérialisée et le Guatemala détient toujours le ratio de budget étatique accordé à l'éducation le plus faible de tous les pays d'Amérique centrale<sup>70</sup>. Elizabeth Oglesby souligne que l'histoire ne fait pas l'objet d'une matière d'étude en soi dans les écoles primaires et secondaires, mais qu'elle n'est qu'un bref prélude à la matière liée à l'éducation civique et la formation citoyenne<sup>71</sup>. Les manuels scolaires les plus récents, au moment de son étude en 2010, incluaient seulement quelques références élémentaires du rapport de la CEH, tel le nombre de morts et de disparus. Cela l'amène à attester que les étudiants guatémaltèques n'étudient pratiquement pas l'histoire lors de leur parcours scolaire<sup>72</sup>. Qui plus est, le taux d'éducation chez la population maya de façon générale est très faible en comparaison avec le

---

69 Beth C. Rubin, « They Don't Tell It: Social Studies Teachers Transforming Curricula in Post-conflict Guatemala », *Journal of International Social Studies*, Vol. 6, No. 1, 2016, p. 114.

70 C'est ce qu'Elizabeth Oglesby attestait en 2010, voir Oglesby, « Historical Memory and the Limits of Peace Education », p. 183.

71 *Ibid.*, p. 183.

72 Oglesby spécifie que seulement quelques très bonnes écoles privées, même au niveau secondaire, enseignent l'histoire à leurs étudiants. *Ibid.*, p. 185.



reste de l'Amérique latine. À cela s'ajoute le fait que l'apprentissage se déroule souvent en espagnol et que l'histoire et les savoirs mayas sont exclus des cursus scolaires<sup>73</sup>.

L'Université Ixil vit le jour en 2011 afin d'offrir un modèle d'éducation alternatif, en partie en raison des lacunes au niveau de l'histoire dans le système d'éducation nationale. Basée dans trois communautés de chacune des municipalités ixil, cet établissement visait, entre autres, à rendre l'éducation supérieure plus accessible aux habitants de la région. Une des annexes se situe à Tz'albal. Une brochure précise que l'université a été créée car l'identité et la cosmovision ixils ne sont pas prises en considération par l'État dans les processus éducatifs<sup>74</sup>. Par conséquent, le programme de l'Université Ixil propose un modèle d'éducation basé sur la devise « Étude et pratique de la pensée maya ixil pour le *bien vivre* »<sup>75</sup>. Propulsé par la Fundación Maya, une organisation à but non lucratif<sup>76</sup>, l'objectif consiste à tisser des liens entre deux générations par la transmission de savoirs dans le but de former des étudiants qui deviendront des acteurs et des promoteurs pour le changement social, en plus de récupérer des concepts et savoirs du peuple ixil<sup>77</sup>.

L'établissement offre une formation de trois ans en « développement rural et communautaire », un programme de premier cycle se déclinant en trois axes thématiques : préservation de l'environnement, développement du territoire, puis histoire, art et culture maya ixil. L'apprentissage se réalise en majorité en langue maya ixil, en postulant ainsi qu'il s'agit d'une langue de savoir. Le cursus comprend une variété de cours, tels « Hydrologie ixil », « Accord sur l'identité des peuples autochtones », « Survie de la communauté face à la privatisation des biens naturels » ou encore « Système de santé maya ixil et plantes médicinales ». Toute personne détenant un savoir dans la communauté – un agriculteur, un guide spirituel, une autorité communautaire, une tisserande – peut faire office de professeur. Par conséquent, les cours se déroulent dans les endroits associés aux savoirs enseignés; que ce soit dans un champ, une forêt, un site spirituel, un site archéologique ou même dans une résidence. L'apprentissage se réalise par le biais de cours magistraux, de projets de recherche,

---

73 Bell, « They Don't Tell It », p. 178.

74 Universidad Ixil. « Estudio y Práctica del Pensamiento Maya Ixil para el buen vivir », 2012.

75 Traduit de: « estudio y práctica del pensamiento maya ixil para el buen vivir ».

76 La Fundación maya (Fundación Maya, aussi appelée Fundamaya) appuie le projet de l'Université Ixil au travers de son programme « Acceso a la tierra por una vida rural con dignidad ».

77 Universidad Ixil. « Estudio y Práctica del Pensamiento Maya Ixil para el buen vivir », 2012.

de travaux, de débats en groupe, ainsi que de services rendus à la communauté. L'université offre également un programme de deuxième cycle dans lequel les étudiants conduisent une recherche plus approfondie.

Si les visées de cette université consistent à inculquer aux étudiants des savoirs locaux, prenant racine dans la cosmovision ixil et ses conceptions épistémologiques, une partie fondamentale de sa mission concerne le travail dans la communauté. Les apprentissages prennent tout leur sens une fois transposés dans la pratique, contribuant ainsi à enrichir la communauté. Les recherches réalisées en fin de programme, menant à l'obtention du grade postulé, doivent contempler un enjeu qui touche leur milieu de vie. Par ailleurs, l'objectif est que ces réflexions académiques puissent consister en un apport à la communauté et même offrir des solutions à des problèmes existants. De telles recherches, conçues par et pour les habitants de Tzalbal et des environs, visent à proposer des actions afin d'améliorer un aspect de la communauté, propulsant ainsi un développement basé sur les besoins, les valeurs et les savoirs locaux. Qui plus est, une partie du cursus des étudiants est consacrée à la participation à des événements de la communauté. Effectivement, les célébrations ou les commémorations locales figurent sur l'horaire des étudiants. Leur participation à des événements comme la foire annuelle ou encore le Jour de la dignité ixil, commémorant l'assassinat des sept *principales* en 1936<sup>78</sup>, font partie intégrante de leur apprentissage et de l'application de celui-ci afin de rendre service à la communauté.

Bien qu'une variété d'endroits soit propice au déroulement des séances d'enseignement, l'université s'est toutefois dotée d'un bâtiment pouvant héberger les cours magistraux. Par le fait même, il s'agit d'un espace central et commun aux étudiants des différents niveaux. Son architecture a une dimension hautement symbolique. Construit entièrement avec des matériaux naturels et recyclés, issus des environs de Tzalbal, Lucía explique que le bâtiment reflète le type d'éducation que l'université propose : un enseignement émanant de la communauté, respectueux de l'environnement et conçu de façon autonome, selon les savoirs et principes locaux. Elle souligne le contraste existant avec les maisons de ciment omniprésentes dans la région depuis la reconstruction entamée suite aux

---

<sup>78</sup>Voir le chapitre 2, p. 59-61. Pour plus de détails sur cette commémoration, voir l'article de Miguel Ceto, « La rebelión maya ixil de 1936 ».

opérations de la terre brûlée du conflit armé<sup>79</sup>.



Figure 6: Une étudiante devant un des bâtiments de l'Université Ixil, Tzabal<sup>80</sup>

L'intention de cette section ne consiste pas à décrire dans ses moindres détails l'organisation et le fonctionnement de cette institution<sup>81</sup>. Toutefois, ce détour permet de mieux saisir les profils des étudiants de cette université. Javier, s'inscrivit à cette université après un séjour aux États-Unis, où il travailla pendant quelques années. Il a saisi cette opportunité, car il estime que ce type d'éducation reflète sa vie, sa réalité, ce qu'il ne retrouve pas ailleurs, considérant que « dans d'autres éducations, ils ne font que mettre des idées occidentales dans nos têtes »<sup>82</sup>. Claudia croit également que le système d'éducation nationale est inadéquat pour elle. Celui-ci ne comblerait pas son désir de connaître davantage l'histoire, et surtout la version de l'histoire qu'elle estime valide : « dans les écoles, ils ne te disent rien, juste un peu, mais ils ne le racontent pas bien, ils le racontent à l'envers ». Elle affirme s'être inscrite à l'Université Ixil pour donner suite au type d'éducation que lui ont inculqué ses parents, qu'à

79 Entrevue avec Lucía, le 19 juillet 2017.

80 Photo tirée de <http://www.elatlas.org/publications/104> (page consultée le 15 mai 2018).

81 L'Université Ixil est chapeautée par l'Universidad Evangélica Nicaraguense Martin Luther King et les autorités ancestrales ixil. Elle détient aussi des ententes avec plusieurs universités et est présentement en processus de reconnaissance par le système d'éducation étatique.

82 Traduit de: « en otras educaciones sólo meten allá así, en nuestra cabeza, ideas occidentales ». Entrevue avec Javier, le 21 juillet 2017.

cette université : « on apprend plus, on acquiert plus de connaissances [...] un savoir qui est le nôtre, et non occidental »<sup>83</sup>.

Doña Angélica, une étudiante plus âgée, est née au tournant des années 1970. Elle partage son vécu dans les CPR au cours du conflit armé :

« Avant, je n'avais pas d'opportunités, mais quand la paix a été signée, j'ai cherché la façon d'apprendre à lire et à écrire. Avant, on trouvait un tableau et du charbon, mon oncle m'apprenait, mais ils [l'armée] l'ont tué. C'est pour ça que, quand l'Université Ixil a été créée, j'ai voulu m'inscrire. Je veux être un exemple pour mes enfants, qu'ils voient ce que j'étudie. Dans les CPR, nous avons souffert, nous n'avions rien, pas de vêtements, pas de maison. C'est pour cela que j'étudie »<sup>84</sup>.

L'intérêt de Doña Angélica pour les études et pour l'Université Ixil est profondément lié à son expérience durant le conflit armé interne. Elle compte parmi les étudiants les plus âgés de l'établissement; ceux-ci, contrairement à leurs camarades de classe, ont connu les années de violence. Malgré son âge plus avancé, elle a tenu à parfaire son éducation, entravée par les effets de la guerre. Elle présente son retour aux études comme une façon de contrebalancer les années du conflit armé, où survivre était la priorité. De son côté, Lucía manifesta de l'intérêt pour l'Université Ixil, car il s'agissait pour elle d'une façon de reconstruire ce que la guerre avait voulu détruire et faire oublier<sup>85</sup>. D'après Doña Angélica et Lucía, cette université constitue une plateforme pour contrer les dommages occasionnés par des années de violence, pour reconstruire après la destruction.

## ***2.2 Étudier le passé à l'Université Ixil***

Les étudiants de l'Université Ixil démontrent un intérêt particulier pour l'histoire, la mémoire et le passé de façon générale. C'est ce que pense Lucía; selon elle, les étudiants de l'Université Ixil sont davantage conscients de l'histoire. Elle estime qu'il : « [c'] est important de connaître l'histoire, toujours. Je crois que lorsqu'on ne connaît pas l'histoire, on a seulement des intérêts économiques, personnels, individuels et on ne voit pas ce qui se passe

---

83 Traduit de: « en los colegios, no te dicen, sólo un poco pero no lo cuentan bien, lo cuentan al revés »; « se aprende más, se ejecuta más conocimiento [...] un conocimiento que sea nuestro, no occidental ». Entrevue avec Claudia, le 9 août 2017.

84 Traduit de: « antes no tuve oportunidades pero cuando se firmó la paz, empecé a buscar para leer y escribir. Antes buscamos tabla y carbón, mi tío me enseñaba pero lo mataron. Por eso cuando empezó la universidad ixil quise inscribirme. Quiero ser un ejemplo para mis hijos, que vean que estoy estudiando. En las CPR sufrimos, no teníamos nada, ropa, casa. Por eso estudio ». Entrevue avec Doña Angélica, le 21 juillet 2017.

85 Entrevue avec Lucía, le 19 juillet 2017.

autour de nous »<sup>86</sup>. Sa curiosité pour le passé se traduit par son engagement envers sa communauté; l'histoire est une façon de prendre conscience de son entourage et de l'importance de la collectivité. Ce pour quoi elle continue: « si nous n'avions pas la mémoire, nous laisserions tout se détruire »<sup>87</sup>. D'après elle, connaître le passé consiste en une façon de guider les actions du présent; la mémoire, l'histoire ou la connaissance du passé se situeraient conséquemment à l'opposé de la destruction, de la violence, de la guerre.

En plus d'orienter les décisions du présent, pour Javier, la connaissance de l'histoire revêt une fonction identitaire :

« C'est utile pour notre génération à venir, pour nous maintenant, nous devons savoir qui nous sommes. Je dois connaître l'histoire d'où je viens, de mes ancêtres, de pourquoi il y a eu une guerre, comment ils se sont défendus, pourquoi ils se sont défendus. [...] je dois savoir si je suis en train de me perdre et par où je vais »<sup>88</sup>.

Si les étudiants de l'Université Ixil considèrent que se pencher sur l'histoire de leur région leur permet de comprendre leur présent; le futur se trouve également au centre de leurs préoccupations; le passé occupe une fonction primordiale dans les prises de décision concernant le futur. De surcroît, Claudia souligne qu'il faut connaître le passé considérant « [qu'] il revient aux nouvelles générations de continuer les luttes de leurs ancêtres ». Elle déplore que la majorité des jeunes de son âge ne soient pas au fait de l'histoire et « lorsque quelqu'un leur parle d'histoire, ils disent que c'est du passé »<sup>89</sup>. À ses yeux, la connaissance du passé est intrinsèquement liée aux luttes politiques actuelles. Dans le même ordre d'idées, Lucía estime que le fait de se familiariser et d'analyser l'histoire permet de « défendre ce qui nous revient », dont la terre de sa communauté, qui s'avère enjeu primordial pour elle<sup>90</sup>.

Si les étudiants de l'Université Ixil ont beaucoup appris sur le conflit armé interne en

---

86 Traduit de: « es importante conocer la historia siempre. Creo que cuando no conocemos la historia, sólo tenemos intereses económicos, personales, individuales y no vemos lo que pasa a nuestro alrededor ». Entrevue avec Lucía, le 19 juillet 2017.

87 Traduit de: « si no tuviéramos la memoria, dejaríamos que se destruyera todo ». Entrevue avec Lucía, le 19 juillet 2017.

88 Traduit de: « es útil para nuestra generación que viene, para nosotros de ahorita, porque tenemos que saber quiénes somos. Tengo que saber la historia de dónde vengo, mis antepasados, por qué hubo la guerra, cómo se defendían, porque se defendió. [...] tengo que saber si no me estoy perdiendo y hacia dónde voy ». Entrevue avec Javier, le 21 juillet 2017.

89 Traduit de: « a las nuevas generaciones les toca seguir la lucha de sus antepasados » et « cuando uno les habla de la historia, dicen que ya pasó ». Entrevue avec Claudia, le 9 août 2017.

90 Traduit de: « defender lo que es nuestro ». Entrevue avec Lucía, le 19 juillet 2017.

échangeant avec leurs parents ou d'autres membres de la communauté, leurs connaissances se trouvent toutefois approfondies durant les cours d'histoire offerts par l'université. Ceux-ci favorisent l'apprentissage de l'histoire à l'aide de méthodologies issues de leur culture, soit en ayant recours à des méthodologies participatives et en privilégiant des sources orales en plus du dialogue avec les aînés et les autorités ancestrales. L'enseignement de l'histoire est dispensé lors de cours magistraux, de séances pratiques et de discussions collectives. Lucía m'indique que leurs cours abordent toutes les périodes de l'histoire. Ceux-ci traitent de la période allant de la civilisation maya préhispanique jusqu'à la signature des Accords de paix, en couvrant entre autres les thèmes de l'« invasion espagnole », l'« invasion libérale », l'implantation de l'économie caféière, l'occupation récurrente de la région et les Accords de paix<sup>91</sup>. Après cet exposé, elle ajoute : « c'est une façon de comprendre beaucoup de situations politiques d'aujourd'hui »<sup>92</sup>, dont la nationalisation des terres de Tzalbal qui l'affecte directement. Certaines séances se consacrent entièrement à l'histoire, mais cette perspective est souvent présente dans les cours qui ne portent pas précisément sur cette matière.

La transmission intergénérationnelle de la mémoire constitue une partie intégrante du processus d'apprentissage de l'histoire à l'Université Ixil. Doña Angélica m'informe qu'elle partage son vécu personnel avec les étudiants plus jeunes<sup>93</sup>. Cette université, particulièrement à l'aide des cours d'histoire, crée ainsi un espace pour la transmission de la mémoire et du savoir sur le passé. Ces échanges sont également facilités par le fait que cette institution consiste aussi en un lieu de sociabilité. Claudia confirme que les étudiants plus âgés, comme Angélica, leur font part de ce qu'ils ont vécu durant le conflit armé. Par ailleurs, ceux-ci les encouragent à en discuter avec leurs parents pour en savoir plus sur le passé. Le père de Claudia, lui aussi étudiant à l'Université Ixil, partage donc son vécu et son savoir sur le passé hors du cadre familial, c'est-à-dire lors des cours d'histoire avec tous les étudiants de sa classe. Cette façon de raconter le passé, d'apprendre l'histoire, dépasse le cadre familial, devenant ainsi une pratique institutionnalisée. La transmission intergénérationnelle de la

---

91 Il est à noter que Lucía utilise le mot « invasion » en se référant à la conquête espagnole et la réforme libérale, ce qui indique la façon dont elle perçoit ces événements. Les termes généralement utilisés pour les désigner sont plutôt « conquête espagnole » et « réforme libérale ».

92 Traduit de: « es una forma de comprender muchas situaciones políticas de ahora ». Entrevue avec Lucía, le 19 juillet 2017.

93 Entrevue avec Doña Angélica, le 21 juillet 2017.



mémoire et la diffusion des savoirs locaux se révèlent alors des méthodes légitimes pour apprendre l'histoire du conflit armé, au même titre que la lecture d'un ouvrage scientifique.

Lors de mon séjour dans la région, j'ai eu l'occasion d'assister à une séance à l'Université Ixil. Lucía, aussi une des coordonnatrices, m'invita à y passer la journée. Bien que ma compréhension de la langue ixil était très élémentaire, j'acceptai son invitation, enthousiaste à l'idée de mieux connaître le fonctionnement de cette université. Cette journée-là, les étudiants étaient regroupés dans deux salles distinctes. D'un côté, une douzaine d'étudiants de troisième année étaient réunis afin de discuter de leur recherche de fin de parcours. Celle-ci scelle leurs apprentissages et, une fois leur thèse défendue et approuvée, elle mène à l'obtention du diplôme de « technicien en développement rural et communautaire ». Un à un, les étudiants, disposés en cercle, partageaient leurs pistes de réflexion ou leurs résultats auprès de leurs camarades et de Lucía, la coordonnatrice de la cohorte; ils échangeaient afin d'alimenter leurs recherches respectives.

Dans le bâtiment voisin, dix-sept étudiants de première et de deuxième années étaient attablés devant un texte intitulé *Una historia...*<sup>94</sup>. La séance était dédiée à une analyse de textes. À mon arrivée, on me remit le corpus de documents à l'étude. Sous la forme d'un séminaire, un professeur se trouvait à l'avant de la classe et animait une discussion autour de l'article à l'étude tout en fournissant des éléments d'information lors de parenthèses magistrales. *Una historia...* est un texte de cinq pages décrivant l'évolution des relations entre les êtres humains et la nature de façon générale. Il situe les années précédant la colonisation des Amériques en tant que rupture avec un passé où régnait un climat d'harmonie entre les êtres humains et la terre, laissant place « au mandat » de la commercialisation et de l'accumulation des richesses. À partir de ce moment, la nature fut « assumée comme un "objet" servant à la domination et à la marchandisation », ce qui justifia « [de] nouvelles formes de conquête et de colonisation »<sup>95</sup>. Après avoir abordé les changements occasionnés par une telle transfiguration, le texte poursuit en inscrivant les récents discours autour du « développement » et du « progrès » dans cette histoire datant de plus 500 ans. Le document avance que les peuples autochtones ont maintenu des modes de vie, bien qu'imparfaits, basés

---

<sup>94</sup> Traduction: « Une histoire... ».

<sup>95</sup> Traduit de: « asumida como un "objeto" para ser dominado y mercantilizado » et « nuevas formas de conquista y colonización ». Universidad Ixil, « Una historia... ».

sur « les principes fondamentaux de soin, d'entraide, [et] de respect » avec la nature pouvant offrir des alternatives au « désastre environnemental et social ». Celui-ci avait été engendré par un modèle économique fondé sur l'exploitation effrénée des ressources naturelles et produisant des inégalités globales aiguës et alarmantes. L'exposé se termine par les lignes suivantes : « [des] peuples comme les Ixils du Guatemala, qui savent qu'en regardant au travers des yeux de leurs grands-parents, il sera possible de voir sur terre un nouveau lever de soleil »<sup>96</sup>.

*Una historia...* présente aux étudiants de l'Université Ixil une lecture de l'histoire directement liée à des enjeux affectant leur communauté dans le présent. La dernière phrase du texte indique le chemin à emprunter; celui-ci consiste à perpétuer les luttes ancestrales que leur peuple, le peuple ixil, mène depuis l'arrivée des Européens sur leur territoire. À la suite de la discussion au sujet de *Una historia...*, l'enseignant poursuit la séance à l'aide d'une présentation intitulée « Processus de consultation préalable, libre et informée pour les projets hydroélectriques Vega I et Vega II »<sup>97</sup>. Ces projets de construction de barrages hydroélectriques, qui se situeraient non loin de Tzabal, sont une initiative de l'entreprise Hidroixil, appartenant au consortium de capital espagnol Casado Hermanos<sup>98</sup>. Les projets Vega I et Vega II ont été autorisés en 2011 par le Ministère de l'Énergie et de l'Exploitation minière (MEM) sans l'approbation des communautés potentiellement affectées par un tel projet. Le document exposait tout d'abord l'évolution de ces cas ainsi que les recours déposés en cour afin de réaliser une consultation préalable, libre et informée. La présentation rapportait les développements juridiques de ces cas de façon très technique et détaillée. Aujourd'hui, plusieurs habitants de la région s'opposent à ce projet et la consultation populaire se fait toujours attendre.

J'étais intriguée de connaître la raison pour laquelle, à l'intérieur d'une même séance, un texte à propos historique était à l'étude pour ensuite poursuivre sur les formalités juridiques autour du débat au sujet des projets d'Hidroixil. À ce dernier document succédait un texte sur

---

<sup>96</sup> Traduit de: « pueblos como los Ixiles de Guatemala, quienes saben que solo mirando a través de los ojos de sus abuelos será posible ver en la tierra un nuevo amanecer ».

<sup>97</sup> Traduit de: « proceso de consulta previa, libre e informada por los proyectos hidroeléctricos Vega I y Vega II ».

<sup>98</sup> IMH, *El camino de las palabras de los pueblos*, p. 368.



l'histoire préhispanique du peuple ixil; celui-ci n'a pas été abordé au cours de la séance, sans doute par manque de temps. Afin de mieux saisir le sens derrière cet assemblage de documents pouvant paraître disparates, je demandai à Claudia quel était le thème de la séance et pourquoi ces textes avaient été combinés à cette occasion. Elle me répondit : « parce que c'est la même chose »<sup>99</sup>. À ses yeux, il est impossible de comprendre la situation actuelle sans se tourner vers le passé. Les enjeux derrière les projets Vega I et Vega II ne pouvaient être appréhendés qu'avec une profondeur historique qui permettrait de mieux situer les discours liés au « développement » véhiculés par les entreprises d'aujourd'hui tel Hidroixil.

Lorsque je rencontrai Claudia pour la première fois, quelques instants après la levée de la séance, elle se précipita vers moi, empressée de faire connaissance, elle me demanda : « Salut, comment ça va? Je m'appelle Claudia, on m'a dit que tu es une historienne! »<sup>100</sup>. Peu à l'aise avec le qualificatif d'« historienne », je lui répondis que je réalisais présentement des études supérieures en histoire. Nous poursuivions notre conversation autour d'un *atol* et d'un *chuchito*<sup>101</sup> lorsqu'elle me demanda : « selon toi, pourquoi est-ce qu'il y a eu un génocide ici? »<sup>102</sup>. Quelque peu mal à l'aise de lui donner une « vérité d'historienne » sur l'histoire de sa région, je lui répondis qu'il s'agissait d'une question plutôt complexe à laquelle il était possible de fournir une variété d'explications, pour ensuite lui poser la même question. Elle se lança alors dans un monologue effréné durant lequel elle fit mention de l'exploitation sur les plantations de café et de canne à sucre depuis la réforme libérale, ce qui aurait amené ses ancêtres à se soulever. Cela expliquerait pourquoi ils ont été taxés de communistes, et son histoire conduisit aux plans militaires, tel le Plan Sofía qui visait à exterminer les Ixils. Elle cita également l'assassinat des sept *principales* en 1936, soulignant au passage que le génocide avait été commis afin de s'approprier les terres des Ixils, comme la nationalisation des terres de Tzabal en témoigne<sup>103</sup>.

Décidément, son récit se révélait assez similaire à ceux que j'avais recueillis auprès de la génération ayant connu la guerre. Toutefois, cette fois-ci, son exposé était teinté d'une

---

99 Conversation informelle avec Claudia, le 21 juillet 2017.

100 Transcription non littérale. Conversation informelle avec Claudia, le 21 juillet 2017.

101 L'« atol » est un breuvage chaud à base de maïs et le « chuchito » une collation faite de pâte de maïs.

102 Transcription non littérale. Conversation informelle avec Claudia, le 21 juillet 2017.

103 Conversation informelle avec Claudia, le 21 juillet 2017.

indignation passionnée, me présentant le passé avec une ferveur plus rare chez les narrateurs plus âgés. Somme toute, les entrevues avec les étudiants révélèrent des interprétations et récits historiques sensiblement semblables à ceux de la génération ayant vécu le conflit armé. De fait, lorsque je demandai à Javier, un autre étudiant, d'indiquer les causes du génocide et du conflit armé, il m'informa que les aînés de la communauté les lui avaient expliquées : « mon opinion est que nous avons presque toujours une même version de l'histoire »<sup>104</sup>. À ses yeux, il existe une concordance dans l'interprétation du passé chez les différentes générations. J'ai également retrouvé la ferveur et la détermination de Claudia chez Javier; tous deux dégageaient un sentiment d'indignation et d'injustice en me partageant leurs réflexions sur l'histoire.

### ***2.3 L'implication dans le mouvement pour la récupération des terres de Tzabal***

Située au cœur de la communauté de Tzabal, l'Université Ixil est directement confrontée à l'enjeu de la nationalisation des terres de la communauté. Cette institution et ses étudiants participent également à la lutte pour la restitution de ces terres. Les jeunes générations occupent, elles aussi, une fonction essentielle dans cette mobilisation citoyenne, située à l'intersection entre les causes mémorielles et territoriales. Comme l'avance Hirsch, la postmémoire peut constituer une plateforme pour l'engagement politique ainsi qu'une forme de réparation<sup>105</sup>. Effectivement, des enjeux mémoriels se trouvent également au cœur de l'engagement des étudiants de l'Université Ixil dans ce mouvement citoyen défendant une cause récurrente dans les apprentissages historiques réalisés à l'Université Ixil

Le chapitre précédent a exploré les mobilisations du passé par les activistes impliqués dans le mouvement pour la restitution des terres de Tzabal. Tout comme leurs aînés, les membres de la jeune génération perçoivent une imbrication entre le passé et le présent. Tel que citée plus tôt, Lucía m'expliqua que c'est en se penchant sur la situation des terres de Tzabal qu'elle commença à s'intéresser à l'histoire du conflit armé : à ses yeux, ces deux enjeux sont intimement liés<sup>106</sup>. Elle m'indique que des membres de la Commission des terres ont été invités à parler aux étudiants de l'université lors de la séance intitulée « Introduction au

---

<sup>104</sup> Traduit de: « mi opinión es que casi siempre manejamos una versión ». Entrevue avec Javier, le 21 juillet 2017.

<sup>105</sup> Hirsch, *The Generation of Postmemory*, p. 6.

<sup>106</sup> Entrevue avec Lucía, le 19 juillet 2017.

territoire ». L'objectif était de conscientiser les étudiants au cas de lutte pour la restitution des terres de Tzabal afin qu'ils soient au fait de cet enjeu, qui concerne directement les étudiants de la communauté. Il s'agit du premier cours dispensé lors du parcours des étudiants inscrits dans le programme de technique de l'Université Ixil, ce qui démontre la centralité de cet enjeu dans le cursus des étudiants et de la mission de l'établissement.

Les étudiants interrogés se disent particulièrement préoccupés par la situation des terres de Tzabal. Doña Angélica considère qu'il est primordial d'agir contre cette nouvelle spoliation, sans quoi les générations futures vivront sans terres. La jeunesse se trouve par conséquent au cœur de ses préoccupations. Lucía, quant à elle, fait partie de cette génération qui risque d'être dépossédée de ses terres. Elle affirme que « les personnes plus âgées luttent... mais c'est nous qui allons être affectés, nous, les jeunes, nous devons lutter »<sup>107</sup>. Dans le même esprit, Claudia estime qu'il revient à sa génération de lutter, qu'elle doit continuer ce que leurs parents et leurs ancêtres ont entamé. Sa génération, bien qu'elle soit encore très jeune, doit dès maintenant penser aux générations futures: « les ancêtres ne pensaient pas à eux-mêmes, mais ils pensaient au futur »<sup>108</sup>. Ainsi, le combat pour la restitution des terres de Tzabal se situe simultanément dans le passé et le présent; elle prend néanmoins tout son sens dans la projection vers le futur, dans le legs destiné aux générations à venir.

Javier, quant à lui, est particulièrement immergé dans le sujet : la situation des terres de Tzabal, qu'il qualifie de « vol », a fait l'objet de son projet de recherche final. Il stipule que plusieurs régions du pays ont déjà connu de nouvelles dépossession territoriales en temps de paix, depuis la fin du conflit armé. Face à cela, il m'indique : « nous ne voulons pas en arriver à ça, mais ici, dans la région ixil, nous avons une histoire. Ils nous ont coupé le tronc, mais ils n'ont pas réussi à nous couper les racines »<sup>109</sup>. D'après Javier, son peuple ne se laissera pas déposséder de ses terres en raison de l'histoire de la résistance des Ixils, et surtout la mémoire

---

107 Traduit de: « las personas mayores luchan ... pero a nosotros nos va a afectar, los jóvenes tenemos que luchar ». Entrevue avec Lucía, le 19 juillet 2017.

108 Traduit de: « los antepasados no pensaban en sí mismos, sino en adelante ». Entrevue avec Claudia, le 9 août 2017.

109 Traduit de: « no queremos llegar a eso, pero aquí en la zona ixil, tenemos una historia, seguiremos siendo, tenemos una historia. Nos tallaron los troncos, pero no consiguieron con la raíz ». Entrevue avec Javier, le 21 juillet 2017.

qui persiste autour de cette histoire, et ce malgré les années de destruction que la région a expérimentées. Une fois de plus, le recours au passé consiste ainsi en une façon de stimuler la résistance, même pour les membres des générations « post ».

Mis à part leur appui et leur participation au sein de ce mouvement, les étudiants de l'Université Ixil ont imaginé d'autres moyens pour soutenir la quête communautaire pour la restitution des terres de Tzalbal. Soucieux d'unir la communauté, divisée par une multitude de facteurs<sup>110</sup>, l'université cherche à mettre en place des initiatives afin de servir la communauté. La création d'un marché *campesino* est un exemple éloquent. Lucía participa à la conception et à l'élaboration de ce projet; elle m'explique qu'il s'agit d'un marché hebdomadaire qui se tient à quelques pas de l'université, devant le salon communal. Cet espace est l'occasion pour les agriculteurs de la région de vendre leurs produits à Tzalbal. Le marché *campesino* est une opportunité intéressante pour plusieurs paysans exclus du grand marché du village de Nebaj, en raison de son nombre d'espaces limités. En créant cette plateforme, Lucía affirme que cette initiative avait pour but d'unifier la communauté, qu'une « partie de cela, c'est de former cette lutte, malgré tout ce qu'ils nous ont volé, la terre »<sup>111</sup>. Au-delà d'une simple alternative commerciale, ce marché hebdomadaire est une façon de reconstruire le tissu social et économique grandement fragilisé par le conflit armé et d'unir la communauté autour d'une même cause : la défense de leur territoire. Pour Lucía, la jeunesse a un rôle à jouer dans ce processus de reconstruction : « nous [les étudiants de l'Université Ixil] participons fortement dans l'inclusion de la jeunesse, parce que, souvent, dans les luttes, ce sont les aînés et il y a peu de jeunes »<sup>112</sup>.

\*\*\*

---

110 Il existe plusieurs divisions au sein de la communauté. D'abord, tel qu'exposé précédemment, les habitants de la microrégion de Tzalbal ne sont pas tous en accord avec les moyens à utiliser pour récupérer leurs terres. De plus, toute la municipalité de Nebaj a été divisée par en raison d'une controverse électorale en 2013 entre deux candidats à la mairie, Virgilio Bernal Guzmán et Pedro Raymundo Cobo. Parmi les nombreux facteurs de division, il faut aussi compter ceux hérités du conflit armé: le fait que des ex-PAC et ex-membres des CPR cohabitent dans la même communauté amène son lot de tensions quotidiennes.

111 Traduit de: « parte de eso es de formar esa lucha, a pesar de todo lo que nos robaron, la tierra ». Entrevue avec Lucía, le 19 juillet 2017.

112 Traduit de: « participamos fuertemente en la inclusión de la juventud, porque muchas veces en las luchas son los ancianos y hay pocos jóvenes ». Entrevue avec Lucía, le 19 juillet 2017.

Les étudiants de l'Université Ixil se sentent directement interpellés par la menace de dépossession qui plane à Tzabal. Ayant étudié l'histoire de leur région ainsi que les luttes de leurs parents et de leurs ancêtres, les jeunes narrateurs souhaitent donner suite à ce mouvement territorial et mémoriel qui se situe, à la fois, dans le passé, le présent et le futur. La transmission de la mémoire opérée dans les milieux familiaux et communautaires se transpose à l'Université Ixil, devenant ainsi une pratique endossée pour l'apprentissage de l'histoire. Cette institution offre à ses étudiants d'approfondir leurs cadres interprétatifs mémoriels souvent préalablement existants. Ces « travaux de la mémoire », l'engagement des étudiants auprès du passé impliquait une praxis, celle de perpétuer la lutte de leurs aînés; leur engagement dans la mobilisation pour la restitution des terres de Tzabal l'illustre remarquablement.

Les cas de l'organisation H.I.J.O.S. et de l'artiste Rebeca Lane, mis aux côtés de celui de l'Université Ixil, permettent de présenter les diverses façons dont la jeunesse post-conflit s'engage auprès du passé. Hormis les différences générationnelles, cet exposé démontre également que les mémoires fluctuent en fonction d'une variété de facteurs, tels le milieu de vie, l'ethnicité ou encore le genre, corroborant ainsi qu'elles ne peuvent être ni homogènes ni statiques. L'Université Ixil est un des multiples moyens employés par les peuples mayas afin de décoloniser leur savoir et leur histoire. À leur façon, différents peuples mayas usent d'une multiplicité d'outils afin de mettre en valeur leurs récits historiques. Dans la capitale, tout comme dans la région ixil, des membres des nouvelles générations se tournent vers l'histoire pour agir dans le présent, perpétuant ainsi les luttes entreprises par leurs aînés durant le conflit armé ou encore bien avant celui-ci.

C'est aussi le cas des descendants d'autres acteurs importants du conflit armé. Mis à part les enfants des survivants du génocide ou des disparus, la génération « post » dans les cercles militaires a son mot à dire au sujet de l'histoire. En Argentine, des enfants des anciens dirigeants militaires dénoncent les agissements et les violations de droits humains commises durant la dictature en Argentine. Le groupe *Hijas e hijos de genocidas*, soit les « Filles et fils de génocidaires » rompent avec l'héritage et les récits historiques de leurs parents avec ce qu'ils appellent des « histoires désobéissantes ». Quant à elle, la nouvelle génération de Tzabal continue d'avoir recours au passé récent et lointain afin de récupérer ses terres

dépossédées. Il revient donc aux nouvelles générations de choisir les façons dont le passé modèlera leur futur. Ce sont elles qui décideront soit de perpétuer, soit de rompre avec les récits de leurs parents, ou encore de les adapter à leur réalité, et leurs réponses pourraient nous étonner.

## CONCLUSION

### 1. Retour sur le mémoire

« Why does war persist in Guatemala's post-war? » était la question posée en début d'ouvrage. Par le fait même, celle-ci a guidé les réflexions sur le recours à la mémoire historique dans la région ixil post-conflit. Devant « la persistance de la guerre » en temps de paix, soit la transformation et la continuation de la violence, certains habitants de la région ixil ont mis en récit le passé afin de mieux le comprendre et de lui faire face. Bien qu'elles évoquaient des années révolues, ces narrations sont pourtant toutes aussi éloquentes au sujet du présent. Effectivement, la mémoire se modèle en fonction du présent et d'une série de facteurs qui le caractérisent – qu'ils soient sociaux, politiques, identitaires ou géographiques. Si cette étude a tâché de démontrer la validité d'une telle affirmation, elle a également aspiré à réfléchir sur la façon dont ces récits sur le passé prennent forme dans la praxis en se constituant en un véritable outil d'émancipation et de mobilisation politique.

Afin de livrer un tel argument, ce mémoire s'est déployé en quatre chapitres distincts. Le premier a tâché de familiariser le lecteur avec le contexte historique essentiel à la compréhension des sources à l'étude en partant de la présentation du « printemps démocratique », amorcé en 1944, jusqu'au rapport de la CEH en 1999. Après cet exposé, le chapitre s'est dédié à présenter l'histoire plus longue des dynamiques agraires en se penchant sur les différents cycles de dépossession territoriale au cours de l'histoire du pays. Ces bases se sont révélées incontournables pour la suite de la réflexion.

Le deuxième chapitre s'est attardé à examiner la construction d'un récit commun en se penchant sur l'ouvrage *El camino de las palabras de los pueblos* en rendant compte du traitement de l'histoire des peuples du Nord du Quiché au travers des différents cycles d'agression et de résistance que la région a connus depuis la conquête espagnole. Le recours au passé avait donc pour objectif de comprendre le présent de violence et de dépossession affectant la région depuis la signature des Accords de paix tout en rompant avec le statut de « victime » attribué par le langage des droits humains. En narrant les dépossessions répétées, permettant de mettre en relation les grandes structures derrière leur histoire (les tentatives

d'élimination de leur peuple ainsi que l'usurpation territoriale), ainsi que la résistance historique et « épique » de leurs ancêtres, les participants à cette initiative avaient pour but d'orienter les décisions et de stimuler la résistance dans le présent. Ainsi, les membres de cette initiative, après avoir résisté dans les CPR durant le conflit armé interne, déplacent leur combat vers la scène mémorielle.

Hors des pages de ce livre, la mémoire avait des applications concrètes. Le troisième chapitre a analysé les recours à la mémoire historique par un groupe d'activistes impliqués dans le mouvement pour la restitution des terres de Tz'albal. Dépossédés de leurs terres durant le conflit armé, ils se réfèrent au passé afin d'expliquer leur présent et de justifier leurs revendications, déterminés par une longue histoire de dépossession territoriale, les manifestations de la guerre par d'autres moyens et d'un nouveau génocide. Ici, les luttes territoriales et les luttes mémorielles ne font qu'une. En plus de revisiter l'histoire du conflit armé et du passé plus lointain, la mémoire historique s'avère par le fait même un outil de résistance et elle détient une fonction saillante dans la praxis. Ces activistes, par ces discours mémoriels, lient ainsi nettement la violence contre-insurrectionnelle avec les pratiques économiques en temps de conflit et post-conflit, visibilisant ainsi le lien entre la logique génocidaire et celle de l'accaparement territorial.<sup>1</sup>

Après avoir exploré les mémoires de survivants du génocide et d'activistes engagés dans la défense d'une cause actuelle, le dernier chapitre se penche sur les aléas de la mémoire de la génération post-conflit. L'histoire du conflit armé devient ainsi, dans un premier temps, une source d'explication de la réalité à laquelle les membres des nouvelles générations sont confrontés et, dans un deuxième temps, une source de mobilisation afin de répondre aux problématiques actuelles. Le cas de l'Université Ixil révèle que la mémoire intergénérationnelle de la jeunesse post-conflit est source de mobilisation dans le présent; en décolonisant les savoirs sur le passé, elle espère également pouvoir décoloniser les terres sur lesquelles elle vit.

Les initiatives mémorielles discutées dans cette étude postulent toutes que la violence n'est pas une affaire du passé, mais que le conflit armé interne n'a résolument jamais pris fin,

---

<sup>1</sup> Voir introduction, p. 12.



qu'il se poursuit par d'autres moyens. Sa continuation se manifesterait par une nouvelle dépossession territoriale se traduisant, pour certains, par la répétition du génocide. L'activisme mémoriel se révèle une plateforme pour une autre forme d'activisme, celui de la défense de la terre, du territoire et des ressources naturelles. Le passé, bien qu'il soit porteur d'un passé douloureux, devient une base pour le changement social; le recours à la mémoire historique s'avère une façon de lutter contre les manifestations du néolibéralisme. Elle répond ainsi aux besoins du présent, elle se forge en fonction du présent. Le passé est insufflé de présent, et le présent de passé.

Si c'est le pari que tente de relever cette étude, il convient de rappeler que la présentation de ces initiatives mémorielles ne prétend aucunement être représentative de l'état de la mémoire dans la région ixil. Bien au contraire, elles côtoient d'autres récits historiques avec lesquels elles cohabitent plutôt péniblement. Une illustration éloquent de cette conflictualité mémorielle se retrouve dans les activités organisées dans le cadre de la reconduite du procès contre Ríos Montt en 2016. Durant le mois d'avril 2016, le tribunal se déplaça vers le village de Nebaj afin d'entendre les déclarations des témoins trop âgés pour voyager jusqu'à la capitale, où se tenaient les audiences régulières. À l'extérieur du bâtiment où se déroulait le procès étaient rassemblées plusieurs proches des témoins ainsi que des membres d'organisations de victimes du conflit armé interne. S'ils étaient réunis afin d'accompagner symboliquement les témoins et les survivants du génocide, un autre groupe d'Ixils leur faisait face; il s'agissait des sympathisants de Ríos Montt, pour la plupart des ex-PAC. Ceux-ci arboraient des pancartes avec les inscriptions : « Comprendons-nous, dans le triangle ixil, il n'y a pas eu de génocide », « Pourquoi la guérilla assassine reste-t-elle impunie? » ou encore « Aucun Ixil n'est mort parce qu'il était Ixil »<sup>2</sup>. Ce groupe représente un pan de la population ixil qui n'a pas été abordé dans ce mémoire bien qu'il ne soit pas d'une importance moindre. En étudiant les récits mémoriels des Ixils qui légitiment la violence contre-insurrectionnelle et les politiques néolibérales comme des mesures nécessaires pour éradiquer le communisme ou bien pour favoriser le développement économique, nous serions

---

<sup>2</sup> Traduit de: « Entendamos, en el triángulo ixil no hubo genocidio », « ¿Por qué a la guerrilla asesina le dan impunidad? » et « Ningún ixil murió por ser ixil ». Sebastián Escalón, « Nebaj, el olvido que se acerca », 18 mai 2016, [en ligne], <https://www.plazapublica.com.gt/content/nebaj-el-olvido-que-se-acerca> (page consultée le 23 juillet 2018).

sans doute à même de mieux comprendre le panorama de la conflictualité mémorielle dans cette région et ailleurs. Pourtant, réduire la conflictualité à ces deux camps serait un leurre, il existe plusieurs divisions et divergences au sein de ce qui peut s'apparenter à de grandes familles mémorielles. L'IMH, les habitants de Tzabal mobilisés pour la restitution de leurs terres ainsi que les étudiants de l'Université Ixil ne sont que quelques gouttes dans la mer des expressions mémorielles dans la région ixil. Si cela peut consister en une limite de cette étude, elle cherchait plutôt à se pencher sur la singularité de leurs propositions et à explorer les façons dont elles se modèlent en fonction des enjeux du présent et que la mémoire historique devient un outil de mobilisation politique.

Toutefois, bien que ce mémoire ait abordé ces cas d'étude précis, il ne va pas sans dire qu'une sélection a été opérée parmi les informations contenues dans *El camino* ainsi que dans les témoignages récoltés auprès des narrateurs. Après tout, cela n'est en rien inhabituel dans le cadre de tels exercices; pourtant il convient de souligner ce phénomène, car il consiste également en une limite du principe d'autorité partagée : l'architecture finale est déterminée par le chercheur<sup>3</sup>. Les histoires que les narrateurs m'ont si généreusement confiées ne sont pas représentées dans toute leur globalité, leur exhaustivité, leurs subtilités. En raison de la nature de cette recherche, des choix ont dû être effectués, bien que j'aie systématiquement tâché de rendre justice aux paroles qu'ils m'ont livrées et aux histoires qui leur importaient. Ce mémoire ne peut donc pas s'enorgueillir d'avoir brossé un portrait fidèle de l'intégralité des récits des narrateurs et d'*El camino*; celui-ci a plutôt insisté sur les discours autour de la dépossession territoriale et de la continuité de la violence en temps de paix, centraux aux narrations à l'étude.

## **2. Vers une redéfinition de la « mémoire » et de l'« histoire »?**

L'inévitable sélection de citations, de faits et d'informations parmi les témoignages des narrateurs s'avère l'un des nombreux défis associés à l'histoire orale et aux études de la mémoire. S'il parle au nom d'autres personnes, qu'il rapporte leurs paroles, le chercheur doit résolument opérer un choix afin de produire une recherche sur laquelle il détient l'autorité

---

<sup>3</sup> Voir l'introduction à la p. 23-24.

épistémologique. Pourtant, comme le souligne Doc McAlister Billingsley, ce type d'étude, et particulièrement dans le cas de ce travail, s'appuie nécessairement sur « the memories of "everyday" people, most of whom do not partake in authorship of texts, yet possess valuable knowledge nonetheless »<sup>4</sup>. Les porteurs de ces mémoires sont ainsi relégués au rang d'informateurs, de sources. Après tout, la mémoire n'est-elle pas un objet d'étude de l'histoire en tant que discipline?

Cette réflexion renvoie à la dichotomie soulevée par Pierre Nora entre les notions d'« histoire » et de « mémoire », comme discutée en introduction<sup>5</sup>. L'asymétrie établie entre ces deux rapports au passé se révèle d'autant plus épineuse lorsque ces mémoires sont considérées, non pas en tant que souvenirs vagues d'une époque révolue, mais bien comme la source de savoirs légitimes et ancestraux. L'étude du cas de l'Université Ixil l'a démontré : l'apprentissage de l'histoire se réalise par des méthodes pédagogiques ancrées dans la cosmovision maya et cette institution considère la mémoire comme une forme légitime de connaissance du passé.

McAlister Billingsley, au sujet de la distinction entre l'histoire et la mémoire, écrit: « For one thing, this binary view of knowledges about the past limits our ability to understand local practices on their own terms »<sup>6</sup>. Plus qu'une critique des pratiques historiographiques, il cherche à s'interroger plus largement sur l'hégémonie épistémologique attribuée à l'histoire, devant d'autres formes alternatives de connaissance du passé<sup>7</sup>. Trouillot abonde dans ce sens lorsqu'il stipule: « we gain a more complex view of academic history itself, since we do not consider professional historians the sole participants in its production »<sup>8</sup>. Or, il allègue également que le fait que l'histoire soit aussi produite à l'extérieur du milieu académique a été largement ignoré des théories de l'histoire<sup>9</sup>. Quant à elle, Kirsten Weld désignait les narrateurs au cœur de son étude, soit les travailleurs des archives de la police nationale, d'« historiens amateurs »<sup>10</sup>. Bien qu'ils ne pouvaient être qualifiés d'« historiens professionnels », dû à

---

4 Doc, « So That All Shall Know », p. 40.

5 Voir l'introduction, p.13-16.

6 *Ibid.*, p. 85.

7 *Ibid.*, p. 87.

8 Trouillot, *Silencing the Past*, p. 25.

9 *Ibid.*, p. 21.

10 Weld, *Paper Cadavers*, p. 22.

l'absence de formation et de méthodologie scientifiques, Weld les contemple néanmoins comme un type d'historien en soi. Ne peut-on pas en dire autant des membres de l'IMH et des narrateurs au cœur de cette étude? Puis-je réellement revendiquer une légitimité épistémologique supérieure à celle des personnes ayant vécu le conflit armé interne? Et à celle de Claudia, de Javier et de Lucía, les étudiants de l'Université Ixil? Suis-je leur antithèse, mes « sources », ces étudiants issus de la même génération que moi et tous aussi passionnés par l'histoire que moi?

En début d'ouvrage, il a été discuté que la conflictualité mémorielle et l'institution de certaines versions de l'histoire en tant que récits hégémoniques reposent sur des dynamiques de pouvoir<sup>11</sup>. Quant à lui, McAlister Billingsley s'attarde à démontrer que la négociation de la vérité et de la légitimité des savoirs sur le passé est « often politically-loaded, and the final determination of which narratives become accepted as historical rather than 'merely' memory is often based on the power of the authors and interlocutors ». Ainsi, la dynamique conflictuelle des mémoires serait chargée de pouvoir comme c'est également le cas au sein de la hiérarchisation des savoirs sur le passé, en l'occurrence, ici, entre la mémoire et l'histoire en tant que discipline. L'Université Ixil semble être la plateforme désignée afin de soulever la question de la colonialité du savoir, un concept discuté par Edgardo Lander<sup>12</sup>. Il convient ici de rappeler que, comme l'indique Enrique Florescano, un des legs du colonialisme aurait été la marginalisation des mémoires autochtones<sup>13</sup>. Lander pousse davantage cette idée en stipulant :

« Les autres formes d'être, les autres formes d'organisation de la société, les autres formes de savoirs deviennent, non seulement différentes, mais aussi lacunaires, archaïques, traditionnelles, prémodernes. Elles se situent dans un moment antérieur au développement historique de l'humanité, lequel, dans l'imaginaire du progrès, insiste sur son infériorité »<sup>14</sup>.

Est-il possible que nos rapports au passé soient déterminés par de telles dynamiques de

---

11 Voir l'introduction, à la p. 11-12.

12 Le concept de « colonialité du savoir » se base sur celui-ci de « colonialité du pouvoir » élaboré par le sociologue Anibal Quijano. Voir Edgardo Lander, *La colonialidad del saber: eurocentrismo y ciencias sociales: perspectivas latinoamericanas*, CLACSO, Buenos Aires, 2003, 246 p.

13 Voir introduction, à la p. 14-15.

14 Traduit de: « Las otras formas de ser, las otras formas de organización de la sociedad, las otras formas del saber, son transformadas no solo en diferentes, sino en carentes, en arcaicas, primitivas, tradicionales, premodernas. Son ubicadas en un momento anterior del desarrollo histórico de la humanidad, lo cual dentro del imaginario del progreso enfatiza su inferioridad ». Lander, *La colonialidad del saber*, p. 24.

pouvoir, que la « colonialité du savoir » se trouve à la base de la dichotomie hiérarchique entre « histoire » et « mémoire » décrite par Pierre Nora? La présente étude espère également avoir contribué à ébranler les fondations de ces conceptions binaires. L'apprentissage de l'histoire à l'Université Ixil démontre que les frontières entre ces deux notions sont minces. En reléguant les récits historiques discutés au sein de cette étude à la notion de « mémoire », ne contribuons-nous pas à les re-marginaliser ou les re-coloniser<sup>15</sup>, comme ce fut le cas avec la conquête espagnole, comme discuté par Florescano? Et plus important encore, passons-nous à côté d'une réelle compréhension des savoirs locaux sur le passé en les définissant comme l'antithèse de l'histoire?

---

<sup>15</sup> Voir également l'ouvrage de Tuhiwai Smith, particulièrement le chapitre « Decolonizing Knowledges ». Tuhiwai Smith, *Decolonizing Methodologies*.

## BIBLIOGRAPHIE

### Sources

#### - Publications et sources documentaires

Comisión para el Esclarecimiento Histórico (CEH). *Guatemala, memoria del silencio*, 12 vol. Guatemala, United Nations Operations Systems (UNOPS), 1999.

H.I.J.O.S. Guatemala. *Page d'accueil*, [en ligne], <https://hijosguate.blogspot.ca/> (page consultée le 14 mai 2018).

Iniciativa para la Reconstrucción y Recuperación de la Memoria Histórica (IMH), *El camino de las palabras de los pueblos*, Magna Terra Editores, Guatemala, 2013, 461 p.

Ley de especies monetarias, Decreto número 139-96 del Congreso de la República.

Memorial de Memoriales de las comunidades del Norte del departamento del Quiché.

Rebeca Lane. *Biography/Bio*, [en ligne], <https://www.rebecalane.com/about> (page consultée le 15 mai 2018).

Resistencia de los pueblos. « Memorias de despojo », mars 2016, [en ligne], [https://fr.scribd.com/doc/304928653/B-16-Memorias-del-Despojo#fullscreen&from\\_embed](https://fr.scribd.com/doc/304928653/B-16-Memorias-del-Despojo#fullscreen&from_embed) (page consultée le 5 mars 2018).

Resistencia de los pueblos. « De tierras, territorios y soberanías », décembre 2014, [en ligne], [https://fr.scribd.com/document/270452314/B-13-Queremos-Respeto-sobre-tierras-territorios-y-soberanias#fullscreen&from\\_embed](https://fr.scribd.com/document/270452314/B-13-Queremos-Respeto-sobre-tierras-territorios-y-soberanias#fullscreen&from_embed) (page consultée le 5 mars 2018).

Sentencia por Genocidio y Delitos contra los Deberes de Humanidad contra el pueblo Maya Ixil, 10 mai 2013.

Universidad Ixil. « Estudio y Práctica del Pensamiento Maya Ixil para el buen vivir », 2012.

Universidad Ixil. « Una historia... ».

#### - Sources audiovisuelles

Comunidad de Tz'albal Quiché, busca recuperar sus tierras, [en ligne], <https://www.youtube.com/watch?v=AFDt7uj-ps8> (page consultée le 30 novembre 2017).

Rebeca Lane, « La cumbia de la memoria », Alma mestiza, 2016.

Sanz, José Luis et Julio López. « La semilla y la piedra », 2011, 57 minutes, [en ligne], <https://vimeo.com/70703529> (page consultée le 10 avril 2017).

- Entrevues

Don Andrés, le 21 juillet 2017.

Don Carlos, le 12 juillet 2017.

Don David, le 19 juillet 2017.

Don Enrique, le 13 juillet 2017.

Don Felipe, le 20 juillet 2017.

Don Manuel, le 19 juillet 2017.

Don Miguel, le 18 juillet 2017.

Don Rafael, le 12 juillet 2017.

Don Rigoberto, le 3 juillet 2017.

Don Santiago, le 9 août 2017.

Don Sebastián, le 2 juillet 2017.

Don Tomás, le 13 juillet 2017.

Doña Angelica, le 21 juillet 2017.

Doña Claudia, le 9 août 2017.

Doña Daniela, le 18 juillet 2017.

Doña Juana, le 18 juillet 2017.

Doña Magdalena, le 13 juillet 2017.

Doña Silvia, le 19 juillet 2017.

Javier, le 21 juillet 2017.

Lucía, le 19 juillet 2017.

## Études

- Monographies et chapitres d'ouvrages collectifs

Arias, Arturo. *The Rigoberta Menchu Controversy*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 2001, 432 p.

AVANCSO. *Despojos y resistencias: una mirada desde la región extractiva del Norte desde Tezulutlán-Verapaz*, AVANCSO, Guatemala, 2016, 255 p.

Berger, Stefan et William John Niven. *Writing the History of Memory*, Bloomsbury Academic, London, 2014, 247 p.

Brett, Roddy. *The Origins and Dynamics of Genocide: Political Violence in Guatemala*, Palgrave Macmillan, London, 2016, 249 p.

Burgos, Elisabeth. *Moi, Rigoberta Menchú: une vie et une voix, la révolution au Guatemala*, Gallimard, Paris, 1983, 327 p.

Butler, Paula. *Colonial Extractions: Race and Canadian Mining in Contemporary Africa*, University of Toronto Press, Toronto, 2015, 384 p.

Cabanas Díaz, Andrés. *Los sueños perseguidos: Memoria de las Comunidades de Población en Resistencia de la Sierra*, Tercera Prensa, Donostia, Tome I, 2000, 241 p.

Camacho Nasser, Carlos. *Guía para la investigación de los conflictos sobre la tierra y el territorio en Guatemala*, FLACSO, MINUGUA, CONTIERRA, Guatemala, 2003, 125 p.

Camacho Nassar, Carlos. *Tierra, identidad y conflicto en Guatemala*, FLACSO, MINUGUA, CONTIERRA, 2003, Guatemala, 282 p.

Carmack, Robert M. *Harvest of Violence: The Maya Indians and the Guatemalan Crisis*, University of Oklahoma Press, Norman and London, 1988, 334 p.

Casaús Arzú, Marta Elena. *Guatemala: linaje y racismo*, F&G Editores, Guatemala, 2007, 339 p.

Dosal, Paul J. *Doing Business with the Dictators: A Political History of United Fruit in Guatemala, 1899-1944*, SR Books, Wilmington, 1993, 256 p.



Durocher, Bettina. *Los dos derechos de la tierra: la cuestión agraria en el país ixil*, FLACSO, MINUGUA, Guatemala, 2002, 197 p.

Falla, Ricardo. *Historia de un gran amor: recuperación de la experiencia con las Comunidades de Población en Resistencia*, Ixcán, Guatemala, Universidad de San Carlos de Guatemala, Guatemala, 2015, 128 p.

------. *Negreaba de zopilotes: Masacre y sobrevivencia Finca San Francisco, Nentón, Guatemala (1871 a 2010)*, AVANCSO, Guatemala, 2011, 437 p.

------. *Quiché rebelde: estudio de un movimiento de conversión religiosa, rebelde a las creencias tradicionales, en San Antonio Ilotenango, Quiché (1948-1970)*, Editorial Universitaria, Universidad de San Carlos de Guatemala, Guatemala, 1978, 574 p.

Florescano, Enrique. *Memoria indígena*, Taurus, México, 1999, 403 p.

------. *Tiempo, espacio y memoria histórica entre los Mayas*, Gobierno del Estado de Chiapas, Tuxtla, 1992, 126 p.

Forster, Cindy. « “Miles de machetes en alto”: las luchas campesinas de la costa sur en el surgimiento de la revolución guatemalteca, 1970-1980 », dans Manolo E. Vela Castañeda, dir., *Guatemala: la infinita historia de las resistencias*, Secretaría de la Paz de la Presidencia de la República, Magna Terra Editores, Guatemala, 2011, p. 573-614.

Frisch, Michael. *A Shared Authority: Essays on the Craft and Meaning of Oral and Public History*, State University of New York Press, Albany, 1990, 273 p.

Garrard-Burnett, Virginia. *Terror in the Land of the Holy Spirit: Guatemala under General Efraín Ríos Montt, 1982-1983*, Oxford University Press, Oxford and New York, 2010, 269 p.

Ginzburg, Carlo. *Le juge et l'historien: considérations en marge du procès Sofri*, Verdier, Lagrasse, 1997, 187 p.

González, Leticia S. « Más allá de la montaña: la región Ixil » dans dir. Manolo E. Vela Castañeda, *Guatemala, infinita historia de las resistencias*, Secretaría de la Paz de Presidencia de la República, Magna Terra Editores, Guatemala, 2011, p. 163-227.

Gordon, Todd et Jefferey R. Webber. *Blood of Extraction: Canadian Imperialism in Latin America*, Fernwood, Winnipeg, 2016, 378 p.

Grandia, Liza. *El despojo recurrente al pueblo q'eqchi'*, AVANCSO, Guatemala, 2009, 454 p.

Grandin, Greg. *The Last Colonial Massacre: Latin America in the Cold War*, University of Chicago Press, Chicago and London, 2011, 346 p.

------. *Who is Rigoberta Menchú?*, Verso, New York and London, 2011, 159 p.

Green, Robyn. « Loving to Reconcile: Love as a Political Emotion at the Truth and Reconciliation Commission » dans Brieg Capitaine et Karine Vanthuyne, dir., *Power through Testimony: Reframing Residential Schools in the Age of Reconciliation*, UBC Press, Vancouver et Toronto, 2017, p. 74-94.

Hale, Charles R. *Más que un indio: Racial Ambivalence and Neoliberal Multiculturalism in Guatemala*, School of American Research Press, Santa Fe, 2006, 292 p.

Handy, Jim. *Revolution in the Countryside: Rural Conflict and Agrarian Reform in Guatemala, 1944-1954*, The University of North Carolina Press, Chapel Hill and London, 1994, 272 p.

------. « The Violence of Dispossession: Guatemala in the 19th and 20th Centuries », dans Sebastian Huhn et Hannes Warnecke-Berger, dir., *Politics and History of Violence and Crime in Central America*, Palgrave Macmillan, New York, 2017, p. 281-323.

Hayner, Priscilla. *Unspeakable Truths: Confronting State Terror and Atrocity*, Routledge, New York and London, 2001, 340 p.

Hirsch, Marianne. *The Generation of Postmemory: Writing and Visual Culture After the Holocaust*, Columbia University Press, New York, 2012, 305 p.

Jelin, Elizabeth. *La lucha por el pasado: cómo construimos la memoria social*, Siglo Veintiuno Editores, Buenos Aires, 2017, 302 p.

------. *State Repression and the Labors of Memory*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 2003, 163 p.

Kaiser, Susana. *Postmemories of Terror: A New Generation Copies with the Legacy of the "Dirty War"*, Palgrave Macmillan, New York, 2005, 242 p.

Lander, Edgardo. *La colonialidad del saber: eurocentrismo y ciencias sociales: perspectivas latinoamericanas*, CLACSO, Buenos Aires, 2003, 246 p.

Le Bot, Yvon. *La guerre en terre maya: communauté, violence et modernité au Guatemala (1970-1992)*, Karthala, Paris, 1992, 335 p.

Levenson, Deborah T. *Adiós Niño: The Gangs of Guatemala City and the Politics of Death*, Duke University Press, Durham and London, 2013, 183 p.

Lovell, George. *A Beauty That Hurts: Life and Death in Guatemala*, Between the Lines, Toronto, 2000, 191 p.

------. *Conquista y cambio cultural: la sierra de los Cuchumatanes de Guatemala, 1500-1821*, CIRMA, La Antigua, 2015, 296 p.

Mallon, Florencia E. *Courage Tastes of Blood: The Mapuche Community of Nicolás Ailió and the Chilean State, 1906-2001*, Duke University Press, Durham and London, 2005, 319 p.

Manz, Beatriz. *Refugees of a Hidden War: The Aftermath of Counterinsurgency in Guatemala*, State University of New York Press, Albany, 1988, 283 p.

Martínez Paláez, Severo. *La patria del criollo: An Interpretation of Colonial Guatemala*, Duke University Press, Durham and London, 2009, p. 274

McAllister, Carlotta et Diane M. Nelson. *War by Other Means: Aftermath in Post-Genocide Guatemala*, Duke University Press, Durham and London, 2013, 390 p.

Milton, Cynthia. *Conflicted Memory: Military Cultural Interventions and the Human Rights Era in Peru*, The Wisconsin University Press, Madison, 2018, 276 p.

Moller, Jonathan. *Nuestra cultura es nuestra resistencia: represión, refugio y recuperación en Guatemala*, Turner, Madrid, 2004, 213 p.

Moyn, Samuel. *Not Enough: Human Rights in an Unequal World*, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge, 2018, 296 p.

Nelson, Diane M. *Reckoning: The Ends of War in Guatemala*, Duke University Press, Durham and London, 2009, 403 p.

Nora, Pierre. « Entre mémoire et histoire: La problématique des Lieux » dans *Les Lieux de mémoire, Vol 1: La République*, Gallimard, Paris, 1984, p. 23-43.

Oglesby, Elizabeth. « Educating Citizens in Postwar Guatemala: Historical Memory, Genocide, and the Culture of Peace » dans Greg Grandin et Thomas Miller Klubock, dir., *Truth Commissions: State Terror, History and Memory*, Duke University Press, Durham and London, 2007, p. 77-98.

------. « Historical Memory and the Limits of Peace Education: Examining Guatemala's Memory of Silence and the Politics of Curriculum », dans Elizabeth Cole, dir.,

*Teaching the Violent Past: History Education and Reconciliation*, Rowman & Littlefield Publishers, Lanham, 2010, p. 175-202.

Passerini, Luisa. *Storia orale: vita quotidiana e cultura materiale delle classi subalterne*, Rosenberg & Sellier, Turin, 1978, 303 p.

Portelli, Alessandro. « Afterword », dans Anna Sheftel et Stacey Zembrzycki, dir., *Oral History Off the Record: Toward an Ethnography of Practice*, Palgrave Macmillan, New York, 2013, p. 273-286.

-----, *The Death of Luigi Trastulli, and Other Stories: Form and Meaning in Oral History*, State University of New York Press, Albany, 1991, 358 p.

Remijnse, Simone. *Memories of Violence: Civil Patrols and the Legacy of Conflict in Joyabaj*, Guatemala, Rozenberg Publishers, Amsterdam, 2002, 335 p.

Ros, Ana. *The Post-Dictatorship Generation in Argentina, Chile and Uruguay: Collective Memory and Cultural Production*, Palgrave Macmillan, New York, 2012, 265 p.

Sanford, Victoria. *Buried Secrets: Truth and Human Rights in Guatemala*, Palgrave Macmillan, New York, 2003, 313 p.

Schaffer, Kay et Sidonie Smith. *Human Rights and Narrated Lives: The Ethics of Recognition*, Palgrave Macmillan, New York, 2004, 303 p.

Schirmer, Jennifer. *The Guatemalan Military Project: A Violence Called Democracy*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 1998, 345 p.

Schlesinger, Stephen et Stephen Kinzer. *Bitter Fruit: The Untold Story of the American Coup in Guatemala*, Doubleday, Garden City, 1982, 320 p.

Simon, Jean-Marie. *Guatemala: Eterna Primavera, Eterna Tiranía*, Print Studio, Guatemala, 2010, 271 p.

Smith, Andrea. *Conquest: Sexual Violence and the American Indian Genocide*, Duke University Press, Durham and London, 2005, 244 p.

Solano, Luis. *Contextualización histórica de la Franja Transversal del Norte (FTN)*, CEDFOG et El Observador, Huehuetenango et Guatemala, 2012, 126 p.

Stern, Steve J. « Between the Tragedy and the Promise: The Politics of Writing Latin American History in the Late Twentieth Century », dans Gilbert M. Joseph, dir., *Reclaiming*

*the Political in Latin American History, Essays from the North*, Duke University Press, Durham and London, 2001, p. 33-77.

------. *Peru's Indian Peoples and the Challenge of the Spanish Conquest: Huamanga to 1640*, University of Wisconsin Press, Madison, 1982, 295 p.

------. *Remembering Pinochet's Chile: On the Eve of London, 1998*, Duke University Press, Durham and London, 2009, 538 p.

Stoll, David. *Between Two Armies in the Ixil Towns of Guatemala*, Columbia University Press, New York, 1993, 383 p.

Thompson, Paul. *Voices of the Past: Oral History*, Oxford University Press, Oxford, 1978, 257 p.

Todorov, Tzvetan. *Les abus de la mémoire*, Arléa, Paris, 1995, 61 p.

Trouillot, Michel-Rolph. *Silencing the Past: Power and the Production of History*, Beacon Press, Boston, 2015, 190 p.

Tuhiwai Smith, Linda. *Decolonizing Methodologies: Research and indigenous Peoples*, Ze Books, New York, 1999, 208 p.

Verbitsky, Horacio et Juan Pablo Bohoslavsky. *The Economic Accomplices of the Argentine Dictatorship: Outstanding Debt*, Cambridge University Press, New York, 2015, 418 p.

Weld, Kirsten. *Paper Cadavers: The Archives of Dictatorship in Guatemala*, Duke University Press, Durham and London, 2014, 335 p.

Zinn, Howard. *L'impossible neutralité : autobiographie d'un historien et militant*, Agone, Marseille, 2006, 374 p.

#### - Articles de périodiques

Alcoff, Linda. « The Problem of Speaking for Others », *Cultural Critique*, No. 20, 1992, p. 5-32.

Bell, Elizabeth R. « “This Isn’t Underground; This Is Highlands”: Mayan-Language Hip Hop, Cultural Resilience, and Youth Education in Guatemala », *Journal of Folklore Research*, Vol. 54, No. 3, 2017, p. 167-197.

Blee, Kathleen. « Evidence, Empathy, and Ethics: Lessons from Oral Histories of the Klan », *The Journal of American History*, Vol. 80, No. 2, 1993, p. 596-606.

Contreras, Ana Yolanda. « Por las calles de ciudad de Guatemala: memoria y justicia a través del grafiti callejero del colectivo H.I.J.O.S . », *A contracorriente*, Vol. 6, No. 3, 2009, p. 166-193.

Gould, Kevin A. et Alicia Ivonne Estrada, « Framing Disappearance: H.I.J.@.S., Public Art and the Making of Historical Memory of the Guatemalan Civil War », *ACME*, Vol. 13, No. 1, 2014, p. 100-134.

Grandin, Greg. « The Instruction of Great Catastrophe: Truth Commissions, National History, and State Formation in Argentina, Chile, and Guatemala », *American Historical Review*, Vol. 110, No. 1, 2005, p. 46-67.

Hatcher, Rachel. « Truth and Forgetting in Guatemala: An Examination of Memoria del Silencio and Nunca Más », *Canadian Journal of Latin American and Caribbean Studies*, Vol. 34, No. 67, 2009, p. 131-162.

Huseman, Jennifer et Damien Short. « “A Slow Industrial Genocide”: Tar Sands and the Indigenous Peoples of Northern Alberta », *The International Journal of Human Rights*, Vol. 16, No. 1, 2012, p. 216-237.

Jessee, Erin. « The Limits of Oral History: Ethics and Methodology Amid Highly Politicized Research Settings », *Oral History Review*, Vol. 38, No. 2, 2011, p. 287-307.

Laplante, Lisa J. « Memory Battles: Guatemala's Public Debates and the Genocide Trial of José Efraín Ríos Montt », *Quinnipiac Law Review*, Vol. 32, No. 3, 2014, p. 621-673.

Luby, Brittany. « From Milk-Medicine to Public (Re)Education Programs: An Examination of Anishnabek Mothers' Responses to Hydroelectric Flooding in the Treaty #3 District, 1900-1975 », *Bulletin canadien d'histoire médicale*, Vol. 32, No. 2, 2015, p. 363-389.

Manz, Beatriz. « The Continuum of Violence in Post-war Guatemala », *Social Analysis: The International Journal of Social and Cultural Practice*, Vol. 52, No. 2, 2008, p. 151-164.

Rubin, Beth C. « They Don't Tell It: Social Studies Teachers Transforming Curricula in Post-conflict Guatemala », *Journal of International Social Studies*, Vol. 6, No. 1, 2016, p. 114-127.

Sepúlveda, Monserrat. « La filosofía de la noviolencia en Guatemala: retirándose de la violencia a través del hip hop », *Anuario de Estudios Centroamericanos*, Vol. 40, 2014, p. 263-288.

Studnicki-Gizbert, Daviken. « Canadian Mining in Latin America (1990 to Present): A Provisional History », *Canadian Journal of Latin American and Caribbean Studies / Revue canadienne des études latino-américaines et caraïbes*, Vol. 41, No. 1, 2016, p. 95-113.

Suleiman, Susan Rubin. « The 1.5 Generation: Thinking About Child Survivors and the Holocaust », *American Imago*, Vol. 59, No. 3, 2002, p. 277-295.

Vanthuyne, Karine. « L'anthropologie à l'épreuve des politiques du témoignage: De Rigoberta Menchú aux "victimes innocentes" du conflit armé interne guatémaltèque », *Ethnologie française*, Vol. 41, No. 3, 2011, p. 453-463.

Wolfe, Patrick, « Settler Colonialism and the Elimination of the Native », *Journal of Genocide Research*, Vol. 8, No. 4, 2006, p. 387-409.

- Mémoires et thèses

Drouin, Marc. « La guerre contre-insurrectionnelle guatémaltèque: Sa généalogie, le déni des responsables et les sources historiques », thèse de Ph.D., Université de Montréal, Département d'histoire, 2012, 479 p.

González Urzúa, Rosita Cecilia. « La lucha por la recuperación de tierras despojadas durante el conflicto armado interno: el caso de la aldea Tzabal, en Nebaj, Quiché durante los años 2010-2013 », thèse de baccalauréat, Universidad de San Carlos de Guatemala, École de science politique, 2016, 104 p.

McAlister Billingsley, Doc. « “So That All Shall Know”: Memory Activism & Epistemic Authority in Guatemala », thèse de Ph.D., Washington University, Département d'anthropologie, 2014, 462 p.

Saunders-Hastings, Katherine. « Order and Insecurity Under the Mara: Violence, Coping, and Community in Guatemala City », thèse de Ph.D., University of Oxford, Faculté de droit, 2015, 638 p.

- Sites internet et ressources en ligne

Barbosa, Julien, Julie Canovas et Jean-Claude Fritz. « Les cosmovisions et pratiques autochtones face au régime de propriété intellectuelle : la confrontation de visions du monde différentes », *Revue internationale d'éthique sociétale et gouvernementale*, [en ligne], Vol. 14, No. 1, 2012, <https://journals.openedition.org/ethiquepublique/970> (page consultée le 26 juillet 2018).

Cabnal, Lorena. « Acercamiento a la construcción de la propuesta de pensamiento epistémico de las mujeres indígenas feministas comunitarias de Abya Yala », *Feminista siempre*, [en



ligne], <https://porunavidavivible.files.wordpress.com/2012/09/feminismos-comunitario-lorena-cabnal.pdf> (page consultée le 12 juillet 2018).

Ceto, Miguel. « La rebelión maya ixil de 1936: una historia de dignidad y resistencia », *Consejo de Autoridades Ancestrales Maya Ixil*, [en ligne], [www.alcaldiasindigenasixiles.blogspot.it/2013/06/la-rebelion-maya-ixil-de-1936-una.html](http://www.alcaldiasindigenasixiles.blogspot.it/2013/06/la-rebelion-maya-ixil-de-1936-una.html) (page consultée le 2 janvier 2018).

Collectif Guatemala. « À Tzalbal, la lutte pour la restitution de la terre durant le conflit armé interne continue », [en ligne], <http://collectifguatemala.org/A-Tzalbal-la-lutte-pour-la-restitution-de-la-terre-nationalisee-durant-le> (page consultée le 31 mars 2018).

Cordero, Héctor. « Alcaldía indígena de Nebaj se opone a hidroeléctricas la región Ixil », *Prensa Libre*, [en ligne], 5 juillet 2017, <http://www.prensalibre.com/ciudades/quiche/impiden-construccion-de-megaproyectos-en-la-region-ixil> (page consultée le 11 juillet 2018).

Escalón, Sebastián. « Nebaj, el olvido que se acerca », *Plaza Pública*, [en ligne], 18 mai 2016, <https://www.plazapublica.com.gt/content/nebaj-el-olvido-que-se-acerca> (page consultée le 23 juillet 2018).

Esta tierra es nuestra. « Población desarraigada y restitución de la tierra de Tzalbal », *Centro de Medios Independientes*, [en ligne], 26 décembre 2014, <https://cmiguate.org/poblacion-desarraigada-y-restitucion-de-la-tierra-de-tzalbal/> (page consultée le 31 mars 2018).

Goindouin, Sandra. « Rebeca Lane: “libre, atrevida y loca”, la liberación del cuerpo por una rapera feminista de Guatemala », *Amerika*, [en ligne], Vol. 16, 2017, <https://journals.openedition.org/amerika/8132> (page consultée le 12 mai 2018).

Programa de las Naciones Unidas para el desarrollo, Estadísticas – Pueblos indígenas, [en ligne], <http://desarrollohumano.org.gt/estadisticas/estadisticas-pueblos-indigenas/indicadores-de-desnutricion-y-mortalidad-infantil-segun-etnicidad/> (page consultée le 24 février 2018).



## **ANNEXE 1**

### **Questionnaire – Plan d’entrevues semi-structurées : La première génération**

1. Quand et où êtes-vous nés? Comment était la vie lorsque vous étiez enfant?
2. Durant le conflit armé, avez-vous dû fuir vers la montagne? Comment a été votre expérience là-bas? Pourquoi avez-vous voulu résister dans la montagne?
3. Que pensez-vous de la situation depuis la signature des Accords de paix?
4. Et aujourd’hui, existe-t-il des menaces contre votre terre, vous ou votre communauté?
5. Pourquoi est-ce important de défendre la terre?
6. Que souhaitez-vous pour vos enfants et vos petit-enfants?
7. [Si s’applique] En tant que femme, quel rôle détenez-vous dans la lutte pour la défense du territoire? Pourquoi croyez-vous qu’il est important de défendre le territoire?
8. Avez-vous participé aux réunions de récupération de la mémoire historique? Pourquoi avez-vous voulu participer? Pourquoi avez-vous voulu faire un livre? Qu’avez-vous pensé de l’expérience? Quels ont été vos apports et vos apprentissages?
9. Avez-vous des questions pour moi ou sur ma recherche? Qu’avez-vous pensé de l’entrevue? Y a-t-il quelque chose que vous souhaitez rajouter?

## **ANNEXE 2**

### **Questionnaire – Plan d’entrevues semi-structurées : Les étudiants de l’Université Ixil**

1. Pourquoi est-ce que t’es-tu inscrit à l’Université Ixil?
2. Qu’est-ce que vous y apprenez?
3. Que connais-tu de l’histoire du conflit armé interne?
4. Comment l’as-tu appris?
5. Selon toi, pourquoi la région ixil a été la plus affectée durant le conflit armé?
6. Selon toi, est-ce important de connaître de l’histoire? Pourquoi?
7. Est-ce que les étudiants plus âgés vous partagent ce qu’ils ont vécu durant le conflit armé? [ou] Est-ce que vous partagez ce que vous avez vécu durant le conflit armé avec les étudiants plus jeunes?
8. Que penses-tu de la situation aujourd’hui dans la communauté et la région?
9. As-tu des questions pour moi ou sur ma recherche? Qu’as-tu pensé de l’entrevue? Y a-t-il quelque chose que tu souhaites ajouter?

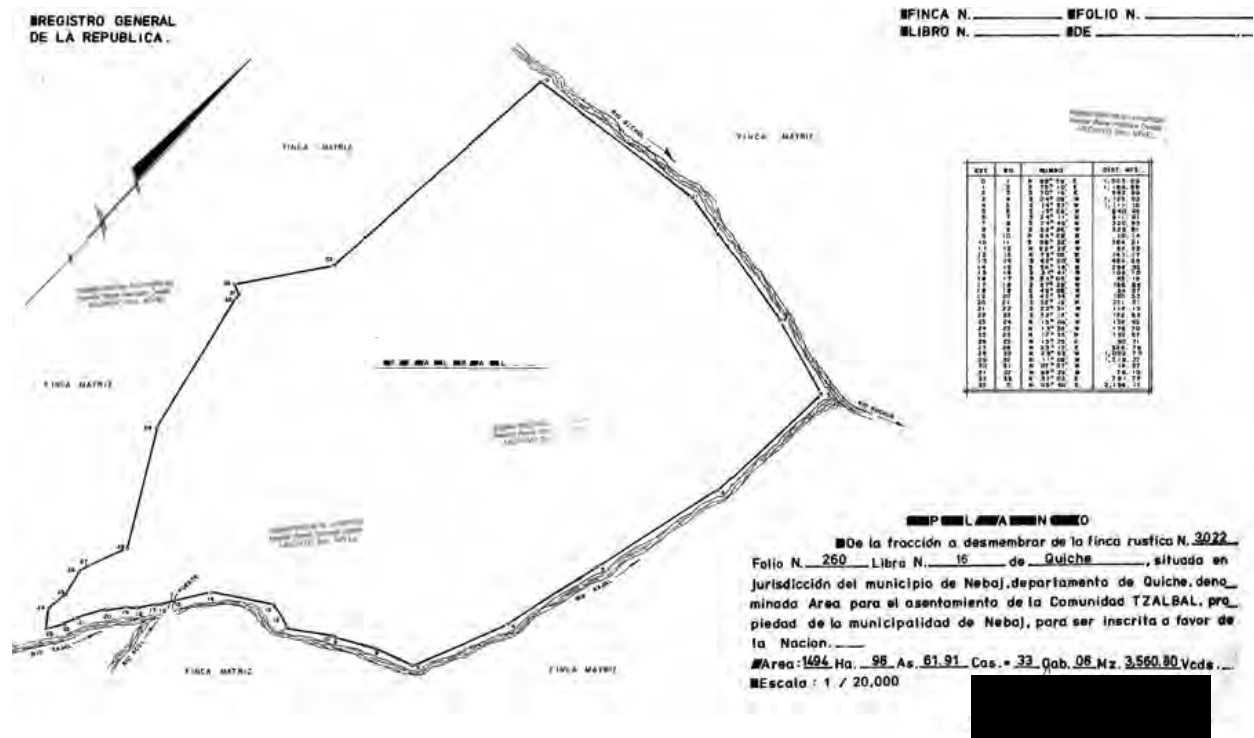
### ANNEXE 3

#### Carte des hydroélectriques – El camino de las palabras de los pueblos



## ANNEXE 4

### Terres de la microrégion de Tzabal



## ANNEXE 5

### Lettre des communautés de Tzalbal à Fontierras

**De:** Comunidades de Tzalbal

**Al:** Fondo de Tierra  
Secretaría de Asuntos Agrarios  
Gobierno de la República de Guatemala

Las tierras comunales de nuestros antepasados quedaron registradas en forma Ejidal el 20 de agosto del año de 1903, en el Registro de la Propiedad de Quetzaltenango como Finca 3,022, Folio 260, Libro 16 del Quiché, con un área de 1,437 caballerías, 40 manzanas, 3,809 varas cuadradas.

Fue éste el primer Ejido registrado en Guatemala y quedaron registrados como propietarios de estas tierras ejidales la Municipalidad y los Vecinos de Santa María Nebaj.

El Ejido es una forma comunal de tenencia de la tierra y en esta forma comunal hemos compartido históricamente dentro de este municipio tanto el uso como la propiedad de la misma.

El día 3 de mayo del año 2011, se presentó ante las autoridades de la aldea de Tzalbal, municipio de Nebaj, un delegado del Fondo de Tierra para avisar y explicar de que las comunidades de la microregión Tzalbal estaban viviendo sobre tierra del Estado, porque su tierra había sido nacionalizada en el año de 1984.

Fue de este modo que los gobiernos mantuvieron oculto este hecho que ejecutaron el INTA y los gobiernos militares durante la guerra por 27 años. Nuestra tierra fue nacionalizada después de haber sido masacradas nuestras aldeas, ocupadas militarmente todas nuestras tierras, con la población desplazada, es decir en la ausencia de sus propietarios, por fuerza militar y sin haber sido informados ni consultados los dueños de la misma y del Ejido Municipal de Nebaj.

Teniendo ahora nosotros los documentos en mano, comprobamos que al ejido municipal de Nebaj, finca número 3,022, folio 260, libro 16 del Departamento de Quiché correspondiente al título Ejidal del Municipio de Santa María Nebaj y Vecinos, le fueron desmembradas 33 caballerías, 8 manzanas, 3,560.80 varas cuadradas para formar la finca número 8,694, folio 92, libro 29 para adjudicar al libro del Departamento de Bienes de la Nación, denominado la finca Tzalbal, con fecha de 11 de mayo del año 1984.

Por medio de esta operación anómala nuestras tierras ejidales pasaron a Bienes de la Nación, operación que se realizó sin contar con nuestra presencia y nuestro consentimiento como vecinos y copropietarios de la tierra ejidal del municipio de Santa María Nebaj, como correspondía legalmente que se efectuará.

Sobre estas bases, el Ejército y el INTA por fuerza de las armas, nacionalizaron las 33 caballerías de tierra de la aldea de Tzalbal el día 11 de mayo de 1984, quitándonos a todos nosotros los vecinos de Tzalbal, a la Municipalidad y a todos los vecinos del municipio de Nebaj copropietarios de la tierra Ejidal, la propiedad de estas tierras pasándolas a propiedad de Bienes de la Nación.

Este hecho al igual que la nacionalización de otras tierras en el municipio de Nebaj no solo ha afectado a las comunidades de Tzalbal, también ha afectado la Municipalidad, así como a todos los vecinos del municipio de Santa María Nebaj copropietarios de la tierra y del título Ejidal Municipal de Santa María Nebaj.

Reunidos en Asamblea General las comunidades de Parramos Grande, Parramos Chiquito, Xoloché, Canaquil, Batzsucuil, Laguna Tzalbal, Tzijuiché, Vipecbalam, Xecoxo, Corralcav,



Janlay, Tzalbal Centro, Chuché, el 6 de octubre del año de 2011 elaboramos un documento donde pusimos de manifiesto nuestro desacuerdo y demandamos la restitución de la tierra nacionalizada al Ejido Municipal y Vecinos tal como estaba antes.

Esta misma demanda las comunidades de Tzalbal la dimos a conocer el 11 de noviembre de 2011 ante el Fondo de Tierras, la Secretaría de Asuntos Agrarios y Secretaría de Planificación Estratégica en el Congreso Nacional de la República.

Nuevamente hoy, ha como lo solicitamos hace 15 meses atrás, exigimos al Fondo de Tierra, a Secretaría de Asuntos Agrarios y al Gobierno de la República, la restitución inmediata de nuestras tierras a como estaban antes, es decir la restitución inmediata de nuestras tierras al Ejido Municipal de Santa María Nebaj a nombre de la Municipalidad y de los vecinos de Santa María Nebaj, ambos propietarios de las mismas.

Esperamos pues, ~~que todos~~ nos restituyan nuestras tierras en forma inmediata.

